

# **Hockey Mom**

**Marilou Addison, Geneviève  
Guilbault**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

# MOM HOCKEY

*Marilou Addison  
et Geneviève Guilbault*



Aucune partie de ce livre  
ne peut être copiée  
ou reproduite sous quelque  
forme que ce soit sans  
la permission de Copibec.  
Auteures:  
Geneviève Guilbault,  
Marilou Addison  
Illustration de couverture:  
Yvon Roy  
Illustrations intérieures:  
Shutterstock  
Conception graphique:  
Nancy Jacques  
Dépôt légal — Bibliothèque  
et Archives nationales  
du Québec, 4<sup>e</sup> trimestre 2019  
Imprimé au Canada

**Catalogage avant publication  
de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Hockey mom /  
Geneviève Guilbault,  
Marilou Addison, auteures.

Noms:  
Guilbault, Geneviève, 1978- auteur. |  
Addison, Marilou, 1979- auteur.

Description:  
Texte en français seulement  
Identifiants: Canadiana

20190030674 |  
ISBN 9782897462635  
ISBN EPUB 9782897463304  
Classification: LCC PS8613.  
U494 H63 2019 | CDD C843/.6

— dc23  
© 2019 Andara  
éditeur jeunesse inc.  
Tous droits réservés.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres —  
Gestion SODEC

Andara éditeur jeunesse remercie la SODEC pour l'aide accordée à son programme éditorial.

## Les dix commandements de la HOCKEY

1. Tu te lèveras très souvent aux aurores pour te rendre aux entraînements de ton enfant.
2. Tous tes week-ends seront occupés, sans exception.
3. Le coffre arrière de ta voiture sera assez grand pour y faire entrer deux gros sacs de hockey, peut-être même trois.
4. Tu traineras partout avec toi une couverture, une tuque et des gants pour te réchauffer dans les arénas.
5. Ta salle de lavage sentira aussi fort qu'un vestiaire.
6. Tu passeras plus de temps avec les parents de ton équipe qu'avec ta propre famille.
7. Tu finiras par apprécier le café au goût de carton et les poutines d'aréna.
8. Tu auras toujours des cachets contre le mal de tête dans le fond de ta sacoche.
9. Tu apprendras à lacer des patins et à taper un bâton.
10. Tu formeras une *team* solide avec les autres parents de l'équipe!

***À Marie-Rose***, parce que tu en es  
une vraie de vraie! Et à Carole et Isabelle,  
mes anciennes consœurs de café!  
Cette fois, c'est mon livre, que vous lirez...  
**Marilou**

***À toutes les hockey moms***  
que j'ai eu la chance de côtoyer  
au cours des dix dernières années,  
ainsi que toutes les mamans de l'équipe  
Midget Espoir Canimex.  
Bonne lecture et surtout, bonne saison!  
**Geneviève**

Les personnages et les situations présentés dans ce récit sont purement fictifs.  
Toute ressemblance avec des personnes ou des événements réels ne saurait  
être que fortuite.

***On le jure...***

# Table des matières

Chapitre 1: Solène

Chapitre 2: Élyse

Chapitre 3: Solène

Chapitre 4: Élyse

Chapitre 5: Solène

Chapitre 6: Élyse

Chapitre 7: Solène

Chapitre 8: Élyse

Chapitre 9: Solène

Chapitre 10: Élyse

Chapitre 11: Solène

Chapitre 12: Élyse

Chapitre 13: Solène

Chapitre 14: Élyse

Chapitre 15: Solène

Chapitre 16: Élyse

Chapitre 17: Solène

Chapitre 18: Élyse

Chapitre 19: Solène

Chapitre 20: Élyse

Chapitre 21: Solène

Chapitre 22: Élyse

Chapitre 23: Solène

Chapitre 24: Élyse

Chapitre 25: Solène

Chapitre 26: Élyse

Chapitre 27: Solène

Chapitre 28: Élyse

Chapitre 29: Solène

Épilogue: Élyse

Épilogue: Solène

Remerciements

Geneviève

Marilou





## *Solène*

*Jeudi soir, cours de yoga*

— Recentrez-vous sur votre moi intérieur... Laissez-le remonter à la surface. Ne faites qu'un avec vos désirs les plus profonds. Ouuuui... Le sentez-vous qui remonte?

Non.

La seule chose que je sens, c'est l'odeur de petits pieds provenant de ma voisine de droite. Celle qui a retiré ses bas pour mieux «sentir» le plancher sous ses orteils.

À sa place, je me garderais une petite gêne!

Mais pour ne pas créer un froid en lui disant que je préférerais qu'elle étire ses jambes de l'autre côté, je me concentre sur mes propres mouvements. J'aime bien le yoga. Quand je suis seule, du moins, sur la moquette de mon salon.

Mais la moquette n'est plus là. C'est une des raisons pour lesquelles je me suis inscrite à ce cours. Pour sortir de la maison. Me changer les idées. Et ne pas penser encore et encore à...

Chiasse! Une fille dans mon dos vient de laisser échapper autre chose que ses désirs les plus profonds! Je me retiens de pouffer de rire. Je ne suis pas une enfant, quand même. Je suis une mère de famille tout ce qu'il y a de plus respectable. J'ai un fils de neuf ans. Et quand il lâche un pet à table, c'est moi qui le réprimande. Sauf que là... je ne sais pas pourquoi, mais je peine à me retenir d'éclater d'un rire un peu hystérique devant les autres femmes venues suivre ce cours.

Inspire, expire, Solène. Ça va se passer. Tout finit toujours par passer, non?

Oui, tout...

Je ne sais comment, mais je réussis à retrouver mon calme et à cesser de trembler, le bas du corps incliné vers le sol, dans la posture du singe. Je n'ai

jamais été très flexible, alors c'est à peine si le bout de mes doigts touche le plancher. Je jette subtilement un coup d'œil tout autour. Les autres élèves sont sagement installées sur leur tapis, tandis que moi, la «nouvelle», je dois me contenter du carrelage froid pour cette première séance.

Ce n'est pas l'idéal. Surtout quand on doit s'étendre par terre, comme vient de nous le demander Carole, la prof supposément géniale que m'a suggérée l'enseignante de Mathis. Elle a bien dû remarquer, lors de la dernière rencontre de parents, que j'étais plutôt stressée. Il faut dire que se faire répéter pendant vingt minutes top chrono que son fils a des accès de rage et de violence envers ses camarades... ça stresserait n'importe qui!

Cela dit, ce n'est même pas à moi qu'elle a suggéré d'aller faire du yoga, mais carrément à Mathis. Il paraît que Carole offre aussi des sessions pour les enfants. Avant d'y envoyer mon garçon, je tenais à vérifier en personne de quoi il retourne.

Parlant de ça, je doute de revenir ici de sitôt. Oh, la prof est gentille et professionnelle, ce n'est pas la question. Ce sont plutôt les autres femmes qui me posent problème...

Franchement, en mettant les pieds dans le local, j'ai aussitôt senti que je n'étais pas à ma place. Mes leggings moulants et mon chandail serré au point de très bien dévoiler ma poitrine n'étaient pas l'idée du siècle. Ici, ce n'est pas le look qui prime, c'est le confort... Et au moindre mouvement, je risque de voir mes seins jaillir vers le haut. Ça limite un peu la relaxation, c'est le moins qu'on puisse dire.

Non, mais pourquoi j'ai mis cet ensemble, aussi?

Parce que tu voulais être *cute*, Solène. *That's it*. Y a rien d'autre à comprendre que ça. Pis parce que ça te fait du bien de te trouver belle, une fois de temps en temps. N'empêche que le moment ne pouvait pas être plus mal choisi pour faire «ressortir» ta féminité...

En plus, Carole nous demande de redescendre pour demeurer dans la posture du cobra encore... encore... et encore! Le ventre collé au sol, le haut du corps relevé juste ce qu'il faut, nous devons regarder le plafond. Juré, si je dois faire une autre inspiration complète, mes mamelons vont *popper* comme deux fruits mûrs!

— Et on revient dans la posture de l'enfant...

C'est quoi déjà, celle-là? Je tourne la tête et copie la femme la plus près. Mais j'ai à peine le temps de me replier que nous devons nous redresser afin de nous remettre debout. Je commence à voir des étoiles, à force de baisser la tête. Les mains posées par terre, j'étire le cou pour jeter un coup d'œil à ma montre. C'est une Apple Watch. Cadeau de moi-même, pour mon anniversaire de trente-cinq ans qui avait lieu la semaine dernière. Il faut bien se gâter...

Oh non! Déjà dix-neuf heures trente. L'entraînement de hockey de Mathis finit dans trente minutes. Il va falloir que je me déniaise et que je sorte d'ici au

plus vite. D'ailleurs, le cours ne devrait-il pas être terminé?

N'osant pas lever la main, je cherche Carole, qui se promène à travers la pièce. Sa voix résonne dans mon dos lorsqu'elle annonce enfin:

— Maintenant, installez-vous dans la position la plus confortable pour vous. La position dans laquelle vous vous placez spontanément. La position qui vous fait du bien. Celle qui...

Bon, elle peut abréger, oui?

— ... car le temps de la relaxation est arrivé. Fermez les yeux et laissez-vous guider par ma voix.

Étendue sur le dos, je me mets à tapoter le sol, en espérant qu'elle achève bientôt la détente.

— Sentez vos pieds...

Pas ceux de la voisine.

— Sentez vos chevilles.

C'est long...

— Sentez vos mollets.

Hi là là... on n'a pas fini, si elle doit nommer toutes les parties de notre corps.

— Sentez vos genoux...

OK, ça suffit! Je dois y aller!

J'ouvre un œil, puis un autre. Lentement, je me redresse. Une fois debout, je fais signe à la prof que je n'ai pas le choix, mais elle m'ignore et continue son énumération. J'avise la porte et constate que plus d'un obstacle se trouve entre elle et moi... Je ne suis pas encore arrivée à bon port!

Je vais devoir enjamber chacune de ces femmes, couchées par terre, pour y parvenir. En sautant comme un mouton, je me fraie difficilement un chemin jusqu'à la sortie. Certaines ouvrent les yeux, tandis que d'autres, solidement endormies, ne font aucun cas de moi. Il y en a même une qui ronfle allègrement. Non, mais comment on peut être aussi détendue en plein cours de yoga? Pas de risque qu'une chose pareille m'arrive!

Une fois à destination, je lève un bras dans les airs, en signe de victoire. Puis, je sors en vitesse en enfilant à la va-vite mon manteau et mes bottes. Je plonge ensuite la main dans ma poche de droite, à la recherche de mon trousseau de clefs.

Chiasse! Mais où est-ce qu'elles sont passées? Je me tortille tout en marchant dans le stationnement, à la recherche de ma voiture. Un klaxon me fait sursauter, et j'indique au conducteur de se calmer. Enfin, je retrouve mon trousseau et me mets à courir entre les autos, car je ne me souviens absolument pas de l'endroit où j'ai garé la mienne. Le temps commence à presser...

Ah! La voilà! Je fonce vers la vieille carcasse, cachée entre un pick-up et

une camionnette. Cette voiture et moi, on en a fait, du chemin. Avec mon mari, nous avons décidé de la vendre l'an dernier. Je suis contente de ne pas l'avoir fait. Ça m'évite d'avoir des paiements mensuels et, de toute manière, elle roule très bien.

Le moteur tousse un peu au démarrage, mais dès que l'auto se met en branle, elle est comme neuve! Bon... dans mes rêves, disons. Mais ce n'est pas le temps de rêvasser. Je dois faire vite si je ne veux pas que Mathis me cherche en sortant du vestiaire.

Je brûle un feu plus rouge que jaune, je tourne un peu sec sur le coin de la rue et enfin, j'aperçois l'aréna. Évidemment, il n'y a plus aucune place pour se garer et je suis coincée à l'autre bout du stationnement, mais je m'en fiche. L'important, c'est que je sois là! Je cours jusqu'à l'édifice, en vérifiant une fois de plus l'heure.

C'est bon, je peux ralentir. Il me reste une dizaine de minutes. Ça me laisse même le temps d'aller acheter un café, à la cantine de l'aréna. Oui, il goûte la mort, mais si je n'en bois pas un maintenant, je sens que je vais m'écrouler. La journée a été longue...

Les portes automatiques s'ouvrent, et je contourne les autres parents qui sortent avec leurs enfants. J'envoie la main à une mère dont le fils jouait avec Mathis l'an dernier. Puis, je me fais interrompre sur ma lancée par un groupe d'ados qui s'entraînent dans les couloirs.

Enfin, je parviens à la cantine, où je commande deux cafés, dans lesquels je verse du lait et un peu de sucre. Je sais, je devrais couper là-dessus, mais... on ne vit qu'une fois! Et quand la seule folie qu'on se permet, c'est un peu de sucre dans son café... on est loin de mener une mauvaise vie! Je saisis les gobelets par leur couvercle, car ils sont bien chauds, avant de me diriger vers la glace où s'entraînent Mathis et son équipe, les Tigres verts.

À moins d'une minute de la fin, je m'écroule près d'Élyse, la mère de Louis-Félix, en lui tendant un des deux cafés:

— Tiens, cadeau pour toi.

Celle-ci tourne la tête pour me faire un sourire surpris.

— Oh, t'étais pas obligée, voyons!

— Mais oui. T'en as besoin autant que moi, ces temps-ci. Pis c'est pour te remercier d'avoir amené mon gars à sa pratique.

— Arrête, je viens jamais au hockey. C'est toujours toi qui te tapes les *lifts*. Pour une fois que je peux rendre service, réplique-t-elle avant de souffler sur son café et d'en prendre une minigorgée.

Elle grogne, les yeux à demi fermés, mais je ne pourrais pas dire si c'est de plaisir ou de dégoût. Ély, je la trouve incroyable. Elle élève seule ses trois enfants, dont un avec certaines... difficultés. Je n'en ai qu'un, et pourtant, je finis toujours par être débordée. Il faut dire que je travaille sur la route et que je ne suis pas souvent à la maison.

Je la laisse profiter de sa gorgée pour demander:

— Mathis s'est pas trop fait avertir par le coach?

Élyse rouvre les yeux, se mord les lèvres, et rétorque finalement:

— Tu veux la vérité?

Je soupire. Non, ça va. J'ai compris. Ici aussi, mon fils a tendance à être violent, surtout depuis... depuis que...

Pour ne pas que les larmes me remontent aux yeux, je cherche rapidement quoi dire. Mon regard tombe sur Josée dans les estrades, près de nous. Elle est collée contre le père de Camille. Pauvre lui. Il vient à peine de se séparer que déjà, il se fait harceler par Josée. Chose certaine, on peut dire qu'elle n'a pas perdu de temps! Je donne un coup de coude à Élyse en lui soufflant:

— Hé, tu l'as vue? Un peu plus pis elle s'assoit sur Maxime.

— Qui ça? demande-t-elle, légèrement perdue.

— Maxime! Le père de Camille. Hi là là... je suis contente que tu viennes avec nous ce week-end pour le tournoi, toi! Ça va te permettre de connaître davantage les autres parents.

— Oh, d'ailleurs, est-ce qu'on monte toujours ensemble demain? s'informe-t-elle alors que son regard revient vers la glace.

— Ah... non, c'est vrai. Je peux pas, lui dis-je en grimaçant.

— Comment ça? J'ai pas le goût de faire la route toute seule. C'est quand même assez loin.

Nous sommes interrompues par un cri, sur notre droite. Bon, encore le gros Giguère qui hurle après son gars. Il est vraiment intense, ce papa. De mon côté, je suis habituée de l'entendre vociférer de la sorte, mais Élyse, qui ne vient pas souvent aux entraînements, me jette un regard horrifié. Je lui fais signe de ne pas s'en faire, avant de revenir à notre conversation.

— Je m'excuse, Ély. J'ai un rendez-vous avec un client demain matin, pis ce serait un détour d'aller rechercher Mathis. D'ailleurs, euh...

J'hésite parce que je me sens mal de la laisser tomber de la sorte, sauf que je n'ai pas le choix. Je ne veux pas emmener Mathis rencontrer un client. Ça ne va déjà pas très bien à l'école. Ce n'est vraiment pas le moment de lui faire rater une journée! Mais Élyse, même si nous ne nous fréquentons qu'au hockey, me connaît assez bien pour terminer ma phrase...

— Pas de problème. Mathis peut venir avec nous. C'est Louis-Félix qui sera content.

— Tu me sauves la vie, t'as pas idée! Son père ira te le reconduire à l'heure que tu veux.

— Ouin, on partirait vers vingt heures, je pense, à cause de mon dek hockey.

— Parfait! Oh, les gars sortent de la patinoire. Faut que je me dépêche, je vais devoir retravailler un peu ce soir.

Tandis que nous nous levons, Élyse me sermonne:

— Tu travailles trop, So. C'est pas bon pour le couple, ça.

Je grogne une réponse qu'elle n'entend pas, car elle a tourné la tête en direction de Maxime, qui passe près de nous en s'excusant. Ély rougit, puis baisse le menton. Oh... est-ce que j'ai vraiment surpris un malaise chez mon amie? Depuis le temps qu'elle est célibataire...

Je l'observe quelques instants, tandis que tous les parents se dirigent vers le vestiaire. Elle fait un signe de tête à chacun, sauf à Maxime, dont elle évite scrupuleusement le regard. Hum... ça mérite réflexion, ça.

Avec un sourire en coin, je m'approche d'elle et m'apprête à lui murmurer ce que j'en pense à son oreille, quand le coach de l'équipe sort du vestiaire devant lequel nous venons d'arriver. Il s'avance d'un bon pas dans ma direction, les sourcils froncés.

Argh... J'inspire et ferme à demi les yeux, car je ne peux qu'être d'accord avec ce qu'il va me dire: oui, Mathis a des problèmes d'agressivité.

Et oui, je sais pourquoi. Mais ce n'est certainement pas au coach que je vais me confier...



## Élyse

*Vendredi après-midi, club de dek hockey*

— OK, les filles. On peut la battre, cette équipe-là. La *goaleuse* est grosse dans son but, mais elle a de la misère avec ses déplacements. On a juste à la prendre de vitesse, pis ça devrait aller. Hé! Ély! T'es avec nous ou pas?

— Hein?

Je lève les yeux vers ma capitaine, un peu perdue. Toute l'équipe me regarde.

— Scuse, j'avais la tête ailleurs.

Je jette un œil vers la surface et comprends que c'est bientôt à notre tour de jouer.

— Ouin, ben, reviens parmi nous parce qu'on a besoin de toi. C'est pas vrai qu'on va encore perdre contre les Endiablées! On va leur montrer de quoi on est capables!

Notre capitaine est géniale, mais il y a des jours où elle prend son rôle vraiment trop au sérieux. Elle est un brin intense à mon goût.

Ce n'est pas du Midget AAA, notre affaire. C'est du dek hockey!

Pour femmes.

De trente-cinq ans et plus!

Je joue pour le plaisir, moi. Et si ça peut me faire perdre quelques petits kilos en même temps, c'est tant mieux. Ce n'est pas mon objectif premier, parce que je n'ai pas de surplus de poids... Mais je me débarrasserais bien des petites poignées d'amour que mes enfants ont gentiment laissé traîner sur mon corps après mes trois grossesses.

Ouais... Trois bébés... Ça te magane un *body* solide, ça!

Toujours est-il que jouer au dek, ce n'était pas mon idée. Premièrement, parce que je n'avais jamais tenu un bâton de hockey de ma vie avant le début

de la saison, et deuxièmement, parce que je déteste l'odeur de transpiration et de vieux *stock* humide qui plane dans les vestiaires.

C'est mon amie Ariane qui m'a convaincue d'embarquer.

— Tu vas voir, Ély. La gang est vraiment cool, m'a-t-elle dit l'automne dernier, alors que j'essayais de me défiler une fois de plus.

— Je sais pas trop...

— On se prend pas au sérieux. Pis tu vas avoir plus de fun qu'au baseball, je le jure!

— Je suis pas mal occupée, Ariane. Avec ma job pis les enfants, je...

— Arrête de toujours me sortir les mêmes excuses. Jean-Loïc vient d'avoir cinq ans. C'est plus des bébés, tes *kids*.

— Je veux bien croire, mais je peux pas jouer pis les surveiller en même temps.

— Ma voisine est super bonne avec les jumeaux. Elle pourrait garder les tiens en même temps.

— OK, mais...

— Pas de mais! C'est réglé, je t'inscris. Tu me paieras ça plus tard.

Et voilà comment j'ai troqué mon kit de baseball pour un casque avec grille, des gants, des espadrilles et un bâton de hockey. Ça a été dur de prendre le *beat*, au début. Finalement, je me suis habituée à voir circuler les beaux mâles qui jouent dans la ligue pour hommes – certains d'entre eux sont bien *shapés*! – ainsi que des filles vraiment trop intenses – il y en a qui sont carrément folles! Allô! Je travaille demain, moi! – et des bouts de chou qui ont la langue mauve en permanence à cause de la sloche et des Mr. Freeze au raisin.

Une fois, je me suis dit que ça pourrait être une bonne idée d'emmener mes enfants et la gardienne, afin qu'elle s'occupe d'eux pendant que je joue, mais ça a été une catastrophe. Jean-Loïc a pleuré tout le long parce qu'il voulait me rejoindre sur la surface et Lili-Rose en a profité pour se cacher dans une poubelle. Il y a juste mon plus vieux qui est resté sagement assis pour m'encourager.

— Faque vous avez compris? demande notre capitaine en frappant bien fort dans ses mains. Ély aussi?

*Shit!* J'étais loin dans ma tête, encore une fois! Je dis à voix haute, pour tenter de me libérer l'esprit:

— Faites-moi penser: je dois faire le plein d'essence avant de partir pour le tournoi. Et je dois vérifier qu'il manque rien dans la poche de Louis-Félix. La dernière fois, mon ex m'a engueulée au téléphone parce qu'on avait oublié son truc, là, comment ça s'appelle, déjà?

Le mot m'échappe. Je fais un geste pour décrire l'ensemble de ma poitrine, et Ariane pouffe de rire.



— Son plastron, complète-t-elle.

— Oui, c'est ça, son plastron.

— C'est correct que tu connaisses rien au hockey, lance notre *goaleuse* avec humour, mais tu devrais au moins savoir ça. C'est la base.

— Heille, j'ai une suggestion pour toi, *miss*, dit Ariane en fouillant sans gêne dans mon sac de sport. Tu devrais utiliser ton cell.

Je hausse les sourcils, complètement dans le néant. Mais je ne suis pas inquiète. Ariane est ma grande chum depuis le secondaire; je la connais assez pour savoir qu'il ne faut pas chercher à comprendre ses idées extravagantes dès la première phrase. Il suffit de la laisser parler quelques minutes. En accumulant les informations et en les rassemblant grossièrement dans ma tête, je finis par saisir l'essentiel de son message.

Une fois sur deux, c'est pertinent. Le reste du temps, elle me fait bien rire.

Ariane lève une fesse du banc de bois sur lequel elle est assise et replace son *jack-strap* de façon peu élégante. Oui, oui! Ça existe en version pour femmes! Je ne me suis pas encore résolue à en porter un, cependant. Une fois plus à l'aise, mon amie tape mon code sur mon cell et démarre une vidéo en approchant sa bouche de l'appareil:

— Ne pas oublier de mettre de l'essence et de vérifier la poche de Louis-Félix.

Mais oui! Pourquoi je n'ai pas pensé à ça avant? Je lui arrache mon téléphone des mains et m'empresse d'ajouter:

— Déposer toutes les collations dans la glacière avant de partir. Apporter un sac de plastique pour le linge sale. Rappeler à ma belle-mère qu'elle peut me joindre n'importe quand si elle a des questions. Lui expliquer comment donner ses médicaments à Jean-Loïc. Lui montrer comment placer ses oreillers dans son lit pour qu'il dorme bien. Arroser les plantes qui sont dans...

Sans me laisser le temps de terminer, Ariane approche sa bouche du micro et prend le contrôle de ma liste:

— Apporter une bouteille de vin rouge, des coupes et un tire-bouchon. Ajouter quelques *strings* dans ma valise. Arrêter à la pharmacie acheter des capotes...

Je la pousse de l'épaule pour l'empêcher de continuer pendant que mes amies éclatent de rire.

— Voyons, toi! Je m'en vais dans un tournoi de hockey, pas dans un enterrement de vie de fille!

— Justement! lâche notre *goaleuse*. Si tu savais ce qui se passe dans ce genre d'événement, ma chère!

— Ça fait combien d'années que t'as pas baisé, déjà? renchérit Ariane. Je me prive pas, moi, depuis que je suis célibataire, pis je m'en porte à merveille! Me semble qu'il serait temps qu'un beau grand jeune homme te prenne ben

comme faut par derri...

— C'EST CORRECT! On a compris!

Me voilà avec les joues en feu pendant qu'Ariane mime des ébats particulièrement intenses, sous les regards amusés de nos coéquipières. Il fait donc ben chaud, tout à coup...

Je jette un œil à la partie qui vient de se terminer – *timing* parfait! – et, en faisant mine de ranger mon téléphone, je lâche:

— Allez vous échauffer, les filles. Je vous rejoins dans une minute.

Mes coéquipières se rendent sur la surface et commencent à échanger quelques lancers. Pendant ce temps, j'en profite pour suivre le conseil d'Ariane. J'ai vraiment besoin de me vider la tête. Je quitte pour le tournoi immédiatement après le match et je veux être certaine de ne rien oublier.

— Changer la litière du chat, nourrir les poissons, partir une brassée de serviettes...

Et je continue ainsi jusqu'à ce que je n'aie plus rien à dire.

En même temps, ce n'est pas comme si mes deux plus jeunes se retrouvaient seuls à la maison, hein? J'ai une belle-mère en or qui s'est portée volontaire pour les garder. Heureusement, parce que je me voyais mal les traîner avec moi. La route, les nuits à l'hôtel, le resto, les parties, l'attente, la gestion de l'équipement... J'aurais été dans le jus pas à peu près! C'est sûr que mon amie Solène m'aurait aidée, mais quand même, c'est moi, la mère de ces enfants-là, pas elle.

De toute façon, elle en a déjà plein les bras avec son fils... Le comportement de Mathis commence à avoir des répercussions sur le reste de l'équipe, et il y a même des parents qui se sont plaints à l'entraîneur. Au moins, Mathis s'entend bien avec Louis-Félix, mon plus vieux. Heureusement, parce que d'après ce que j'ai cru comprendre, il a de moins en moins d'amis.

J'espère que ça va bien aller sur la route et qu'il ne fera pas d'histoire. Avec Josée et Diego en plus dans l'auto...

Ouais, Josée...

Je ne sais pas ce qui m'a pris de répondre «moi» quand elle a demandé à notre groupe Facebook si quelqu'un avait de la place pour les emmener au tournoi, son fils et elle. Je pensais vraiment qu'elle finirait par trouver quelqu'un d'autre. Ce n'est pas qu'on se déteste, c'est juste qu'on n'a pas tellement d'affinités, toutes les deux. Pas pantoute, en fait.

Mais il semblerait que je sois la seule à m'être portée volontaire.

On ne m'y reprendra pas, c'est certain!

— Grouille, Ély! Ça va bientôt commencer.

Je range mon téléphone et enfille mon casque sans plus tarder. J'ai à peine le temps de rejoindre les filles sur la surface que l'arbitre siffle le début du jeu. Je ne me suis peut-être pas échauffée, mais au moins, j'ai la tête vide. Je peux

maintenant me concentrer sur la partie.

Oups! Une dernière chose.

Je me précipite vers mon sac pour m'enregistrer une fois de plus:

— Ne pas oublier mes bouchons pour les oreilles si je veux être capable de dormir.

Et je laisse mon téléphone sur le banc, juste au cas.

Le truc d'Ariane est vraiment efficace parce que je joue ma meilleure partie depuis le début de la saison. Je suis rapide et j'ai des yeux partout sur la surface. Je prends trois bons lancers, je bloque plusieurs tirs, j'enlève la balle à mes adversaires et je réussis à marquer dans la dernière minute.

C'est avec le sentiment du devoir accompli – et une couple de bleus en plus – que je rentre à la maison.

Avec une pointe d'appréhension, aussi.

Pourquoi? Parce qu'il est dix-neuf heures. Et dix-neuf heures, c'est le pire moment de la journée. Surtout le vendredi. Depuis des mois, c'est la même histoire qui se répète: Jean-Loïc est si fatigué de sa semaine qu'il chigne sans arrêt. J'essaie de le coucher, mais il n'arrive pas à s'endormir si sa sœur n'est pas dans sa chambre avec lui. Je tente donc chaque fois de convaincre Lili-Rose de se préparer en vitesse, mais cette charmante demoiselle, alias «petite mule», refuse catégoriquement de prendre son bain. Et de laver ses cheveux. C'est carrément l'horreur. Je l'ai souvent menacée de lui raser la tête – je sais, je suis une mère indigne –, mais je ne me suis jamais résolue à la priver de cette jolie crinière bouclée qui brille au soleil.

Ouais, ne pas mettre ses menaces à exécution, c'est encore pire! Je suis au courant.

C'est donc en anticipant la catastrophe que j'entre dans la maison en retenant mon souffle, mon sac de sport sur l'épaule.

Je tends l'oreille... Rien.

Ça y est, mes enfants sont morts.

J'enlève mes bottes et je laisse tomber mes affaires sur le tapis avant de me diriger vers le salon. Et là, ce que je vois me réchauffe le cœur. Non seulement Jean-Loïc et Lili-Rose sont vivants, mais ils sont propres. Et heureux. Bien installés sur les genoux de ma belle-mère, ils écoutent avec attention l'histoire qu'elle leur raconte de sa voix apaisante.

En me voyant arriver, ils me saluent d'un mouvement de la main.

Quoi? Ils ne se précipitent même pas dans mes bras? Se pourrait-il que Murielle les ait ensorcelés?

Je m'approche pour les embrasser et sentir leur doux parfum de savon.

— Mamie t'a lavé les cheveux, mon minou? dis-je à ma petite princesse en or.

— Oui, c'était trop drôle! répond-elle en rigolant.

— Drôle? Eh bien, il faut croire qu'elle a plus le tour que moi.

— Ton beau Louis-Félix joue au sous-sol avec son ami Mathis, m'apprend Murielle. File te préparer, je m'occupe de mettre ces deux-là au lit. Ils ont eu une grosse journée, les pauvres.

— C'est gentil, merci.

— Ah, j'y pense, une certaine Josée a appelé. Elle sera là dans dix minutes. Elle voulait partir plus tôt pour ne pas arriver trop tard à l'hôtel.

— DIX MINUTES?

*Shit!* Quelle chipie, cette Josée! Je lui avais dit vingt heures, pas avant. Il a fallu qu'elle fasse à sa tête, évidemment! Je fais demi-tour et grimpe l'escalier qui mène à ma salle de bain. Je me lave en vitesse et j'enfile une paire de jeans, ainsi que mon chandail de laine le plus confortable.

Je redescends avec ma petite valise à la main et me rends directement à la cuisine. Avant même que j'aie le temps de toucher à quoi que ce soit, ma belle-mère me rejoint et m'explique:

— La glacière est prête, je l'ai mise dans l'entrée. Les serviettes sont propres et pliées, les chats et le poisson sont nourris, la poubelle est vidée et le lave-vaisselle aussi. Louis-Félix a fait deux fois l'inventaire de sa poche de hockey pour ne rien oublier et je sais tout ce qu'il y a à savoir pour que tes enfants soient heureux jusqu'à dimanche. Pars en paix, ma chouette.

Wow! Il y a des jours où j'aimerais avoir une mère comme Murielle!

Je lui fais un long câlin et demande à Louis-Félix et Mathis de s'habiller et de m'aider à mettre les bagages dans l'auto. Mon fils a l'air content. Je crois que ça lui fait plaisir que je l'accompagne au tournoi. On a rarement la chance d'être tout seuls tous les deux, alors deux nuitées dans une chambre d'hôtel, sans son frère et sa sœur, c'est le gros luxe! D'habitude, c'est mon ex qui s'occupe du hockey. C'est sa façon de s'impliquer et de boire de la bière avec les autres parents.

Ah ben tiens, parlant de parent qui boit de la bière, voilà Josée qui arrive.

Elle stationne sa voiture dans l'entrée et me rejoint en levant les bras dans les airs comme si on s'en allait à un concert rock.

— Youhou!

Je plisse les yeux, plus ou moins certaine de comprendre.

— Je pensais que tu viendrais en taxi. C'est ton auto? T'aurais pu la prendre pour monter là-bas, me semble...

— Je sais bien! admet-elle de sa voix beaucoup trop forte. C'est juste que j'avais pas envie de conduire. Pis c'est ben plus le fun à deux, on va pouvoir jaser de plein d'affaires!

Elle me fait un clin d'œil qui en dit beaucoup sur ses intentions.

Ishhh! Je sens que la route va être longue.

Josée crie à son fils de mettre sa poche dans le coffre de ma minifourgonnette, mais je constate sans trop de surprise qu'il se contente de

s'installer sur la banquette arrière pendant que sa mère se tape le travail.

— Ah, les enfants! lâche-t-elle, les cheveux soulevés par le vent. Il a du caractère, mon Diego. Je pense qu'il tient ça de son père. Enfin, je sais pas trop, ça fait tellement longtemps que je l'ai vu.

Je rentre donner un dernier bisou à Jean-Loïc et à Lili-Rose – et m'assurer que tout est sous contrôle avec Murielle – et reviens à la voiture en courant pour me protéger du froid.

— Allons-y!

À voir l'air ultra enthousiaste de Josée, j'ai l'impression que le trajet va être mouvementé.

Et probablement salé, si je me fie aux conversations qu'elle a l'habitude d'entretenir...



## *Solène*

*Vendredi, fin d'après-midi, hôtel Spa Belle Vue*

Je ferme le moteur de ma voiture en poussant un soupir de soulagement. Elle a tenu le coup! Par moments, j'ai eu des doutes, aussi bien l'avouer. Heureusement, la vieille carcasse qui me sert d'automobile m'a menée à bon port.

Mais en ce qui concerne le port en question... celui qui se dresse devant moi n'a rien de très reluisant. Qu'est-ce que c'est que cet hôtel? Il est miteux à souhait. Je veux bien croire que les parents de l'équipe de hockey ne voulaient pas payer trop cher, mais il y a tout de même des limites à ne pas franchir.

L'endroit où nous allons dormir ce soir ne doit sincèrement pas avoir plus d'une ou deux étoiles. Et je suis généreuse! En plus, avec un nom pareil – Spa Belle Vue –, je me serais attendue à ce qu'il y ait autre chose, aux alentours, qu'une autoroute et du béton mur à mur. J'espère au moins qu'il y a un spa...

N'ayant pas trop le choix, j'ouvre ma portière et lève les bras dans les airs, pour m'étirer un brin. Aoutche. Je sens les os de mon dos craquer. Je roule les épaules avant de me diriger vers le coffre arrière. Le bouton d'ouverture, sous le banc du conducteur, ne fonctionne plus depuis longtemps, alors je dois utiliser ma clef.

Mais celle-ci reste coincée dans le mécanisme, et je ronchonne tout bas. Rien à faire. Pas moyen de prendre ma valise. Chiasse! Je n'ai vraiment pas besoin de ça maintenant. J'ai fait cinq heures de route aujourd'hui, je mérite un peu de répit, non? Je devais me rendre à plusieurs kilomètres d'ici, pour ensuite faire le trajet inverse, afin d'arriver à l'hôtel. Tout ça pour le plaisir de rencontrer un client qui ne s'est même pas présenté au rendez-vous. Évidemment, il n'a pas pris la peine d'appeler et de m'aviser avant que je sois là-bas...

Pour ne rien arranger à mon humeur, je sens le froid me transpercer les os, tandis qu'une petite neige se met à me tomber sur le bout du nez. Le vent se

lève et me fouette le visage. Je ramène le haut de mon manteau sur ma tête et rentre mes épaules dans mon cou. Tant pis pour ma valise. Je reviendrai la chercher quand la météo se sera calmée. Par chance, j'avais laissé mon *laptop* et mon sac à main sur la banquette arrière. Je me dépêche de les prendre, puis je cours vers l'hôtel.

Les portes s'ouvrent devant moi. Une fois à l'intérieur, je secoue toute la neige qui me recouvre. Ce n'est pas long qu'elle se met à fondre sur le plancher. Je soupire et je décide de retirer mon manteau pour le déposer sur un des fauteuils de l'entrée. Je m'approche ensuite du comptoir de l'accueil. Vide. À part pour l'énorme pot en terre cuite servant de décoration qui est posé au sol, tout à côté. Je cherche une sonnette des yeux, mais n'en trouve aucune.

Je suis épuisée, j'ai le moral à terre et je suis légèrement à bout de nerfs. Ce n'est pas du tout une bonne combinaison. C'est pourquoi je ne perds pas de temps et essaie d'appeler un employé.

— Ohé! Y a quelqu'un? S'il vous plaît!

Toujours personne. Impatiente, je me penche sur le comptoir pour tenter d'apercevoir un employé par la porte située juste derrière, quand j'entends quelqu'un se racler la gorge, dans mon dos. Je retombe sur mes pieds et pivote sur moi-même. Je rabaisse aussi ma jupe, qui devait dévoiler un peu trop de mes formes, ainsi placée...

Celui qui se trouve devant moi et qui m'observe de la tête aux pieds ne travaille sûrement pas ici. L'homme me dépasse d'une bonne tête et tient un seau dans ses mains. Deux boutons de sa chemise sont détachés, permettant à mon œil beaucoup trop curieux de profiter du spectacle... Un frisson me parcourt en entier.

Mais je reviens vite à son regard sérieux, car il soupire en me plantant le seau dans les mains:

— La machine à glace marche plus. Je suis venu voir si y en avait en bas.

Prise par surprise, je lui redonne le récipient en secouant la tête.

— Désolée, mais...

— J'ai vraiment besoin de glace, insiste-t-il, sans reprendre son foutu seau.

C'est alors que je constate qu'il tient son poignet collé contre sa poitrine. Ses jointures sont rouges, presque à vif. Il est visiblement blessé... Sauf que ça ne change rien à la donne. Je ne peux pas l'aider. Je ne travaille pas ici!

Avant d'avoir pu le lui faire comprendre, le téléphone sonne, à la réception. Me voyant demeurer sur place, l'inconnu hausse un sourcil, pour me faire signe d'aller répondre.

Euh... non.

Il se met à grogner, cette fois, avant de me pousser doucement en direction du comptoir, pour que je saisisse le téléphone. Sa main posée sur mon bras me déconcentre, et je ne parviens pas à ouvrir la bouche pour expliquer quoi que

ce soit. Sans trop réfléchir, je me retrouve avec le combiné dans une main, que je porte sur mon oreille, pour murmurer :

— A... allô?

Une femme me parle à toute vitesse en anglais, ce qui me fait enfin revenir sur terre et raccrocher en vitesse.

— Mais... mais pourquoi vous avez fait ça? s'étonne l'homme. Vous êtes certaine de travailler ici?

— Non... Non! Je travaille pas ici, justement! dis-je, en retrouvant l'usage de la parole, alors qu'il me lâche enfin.

— Vous... mais alors, vous êtes qui? demande-t-il en reprenant brusquement son seau.

— Je suis une cliente, tout comme vous!

— Ah... fallait le dire avant. Je vous avais prise pour une employée, à cause de votre blouse blanche, indique-t-il en baissant les yeux vers mon chemisier.

Je l'imite, pour aussitôt constater que je suis visiblement encore frigorifiée. Chiasse! Je croise les bras en vitesse sur ma poitrine, mal à l'aise.

Il hoche la tête, avec un petit sourire, cette fois. Comme je ne sais plus quoi dire, je me détourne, en espérant qu'un employé arrivera miraculeusement. Mais c'est encore et toujours le désert... L'inconnu se rapproche alors et je sens son épaule me frôler, tandis qu'il pose la main sur le comptoir, pour y donner deux petits coups avec le poing. Toutefois, je doute que ça fonctionne, étant donné que même la sonnerie du téléphone n'a pas semblé attirer qui que ce soit.

Mais il s'entête et reste là, à cogner de nouveau. Puisqu'il est proche de moi, je ne peux faire autrement que de respirer son odeur. Je sens mes jambes ramollir et mon ventre se serrer. Ouf... Ça faisait longtemps qu'une sensation pareille ne m'était pas arrivée. Parce que ce n'est pas avec Ben, mon mari, que ça risque de se produire.

Pour contrôler mes pulsions – je dois être en train d'ovuler, c'est comme rien –, j'avale ma salive avec difficulté et je m'éloigne un peu, sans trop regarder où je mets les pieds. Malheureusement, je bute contre le «magnifique» pot en terre cuite, ce qui me fait vaciller vers l'arrière. Je me retiens à temps pour retrouver mon équilibre, mais ce n'est pas le cas du pot, qui bascule, tombe et se brise en mille morceaux...

— Chiasse!

Je m'agenouille aussitôt, gênée de m'être exclamée à voix haute, pour tenter de ramasser tous les morceaux éparpillés. L'inconnu m'imite, en posant son seau sur le plancher. Je lui jette un coup d'œil et constate qu'il me regarde lui aussi, les yeux moqueurs. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, des bruits de pas retentissent au bout du couloir. Nous nous redressons pour voir un petit homme apparaître. Énervé, il s'approche de nous et s'écrie :

— Oh non! C'est pas vrai! Vous l'avez brisé! Je vais vous le charger, hein?



Je saute sur mes pieds sans attendre et réplique:

— Vous avez sûrement des assurances pour les accidents, non?

— Euh... oui, mais elles ne couvrent pas ce genre de...

— Dans ce cas, je vous laisse ma carte. Je suis représentante pour une firme d'assurances, justement. Et la mienne couvre tous les types d'accidents, je peux vous le garantir.

— Oh, euh... merci, marmonne l'homme, en attrapant ma carte.

— J'attends pour ma chambre depuis un bon dix minutes, par contre. Et monsieur voulait de la glace, dis-je en pointant mon compagnon, qui s'est redressé à son tour.

Au bout de quelques minutes, l'employé me remet enfin le numéro de ma chambre, ainsi que les indications pour le wifi. D'un geste du menton, je salue l'inconnu rencontré un peu plus tôt, puis je me dirige vers les ascenseurs. Le temps que la porte s'ouvre, ce dernier m'a rejointe, et nous nous engouffrons ensemble dans la cabine.

— Euh... je vais au troisième. Et vous?

— Moi aussi, répond-il de sa voix grave.

Le trajet se fait dans un silence malaisant à souhait. Lorsque nous sortons enfin, c'est à peine si je le salue avant d'aller glisser ma carte magnétique sur ma porte. Au moment de l'ouvrir, je constate que mon voisin de chambre est nul autre que le bel inconnu... Prise par surprise, je repasse maladroitement à plusieurs reprises ma carte sur la poignée, qui ne s'allume toujours pas.

L'homme, pour sa part, me fait un sourire charmeur avant de disparaître derrière sa porte. OK... tu te calmes, Solène. Tu as déjà vu un mec, non? Tu en as même marié un! Alors, oublie celui qui dormira dans le lit de la chambre d'à côté et reviens à la réalité. En plus, tu as encore quelques dossiers à finaliser avant que les autres parents de l'équipe arrivent. Autant profiter du calme momentané des lieux.

Mais quelques minutes plus tard, tandis que j'essaie tant bien que mal de me connecter à Internet, je constate en jurant que la vitesse du wifi est abominablement lente. Ça, c'est quand le réseau ne se déconnecte pas toutes les trente secondes. Impossible de travailler dans ces conditions.

Je referme d'un coup sec mon *laptop* et attrape la télécommande pour ouvrir la télé. Je fais défiler les postes, à la recherche d'un truc pour me changer les idées. Plate, plate, plate...

En soupirant, je balance la manette sur le lit et m'écrase sur les coussins pour souffler. Aussitôt, l'inquiétude reflue en moi, tandis que je songe à Mathis... aux accès de violence qui l'assaillent depuis un moment déjà. Il va falloir trouver une solution, car la situation ne va pas s'améliorer toute seule.

Sauf que ce n'est pas son père qui va m'aider sur ce coup-là...

Je fixe le plafond, mais les larmes me montent vite aux yeux. Je ne veux pas replonger dans mes problèmes. Pas aujourd'hui. Je me relève

précipitamment et tourne en rond dans la minuscule chambre. Je commence à avoir faim. En plus, c'est bientôt l'heure du souper. Il serait temps d'aller prendre une bouchée.

Mais d'abord, je dois vérifier mon allure générale. Je vais donc faire un tour dans la salle de bain pour replacer mes cheveux, remettre un peu de rouge sur mes lèvres et retoucher mon mascara. Me voilà prête. Juste avant de sortir de la chambre, je cherche mon manteau, pour me rappeler que je l'ai laissé en bas, à la réception.

Je ferais mieux d'aller m'assurer que personne ne l'a pris, et vite! En plus, mes clefs de voiture ET mon cellulaire sont restés dans les poches! Question de ne pas perdre plus de temps que nécessaire, je passe devant l'ascenseur et décide de descendre les marches deux par deux.

Lorsque je débouche enfin au rez-de-chaussée, je me précipite vers les fauteuils de l'entrée, mais ne peux retenir un juron bien senti.

Mon manteau n'est plus là...

Non, non, non, non, non! Ce n'est pas vrai! Je ne peux pas avoir perdu mon manteau, mon cell et mes clefs de voiture dès la première soirée!

Je cherche l'employé des yeux, mais celui-ci a une fois de plus disparu. À croire qu'il se cache pour ne pas répondre aux clients! En plus, je n'ai pas pris la peine de recharger ma montre hier soir, ce qui fait que je ne l'ai pas apportée avec moi et que je ne peux pas envoyer de messages à qui que ce soit.

Je rage tout bas en espérant qu'Élyse arrive plus tôt que prévu. Mais puisqu'elle ne doit partir qu'à vingt heures, je doute qu'elle me soit d'une aide quelconque. Mon ventre se met à gronder, et je me dis que je ne suis pas près de pouvoir souper... Découragée, je m'approche des portes vitrées de l'hôtel pour m'assurer que ma voiture, elle, n'a pas été volée.

D'un autre côté, qui voudrait voler une carcasse pareille?

Je croise les bras pour me réchauffer, car soit le chauffage est défectueux, soit... soit rien du tout. C'est clair que cet hôtel est le pire endroit sur terre! Perdue dans mes réflexions, je ne remarque la présence de quelqu'un à mes côtés que lorsque les portes s'ouvrent et me font sursauter.

Je tourne la tête, et mon regard rencontre celui de l'inconnu croisé un peu plus tôt. Sans réfléchir, je m'écrie:

— Pardon, euh... est-ce que vous allez souper?

Il s'arrête, me détaille une fois de plus de pied en cap, et finit par répondre:

— En fait, j'allais au casse-croûte, au coin de la rue.

— Oh, eh bien... est-ce que ça vous dérangerait de m'y emmener? J'ai perdu mes clefs de voiture et... et mon manteau... ainsi que... que mon cellulaire.

Comme il hausse un sourcil, je m'empresse d'ajouter:

— J'ai juste besoin d'un *lift*...

Un sourire malicieux éclaire alors son visage, tandis qu'il me fait signe de le suivre. Mais juste avant de sortir, il retire son propre manteau pour me l'offrir.

— Non, là c'est vous qui allez avoir froid! dis-je en refusant son geste. Gardez-le, je vais me dépêcher d'entrer dans votre voiture.

— C'est beau, insiste-t-il en le posant sur mes épaules d'un mouvement assuré. J'ai une autre veste dans l'auto. C'est celle-là, m'indique-t-il, en déverrouillant les serrures d'une Tesla noire.

Je reste étonnée un instant, mais puisqu'il pose la main dans mon dos et me pousse doucement vers l'intérieur du véhicule, qu'il a pris la peine de démarrer à distance, je ne peux qu'obéir. Une fois assise, je ressens rapidement le bien-être des bancs chauffants, ce qui me fait lâcher un petit soupir de bonheur. Pendant ce temps, l'homme contourne son automobile et s'installe derrière le volant. Il pose sa main sur le bras de vitesse, puis me murmure:

— En passant, je m'appelle Charles. Et v... Est-ce qu'on peut se tutoyer?

Je hoche la tête, beaucoup plus intimidée que je le voudrais, pour répondre:

— Solène.

— Enchanté, Solène. Tu sais... je voulais aller prendre un truc rapide au casse-croûte, mais finalement... je pense que ça me tente d'aller ailleurs. Qu'est-ce que tu préfères? Italien, asiatique ou mexicain?

— Hum... mexicain, ça ferait changement.

Il me sourit franchement, pose une main sur son volant et s'engage sur la route en murmurant:

— Je sens qu'on va bien s'entendre...



## Élyse

*Vendredi soir, sur l'autoroute*

Je déteste conduire l'hiver. Avec la neige, la glace et mon pare-brise qui n'est jamais tout à fait propre malgré la tonne de lave-glace que je lui envoie, je préfère me montrer prudente. Ça m'est déjà arrivé de me retrouver coincée dans un banc de neige avec les trois enfants, et pour vrai, ça a été un cauchemar. Depuis ce temps-là, j'ai toujours mon kit de survie dans le coffre de la voiture: pelle, couverture, bougie et collations. On n'est jamais trop prudent!

Je suis chanceuse qu'il fasse beau ce soir, parce que Josée monopolise pas mal mon attention depuis qu'on est partis. Elle parle sans arrêt en agitant ses mains dans tous les sens comme si elle était dans un concours de mime. Elle me raconte le tournoi de fin de saison qui a eu lieu il y a deux ans, quand nos gars étaient encore dans la catégorie novice. J'ai droit à un rappel de chacune des anecdotes, dans les moindres détails.

*Lucky me!*

— Tu sais ce que je lui ai répondu? demande Josée en se tournant vers moi comme si l'événement dramatique s'était passé la veille.

— À qui?

— Au père de Timothée, voyons! Tu me suis ou pas?

— Oui, oui, continue.

Je ferme les yeux une miniseconde pour me donner le courage d'affronter le reste de l'histoire, puis je reporte mon attention sur la route.

— Je lui ai répondu qu'il pouvait se les mettre dans le cul, ses excuses. Non, mais franchement! C'est à croire qu'il me prend pour une conne!

Pendant que Josée se perd dans un récit sans intérêt, je jette un regard à mon fils dans le rétroviseur. J'essaie de surveiller mon langage devant mes enfants – et ceux des autres –, mais c'est clair que Josée s'en fiche, elle.

Bonne nouvelle, Louis-Félix a l'air beaucoup trop captivé pour remarquer ce qui se dit à l'avant. Captivé par quoi, au juste? Je me le demande. Son corps est penché vers le plancher, comme s'il essayait de ramasser un objet qui serait tombé par terre. Sauf qu'il reste dans cette position pendant plusieurs secondes.

Je profite d'un des rares silences de ma copilote – si je peux l'appeler ainsi, parce qu'elle est plus du genre à me distraire qu'à me donner un coup de main avec les indications – et demande à Louis-Félix:

— Qu'est-ce que tu fais, mon Lou?

— Je m'amuse avec Max, répond-il tout en restant dans cette position. Il est vraiment trop drôle!

— Max?

C'est qui, ça, Max? Je suis prête à parier que ce n'est pas le nom du fils de Josée, qui s'appelle... euh... comment il s'appelle, déjà?

Allez, Élyse, tu peux y arriver.

Alexis? Hum, je suis pas mal sûre que ça ne commence pas par un «A». William? Thomas? Il me semble que c'est plus exotique que ça... Diego? Oui, c'est ça, Diego!

Qui est ce fameux Max, dans ce cas? Personne d'autre n'est monté à bord, à ce que je sache.

Se pourrait-il que fiston ait un ami imaginaire?

Ohhh... Si c'est le cas, je ne dois surtout pas rire de lui. Ça pourrait nuire à son estime personnelle. Je le sais, je l'ai lu dans un article sur la petite enfance. Sauf que Louis-Félix a neuf ans... il a quitté ce stade depuis longtemps. Est-ce que je dois m'inquiéter? Est-ce que c'est pour ça qu'il est toujours si calme, si raisonnable? Parce que son ami imaginaire a une bonne influence sur lui? Est-ce que je ferais mieux de consulter un spécialiste?

Alors que ma tête se met à bouillonner et que ma liste de choses à faire à ce sujet s'allonge de façon exponentielle, Josée lance, sur le ton de la conversation:

— Oui, Diego voulait absolument emmener Max au tournoi. Je lui ai dit que c'était pas une bonne idée, mais il a fait une crise épouvantable, alors je l'ai laissé faire.

Là, j'avoue que je suis confuse.

— En même temps, c'est pas comme s'il prenait beaucoup de place, poursuit-elle en relevant les sourcils. C'est pas ben gros, une gerbille.

— QUOI?

UNE GERBILLE? Il y a une gerbille dans mon auto? Je tourne la tête vers Josée et m'exclame, de mauvaise humeur:

— Ça te tentait pas de me demander la permission?

— Pourquoi? lâche-t-elle comme si j'étais stupide. C'est dans ma chambre

qu'il va coucher. Pas dans la tienne.

— Quand même! Je conduis! Il peut se sauver n'importe quand.

— Ben non, justement. Il est dans sa cage. Tu sais, le genre de petite maison de plastique? Ils en font même avec une porte qui barre, pour que les bibittes puissent pas s'évader.

Là, en cet instant précis, ma tolérance pour Josée et ses insignifiances atteint un niveau minimal. Elle commence sérieusement à me taper sur les nerfs. Je baisse le son de la radio et lève la voix pour que les trois garçons m'entendent bien:

— Max reste dans sa cage, c'est compris? Pas question de le sortir pendant qu'on est dans l'auto.

— Oui, oui, répond docilement Louis-Félix.

— Sont pas débiles, quand même, ajoute Josée en rigolant. Hé! Tu veux savoir pourquoi on a décidé de l'appeler Max, la gerbille?

— Pas vraiment...

Je n'ai pas parlé assez fort parce que clairement, elle ne m'a pas entendue. Elle continue sur sa lancée:

— C'est à cause du père de Camille. Tu sais, Maxime, le beau grand brun aux fesses de béton? Je te dis que je lui ferais pas mal, à celui-là! Même que je le laisserais m'infliger deux-trois trucs indécents, si tu vois de quoi je parle.

Elle éclate de rire pendant que je retiens une grimace. Bien sûr que je me souviens du papa de Camille. Comment pourrais-je l'oublier? C'est un des plus beaux hommes qu'il m'ait été donné de croiser dans ma vie. C'est juste que je n'ai pas envie de l'imaginer dans les bras de Josée-la-pas-de-classe.

— Si Maxime vivait dans le Grand Nord, lance-t-elle, l'air de se trouver drôle, il ferait fondre les banquises tellement il est chaud! En fin de semaine, c'est clair que je me le tape.

Ai-je bien entendu? *Shit!* Les enfants sont à deux pieds de nous!

— Un gars comme lui, ça reste pas célibataire ben ben longtemps, poursuit-elle sans censure. J'ai pas l'intention de le laisser filer.

— C'est bon, j'ai compris...

J'étire le bras pour monter le son de la radio. Josée va peut-être réaliser qu'elle dépasse les limites. Mais elle continue à s'extasier sur l'anatomie de Maxime: sa mâchoire solide, ses pectoraux bien définis et ses grands yeux noisette. Je sens une bouffée de chaleur m'envahir lorsqu'elle me décrit chacun des muscles de son dos, ainsi que la courbe parfaite de ses fesses.

Maxime ne m'a jamais laissée indifférente. Je me souviens de la première fois que je l'ai vu, en début d'année, lors de la réunion d'équipe. Il est entré dans la salle remplie de parents et j'ai eu du mal à me concentrer sur ce que disaient les entraîneurs tellement j'étais pâmée sur lui.

Ensuite, j'ai rougi chaque fois que je me suis trouvée en sa présence.

Comme une idiote.

Dans toute sa délicatesse, Ariane m'a souvent demandé ce qui me retenait de lui sauter dessus.

— Il a un défaut, lui ai-je avoué.

— Et alors? Tous les gars en ont! Tu vas attendre longtemps si tu te mets à chercher l'homme parfait!

— C'est un grand défaut, Ariane. Il est en couple.

— Oh... Touche pas à ça, dans ce cas, m'a-t-elle répondu en plaçant ses index en forme de croix, comme pour m'aider à me tenir loin de mes démons intérieurs.

Or, il se trouve qu'aujourd'hui, Maxime s'est débarrassé de son défaut. C'est une manière de parler, parce ce qu'en réalité, c'est triste pour lui – et pour Camille – que sa famille soit ainsi déchirée.

D'un autre côté, ça me laisse le loisir de rêver... Ça fait si longtemps qu'on ne m'a pas touchée que je pense que je pourrais avoir un orgasme juste en écoutant Maxime me susurrer des mots doux.

Mon imagination se met à vagabonder d'une délicieuse façon. Ça m'arrive de temps en temps de me faire des scénarios cochons. Je ne suis pas nymphomane... c'est juste que ça me fait du bien de rêver que je suis dans les bras d'un autre homme que mon ex.

Je suis tellement en manque!

Après cinq ans de séparation et seulement deux aventures d'un soir depuis tout ce temps, j'imagine que c'est normal.

Donc, comme je disais, il m'arrive de fantasmer sur des gens qui croisent ma route. Ou même sur des personnages inventés. Avec Maxime, c'est différent. Je n'ai pas besoin de me forcer. Je n'ai qu'à penser à lui quelques secondes et pouf! C'est parti.

C'est peut-être kitch à mort, mais j'aime ça!

*Aujourd'hui, dans ma tête, nous sommes seuls, cachés dans un local désert de l'aréna. La partie commence dans trente minutes, alors on a le temps de s'amuser un peu en attendant.*

*— Tu es tellement belle, Élyse..., me dit Maxime en replaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille.*

*Et moi, je suis incapable de répondre, comme hypnotisée par sa voix.*

*— Viens par ici...*

*Un éclat brille dans ses yeux. Un éclat qui suffit à m'allumer de l'intérieur. Je sens mon corps s'éveiller, mon cœur s'emballer. Je plonge mon regard dans le sien.*

*— Es-tu sûr que tu veux faire ça?*

*— J'ai jamais été aussi sûr de toute ma vie.*

*Maxime pose ses mains sur ma taille et les laisse glisser langoureusement sur mes courbes. Mes seins réagissent aussitôt en pointant à travers les bonnets de mon soutien-gorge. Incapable de résister à la tentation de le toucher à mon tour, je caresse son torse par-dessus ses vêtements pour sentir chacun de ses muscles. C'est ainsi que je découvre ses épaules bien définies, ses pectoraux gonflés et ses abdominaux aussi durs qu'une planche à découper.*

*Doucement, je descends mes doigts un peu plus bas afin de les glisser sous son chandail. Le contact de sa peau, chaude et enveloppante, nous fait soupirer de bonheur. Maxime colle sa bouche sur la mienne et m'offre sans plus tarder un intense baiser. Mes bras s'enroulent autour de son cou. Mes ongles s'agrippent à ses cheveux. Mon amant m'empoigne par les fesses et me soulève de terre pour me déposer sur une table. Mon enthousiasme est si grand que j'en ai le souffle coupé. J'ai envie qu'il me prenne.*

*Là, maintenant!*

*La bosse qui déforme son pantalon est ferme et solide. Je la pétris du bout des doigts, juste pour le plaisir d'entendre ses gémissements. Ses soupirs se mêlent aux miens. Notre désir est mutuel. Je suis mouillée, haletante, au bord de l'extase.*

*Je suis prête à passer à l'étape suivante.*

*Fuck les préliminaires, j'en veux plus!*

*C'est avec conviction que je m'attaque au bouton de son pantalon, tandis qu'il explore mon entrejambe humide.*

*Mon cœur se déchaîne en voyant son membre viril se déployer sous ses boxers. Il y a si longtemps que je n'ai pas senti un homme en moi!*

*Je me débarrasse de mes leggings et de mes sous-vêtements sans cesser de caresser son sexe. Puis, j'ouvre les cuisses, prête à l'accueillir. Je n'en peux plus d'attendre. Je suis si bouillante que j'ai l'impression que je vais exploser de l'intérieur. Vivement que Maxime me libère de toute cette tension!*

— Maman! Max s'est échappé!

Le cri de mon fils me fait tellement sursauter que je donne un coup de volant qui passe près de nous faire accrocher le véhicule qui roule à notre gauche. Qu'est-ce qu'il raconte? Maxime ne s'est pas sauvé, je le tiens par la queue...

Oh...

Il me faut trois bonnes secondes pour revenir les deux pieds sur terre et comprendre que son Max n'a rien à voir avec celui qui hante mes fantasmes.

— Comment ça, il s'est échappé? dis-je, paniquée à l'idée qu'une gerbille se faufile entre mes jambes. Je vous avais demandé de le laisser dans sa cage!

— Je sais, maman, m'explique nerveusement Louis-Félix. C'est ce que j'ai dit à Diego.



— Il voulait absolument le sortir! ajoute Mathis.

Je plonge mon regard dans le rétroviseur et m'adresse au coupable d'une voix forte. Je ne suis peut-être pas sa mère, mais ma consigne était claire. Je suis loin d'être de bonne humeur:

— Tu parles d'une idée, Diego! Voir si ça a du bon sens! On est dans une auto, pas dans un *pet shop*!

— Crie pas de même après mon gars! s'insurge aussitôt Josée. Bon, la voilà qui se fâche parce que quelqu'un se décide enfin à faire preuve d'autorité.

— Je pense que je le vois! s'écrie Mathis en pointant vers l'avant. Il est sous ton banc, Élyse!

Les enfants essaient d'attirer Max avec des morceaux de pomme, mais il y a tellement de cochonneries sous les sièges de ma voiture que j'ai l'impression qu'il va rester là un sacré bout de temps. C'est un buffet à volonté de céréales, de bonbons et de vieux raisins secs remplis de poussière, là-dessous.

Oh, je pense qu'il m'a frôlé le mollet!

— OK, on s'arrête, dis-je en mettant mon clignotant pour m'engager dans la prochaine sortie. Pas question de continuer jusqu'à l'hôtel avec un rongeur entre mes pattes.

Je prends à droite et roule jusqu'au premier dépanneur qui croise notre chemin. Je me stationne à côté de la porte, la tête encore un peu embrouillée, et passe une main dans mon visage pour tenter de chasser Maxime – le vrai, l'homme! – de mon esprit. La réalité est pas mal moins excitante que mes fantasmes...

Avant d'éteindre le moteur, je défais ma ceinture et me tourne vers les garçons pour leur donner mes directives:

— Vous restez dans l'auto tant qu'on l'a pas retrouvé. Dès que ce sera fait, on le remettra dans sa cage et on pourra sortir pour se dégourdir les... Hé! Attends, Diego!

Trop tard. Le petit mausus a déjà ouvert la porte.

— Ben voyons! Qu'est-ce que je viens de dire?

— Quoi? demande-t-il en haussant les épaules. Je suis encore dans l'auto.

C'est normal que j'aie le goût de l'étriper, cet enfant? Pas beaucoup, là... Juste un peu, question de me faire du bien.

Louis-Félix étire le bras pour refermer la porte, mais le cri qu'il lâche au même moment est clair: on a une évasion de gerbille!

Tout le monde se précipite à l'extérieur, sous le vent glacial, à essayer d'attraper cette foutue bestiole. Si ce n'était que de moi, je la laisserais crever de froid, mais je n'ai pas envie de traumatiser mon fils. Il vient de commencer à neiger, alors les empreintes de Max sont faciles à repérer. Les garçons arrivent à le suivre assez aisément. D'après moi, il a une espérance de vie de trois minutes par cette température. Si on ne l'a pas retrouvé d'ici là... bye-

bye, la gerbille!

Pendant qu'on se gèle les fesses, Josée reste bien au chaud à vérifier que son maquillage tient la route.

— Tu voudrais pas nous aider?

— Oui, oui, attends une minute. Je veux être sûre que je suis présentable pour Max.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte? C'est une gerbille!

Josée pointe l'intérieur du dépanneur, et je comprends.

Le vrai Maxime est là, avec sa fille. Il est en train d'acheter je ne sais trop quoi. Soudain, mon imagination reprend le dessus et m'offre une série de flashs incessants.

Sa bouche sur la mienne. Ses doigts sur mon corps. Mes mains sur lui...

La vague de chaleur qui se propage en moi me fait complètement oublier le froid mordant de janvier. Je secoue la tête de gauche à droite pour retrouver mes esprits quand la voix de Mathis vient briser le silence:

— On l'a! crie-t-il d'un air triomphant. J'ai réussi à l'attraper, mais il est gelé.

Je jette un rapide coup d'œil à la bestiole, qui me semble aussi raide qu'un bâton de popsicle. Ish... Ça s'annonce mal... J'ai l'impression qu'on va avoir droit à des funérailles de gerbille en arrivant à l'hôtel. Quand même, je ne prends pas de chance:

— Mettez-la dans sa cage et ne l'ouvrez sous aucun prétexte, c'est-tu clair?

Ma consigne est générale, mais c'est Diego que je regarde avec mes yeux autoritaires. Un peu ébranlé de se faire parler sur ce ton, il cherche à attirer l'attention de sa mère en poussant un gémissement exagéré, mais Josée est trop occupée à se refaire une beauté pour remarquer ce qui se passe autour d'elle. Je la sens prête à attaquer.

Quand j'ouvre la porte du dépanneur, elle me bouscule pour entrer la première.

— Ah ben, ah ben! Si c'est pas Maxime Girardin! C'est toute une coïncidence.

Maxime nous sourit timidement et sort sa carte de crédit pour payer ses achats.

— Ben oui, hein?

— C'était quoi les chances qu'on s'arrête au même endroit? On pourrait croire que tu me suis!

Elle complète sa phrase avec un rire idiot qui me fait lever les yeux au ciel.

— Oui, sauf que j'étais là avant vous, réplique Maxime avec une moue amusée. Si ça se trouve, c'est vous qui me suivez.

Pendant que Josée pose une main sur son bras pour établir un contact plus ou moins subtil, je me dirige vers la machine à café, en quête d'une bonne

boisson chaude. Hum, moka ou vanille française? Avec ou sans lait? Petit ou grand format?

Maxime me rejoint et me souffle discrètement:

— Je pense que tu mérites un trophée.

Mon cœur bondit.

— Un trophée? Pourquoi? dis-je en essayant de cacher l'effet qu'il a sur moi.

— Pour l'avoir endurée jusqu'ici, explique-t-il en pointant Josée par-dessus son épaule. Écoute, elle est en train de «négocier» avec son fils.

Je tends l'oreille, amusée par la conversation qui se déroule derrière nous.

— Tu trouves pas qu'il est tard pour du chocolat?

— Allez, maman!

— Je t'achète deux barres, mais pas plus.

— Ben là!

— Bon, c'est correct pour trois, mais tu partages avec tes amis.

— Il m'en restera presque plus, après!

— OK, prends-en aussi pour Mathis et Louis-Félix. Pis pour Camille, tant qu'à y être.

Je pouffe de rire et réponds à Maxime:

— Je te laisse finir la route avec elle si tu veux.

— Ouf! Non merci!

Pendant que je verse un peu de lait dans mon gobelet, Maxime boit une gorgée de son café et grimace de dégoût.

— Je jetterais ça aux poubelles si j'étais toi.

— J'ai pas vraiment le choix, je risque de m'endormir au volant, sinon. Voyons voir...

Je brasse mon mélange à l'aide d'un petit bâtonnet et porte mon verre à mes lèvres.

— Bah, il est pas si pire... Il est cent fois mieux que celui de l'aréna.

— C'est parce que t'as jamais bu du vrai café, toi, argumente Maxime en secouant la tête d'un air découragé.

— Ou alors, c'est parce que je suis moins difficile que toi.

Je lui donne un petit coup de coude et me dirige vers la caisse pour payer ce qui, à mon avis, est le meilleur café de tous les temps! C'est fou comme tout nous paraît merveilleux quand on est en bonne compagnie.



## Solène

*Vendredi soir, restaurant mexicain*

Le menu relevé devant mon visage, j'en profite pour jeter un coup d'œil discret à celui qui est assis à la même table que moi. Finalement, Charles a tenu mordicus à ce que je mange avec lui plutôt que de rester toute seule dans mon coin. Voilà qui est intéressant... mais fichtrement dangereux.

C'est que... je ne suis pas en *date*, là. En plus, mon fils est sur le point d'arriver à l'hôtel, et au rythme où le serveur vient nous voir, je ne risque pas d'être de retour à temps pour l'accueillir. Ça fait au moins quarante-cinq minutes que nous sommes attablés, Charles et moi, et pourtant, nous venons à peine de recevoir les menus.

Sans réfléchir, je lève le poignet pour vérifier l'heure, mais j'arrête mon mouvement à la dernière minute. Chiasse! C'est vrai, je n'ai pas ma montre... Ni mon cellulaire, d'ailleurs. Autrement dit, je n'ai aucune façon de savoir l'heure qu'il est. À moins de la demander à mon compagnon, sauf que... ce serait un peu impoli.

Je reviens donc à mon choix de repas. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir prendre...? Tout est en espagnol, sur le menu. Ils ont le droit de faire ça? Il n'y a pas une loi pour ce genre de trucs?

En soupirant, je me rabats sur les images, qui ne me disent pas grand-chose de plus. Finalement, je dépose un peu brusquement la carte sur la table, pour me rendre compte que Charles me fixe, un sourire aux lèvres.

— Je sais pas quoi prendre...

— Pour être franc... moi non plus. On essaie chacun quelque chose et on partage?

J'hésite à peine. C'est une bonne idée. Ainsi, j'ai deux chances d'avoir un repas potable. Il faut dire que mon ventre grogne de plus en plus fort. Je suis en train de m'autodigérer, moi! J'ai dépassé mon heure de souper il y a

longtemps.

— Maintenant, il faut essayer d'attirer l'attention du serveur, murmure Charles, avec un air complice.

Visiblement, je ne suis pas la seule à me demander ce qui justifie un service aussi lent. En plus, les tables autour de nous sont presque toutes vides. Ce n'est pas comme si le serveur était surchargé. Il me fait penser à l'employé de l'hôtel, tiens. Je suis convaincue qu'il se cache quelque part pour ne pas avoir à travailler.

OK, cesse un peu de ronchonner, Solène. Tu es au restaurant avec un bel homme – ce qui ne s'est pas produit depuis des siècles –, tu t'apprêtes à manger du mexicain et en plus, tu vas passer le week-end au tournoi de ton fils, loin de la maison. C'est plutôt génial, non?

Ouin... si seulement ça pouvait être Benoît, assis là devant moi, et non un parfait inconnu...

Pour me donner une certaine contenance, je saisis le verre de vin commandé plus tôt et le porte à mes lèvres pour en prendre une très longue gorgée. Hum... ça fait du bien. Parce qu'au moins, le vin est bon. J'abaisse ma coupe et observe Charles, mais il a beau étirer le bras autant comme autant, le serveur ne tourne même pas la tête dans notre direction. Il devrait, pourtant, parce que l'homme devant moi est un magnifique spécimen...

Ses épaules sont larges, tout comme son cou et sa mâchoire, celle-ci étant couverte d'une barbe naissante. On peut voir ses biceps qui se contractent sous sa chemise qu'il a pris soin de reboutonner. Dommage...

Et son torse me semble musclé juste ce qu'il faut. Il ne doit pas avoir une once de gras sur le ventre non plus. Je me secoue et reviens à son visage, car je ne veux pas me mettre à baver en plein restaurant. Ce serait pour le moins gênant... d'autant plus que Charles a abandonné l'idée d'appeler le serveur et vient de me surprendre en pleine admiration de son corps.

Oh... malaise.

Je sens d'ailleurs mes joues devenir rouges. Croisons les doigts pour que mon compagnon croie que c'est simplement un effet du vin...

— Alors..., débute-t-il en posant ses coudes sur la table pour se pencher vers moi. Comment as-tu réussi à perdre ton manteau?

Je gémis, n'ayant pas trop le goût de donner les raisons pour lesquelles je suis si inattentive, ces derniers temps, mais je finis tout de même par expliquer:

— Je l'avais laissé sur un des fauteuils, dans l'entrée. Disons que j'ai la tête un peu... remplie, en ce moment, dis-je en faisant tourner les doigts autour de mon oreille. Et quand t'es arrivé, je... je l'ai oublié là.

— Quand je suis arri...

Il ne termine pas sa phrase et doit se redresser, car le serveur se pointe en trombe à notre table, pour demander:

— Oui? Vos commandes?

— Euh... je vais prendre... ben...

— Pourriez-vous dire au chef de nous préparer deux de ses meilleurs repas? De ce qu'il voudra. On lui fait confiance, intervient Charles, en saisissant les menus pour les tendre au serveur.

Ce dernier hoche la tête à plusieurs reprises, tout en écrivant je ne sais quoi sur sa tablette, avant de tourner les talons, comme s'il y avait le feu. Non, mais du calme! Le resto ne va pas exploser dans les prochaines secondes!

Heureusement, son interruption a déconcentré Charles, à qui je demande, pour qu'il ne revienne pas sur le sujet précédent:

— Et ta main, qu'est-ce que lui est arrivé?

Il s'appuie au dossier de sa chaise et lève la main devant son visage, le temps de la fermer et de la rouvrir en douceur. Puis, il finit par lâcher:

— J'avais... un problème à régler. Maintenant que c'est fait, je peux passer à autre chose.

Je ne comprends absolument pas à quoi il fait référence, mais je pense que c'est voulu, alors je n'insiste pas. Surtout qu'il repose ses coudes sur la table pour me questionner à mon tour.

— Tu travailles dans les assurances, c'est ça?

— Hum, hum.

— Et tu dors à l'hôtel parce que...?

— Bah, j'avais un client à voir ce matin.

Je ne sais pas pourquoi, mais je me retiens de mentionner le tournoi de mon fils. Comme si... comme si je voulais être une autre femme, pour un soir, et non une mère. C'est parfois beaucoup plus facile de jouer un rôle, devant un parfait inconnu. De toute manière, je ne reverrai sûrement jamais cet homme après ce souper. Alors, qu'est-ce que ça peut bien faire que je lui raconte ma vie en détail ou pas?

C'est pourquoi, durant l'heure qui suit, nous discutons de tout et de rien. Je lui parle de mes parents. De mon enfance dans les Laurentides. De mon amour pour mes chats. Il me fait rire en se disputant avec moi sur le fait que les chiens sont de bien meilleurs animaux. Il frôle ma main en pigeant dans les plats posés au centre de la table et il m'observe, les yeux à demi clos, tandis que je déguste une bouchée.

Le vin aidant, je laisse les choses aller. Parce que je sais que tout ça n'est pas réel. Je ne vais pas partager sa chambre cette nuit, pour la simple et bonne raison que Mathis doit être sur le point d'arriver. Et que je suis mariée...

Même si tout au fond de mon ventre, j'en aurais foutrement envie. Sauf que les envies d'une mère, ça se refoule. La plupart du temps, du moins...

Cela dit, le vin pousse aussi une mère à aller faire un tour aux toilettes! Je m'excuse et me lève un peu maladroitement. Charles ne dit rien, mais il doit

bien avoir remarqué que je commence à être sérieusement pompette. Il faut dire que le premier verre s'est vite transformé en deuxième, puis en troisième... Je marche comme je peux entre les tables toujours aussi vides, sur lesquelles je me cogne à au moins deux ou trois reprises, le tout en lâchant quelques jurons tout bas.

Je pousse enfin la porte de la cabine, relève ma jupe et me laisse choir sur la cuvette. Je fais ensuite glisser ma culotte en un clin d'œil. Sauf que j'ai la main trop leste, car mon sous-vêtement échoue sur le sol, qui ne semble pas des plus propres.

Chiasse! Je ne suis pas pour la remettre dans cet état! Elle vient de faire une saucette dans la bouette, l'urine et je ne sais quoi d'autre encore! Je grimace en la saisissant du bout des doigts pour la lever à la hauteur de mon visage. Oh non, pas question de reporter ça!

Au moins, ce n'est pas comme si elle m'avait coûté une beurrée. Il s'agit d'une simple culotte beige, qui me monte presque jusqu'au nombril, mais dont l'élastique était devenu un peu lâche – c'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle a glissé si facilement jusqu'à terre. Achetée chez Costco, en paquet de dix. Après m'être essuyée, je me relève et m'en débarrasse directement dans la poubelle de ma cabine.

J'abaisse ensuite ma jupe, en vérifiant si l'absence de quoi que ce soit, en dessous, est apparente. Une fois devant les miroirs, je fais une pirouette sur moi-même. Non, ça devrait aller. Tant que je ne la joue pas à la Sharon Stone, Charles ne remarquera rien. Je me lave donc les mains, replace quelques mèches, puis je reviens vers lui.

Mais tout en déambulant à travers le restaurant, j'ai une conscience un peu trop aigüe du vent sous ma jupe. On dirait que c'est écrit sur mon front, lorsque je reprends place devant mon compagnon. Stressée, je tire comme je le peux sur ma jupe, qui relève légèrement en position assise. Charles finit même par demander:

— Ça va? T'as l'air... bizarre.

— Non, non, tout est parfait! Pas de problème. Je te jure!

Je mets beaucoup trop d'enthousiasme dans mes propos, et pour me calmer le pompon, je reprends une gorgée de mon verre que le serveur a pris soin de remplir pendant mon absence. Mauvaise idée. Je suis déjà assez saoule comme ça. Je repose brusquement la coupe, qui éclabousse la nappe blanche.

Charles plisse les yeux, reste silencieux un instant, avant de suggérer:

— On y va? J'ai assez mangé. À moins que tu veuilles un dessert?

Je secoue la tête, soulagée. Oui, il est plus que temps de rentrer sagement dans ma chambre d'hôtel et d'attendre des nouvelles d'Élyse. D'ailleurs, je laisserai un message à l'accueil à son intention, pour qu'elle sache où me rejoindre. Je veux faire signe au serveur que je suis prête à payer, mais Charles me souffle que c'est déjà fait.

— Hein? Mais non... je te dois combien?

— Laisse, ça me fait plaisir.

— Oui, mais je peux payer. Surtout que je t'ai un peu forcé à m'emmener.

Il se relève, me tend la main et m'aide à me redresser, avant de mentionner:

— Tu m'as changé les idées, et... j'en avais justement besoin. Allez, viens, on va rentrer tout de suite, parce que la tempête risque de nous empêcher de circuler dans les rues.

Ses paroles ne peuvent faire autrement que de me ramener à mon fils. J'espère qu'Élyse n'a pas dû subir cette météo durant tout le trajet. Elle qui ne voulait pas conduire, en plus... Lorsque nous approchons de la sortie, Charles me fait signe de l'attendre, le temps qu'il aille chercher la voiture. Quelques minutes plus tard, je vois apparaître la Tesla, alors je sors dans la nuit froide.

J'ouvre ma portière et tente de m'installer sans que quiconque puisse voir sous ma jupe... Je dois avoir l'air sérieusement constipée, mais je n'ai pas trop le choix. Une fois assise, je fais un petit sourire à Charles, qui me demande si j'ai froid.

— Non, je suis bien.

Mais il ne tient pas compte de ma réponse et actionne le banc chauffant. Je sens aussitôt mes fesses et ma... chatte devenir plus brûlantes qu'un feu de foyer! Comment on fait pour fermer ça?

J'appuie sur à peu près n'importe quoi, énervée, mais Charles vient à ma rescousse en désactivant la fonction.

— Désolé, je pensais que t'aimais bien les bancs chauffants, mentionne-t-il.

— Normalement oui, mais... pas là, dis-je, les fesses un peu relevées, en attendant que la chaleur diminue.

Il me jette un coup d'œil intrigué, tout en s'engageant sur la route. Les rues sont enneigées: les déneigeuses ne sont pas encore passées. Je sens que ce ne sera pas facile de revenir à l'hôtel. Charles est concentré sur la route pour tenter de voir plus loin que le bout de la rue, tellement les flocons tombent dru. Et c'est sans compter les bourrasques, qui balaient la neige et forment une poudrerie inquiétante.

Mais mon conducteur ne semble pas nerveux plus qu'il le faut. Il maîtrise tout à fait son véhicule, et je me détends tranquillement. Je me sens bien avec lui, dans sa voiture. Je tourne la tête pour l'observer, tandis qu'il conduit. Je ne sais pas si c'est le vin ou le fait que je ne porte pas de culotte, mais... je le trouve résolument plus sexy de profil.

Surtout quand sa mâchoire se contracte de la sorte et qu'il...

CHIASSE! On dérape!

Charles étire le bras et vient le poser contre ma poitrine pour me maintenir bien en place, tandis que je lâche un cri de peur. Heureusement, il reprend assez vite la maîtrise de la voiture et s'arrête en bordure du chemin, avant de



tourner la tête vers moi. Sa main est toujours installée sur mon sein, et il la retire d'un coup sec, mal à l'aise, en baragouinant:

— Désolé, je voulais pas te... c'était pas une manière de... je veux pas que tu croies que...

Je lève le bras devant moi en reprenant mon souffle:

— Ça va, pas de stress. C'est glissant, je comprends...

Je ne termine pas ma phrase. Et je n'écoute pas Charles m'expliquer qu'il a tenté d'éviter à la dernière minute une personne qui traversait la rue sans vérifier où elle allait. Mon regard vient justement de tomber sur ladite dame – qui ressemble à un chevreuil figé devant les phares de la voiture de Charles. Elle s'est arrêtée à quelques mètres de nous, l'air terrifié. Je me redresse sur mon siège pour la pointer du doigt avant de m'écrier:

— Hé! C'est MON manteau, ça!

Et sans plus attendre, j'ouvre la porte et me précipite à la poursuite de la voleuse, qui tourne les talons dès qu'elle m'aperçoit.



## Élyse

*Vendredi soir, toujours sur l'autoroute*

— Il se réveille pas, maman!

Josée soupire et répond à son fils, avec sa fameuse voix d'enfant de deux ans:

— Je sais pas quoi te dire, mon chaton. Essaie de le prendre dans tes mains.

— J'aimerais ça, mais Élyse veut pas que je le sorte de sa cage.

J'ai droit à un regard lourd de reproches de la part de ma passagère. Oui, c'est moi la mère indigne qui refuse de se retrouver une fois de plus avec une gerbille entre les pattes. *Shame on me*. Je mets mon clignotant pour dépasser la voiture qui roule devant nous et propose à Diego:

— Tes mains sont assez petites pour passer par l'ouverture de la porte. Je suis sûre que tu peux le réchauffer de cette façon.

Pendant qu'il continue à bougonner, je tourne la tête en direction de la minifourgonnette qui se trouve à notre droite, un grand sourire aux lèvres. J'avoue que mon cœur s'emballe.

— Pourquoi tu me regardes de même? demande Josée, qui pense que mon sourire lui est adressé. Tu me ris en pleine face ou quoi? Mon gars a de la peine, là! Tu pourrais au moins faire semblant que ça te touche!

— Hein? Oui, oui, c'est clair que ça me touche. C'est dramatique, même.

Je pince les lèvres, amusée qu'elle ne se soit pas encore rendu compte de notre petit jeu, à Maxime et moi.

La première fois qu'il nous a doublés, ça faisait juste cinq minutes qu'on était partis du dépanneur. Au début, je n'étais pas trop sûre que c'était lui, mais Camille a collé son nez dans la vitre pour nous faire des grimaces. Je l'ai saluée d'un grand mouvement de la main sans que personne ne remarque quoi que ce soit. À l'arrière, les enfants étaient trop occupés à essayer de réanimer le bâton de popsicle qui leur sert de gerbille, tandis que Josée cherchait le

numéro de téléphone de Maxime dans ses contacts pour lui envoyer un texto.

Idée complètement ridicule, puisqu'il est au volant.

J'ai fait ce que je pouvais pour la convaincre d'attendre qu'on soit arrivés, mais elle a fait à sa tête. Est-ce vraiment surprenant?

— Juste une petite invitation à prendre un verre, m'a-t-elle dit en tapant sur les touches de son cell.

Pour être honnête, j'ai quand même eu peur qu'il lui réponde. Après tout, je ne le connais pas vraiment, le beau Maxime. Et si c'était un imbécile? Le genre de gars qui texte en conduisant, qui ne pense pas plus loin que le bout de son nez et qui se fout d'être un danger public? Il pourrait être le pire salaud de la terre sans que je le sache.

Mais après quelques minutes d'attente, j'ai commencé à mieux respirer.

Pas de réponse.

Hé! Hé! Dans ta face, Josée!

Je me suis donc empressée de le dépasser à mon tour. En fait, je pense même que c'est ce qu'il voulait parce qu'il a ralenti sans aucune raison. Pas beaucoup, juste un peu, pour que je devine ses intentions. En passant à côté de lui, j'ai allumé la petite lumière du plafond et j'ai levé mon gobelet bien haut à la manière d'un toast. Puis, j'ai pris une gorgée de mon café déjà tiède.

— Qu'est-ce que tu fais? m'a demandé Josée en plissant les yeux comme si je venais de lui planter une lampe de poche en plein visage.

— Rien, je voulais juste lire ce qui est écrit sur mon verre.

Excuse bidon.

Une fois revenue dans la voie de droite, Maxime n'a pas mis longtemps à répliquer en me doublant à nouveau. Cette fois, en faisant semblant de vomir.

J'ai eu l'air d'une folle en éclatant de rire toute seule comme une bonne.

*Who cares?*

Maintenant que je me trouve devant lui, j'attends sa prochaine action avec impatience. Il neige de plus en plus fort, et j'en viens à me demander si ça vaut la peine de continuer notre petit manège. Lorsqu'il apparaît à ma gauche, je n'arrive même pas à voir à l'intérieur de la voiture tellement la visibilité est réduite.

Tant pis, je vais me contenter de le suivre.

— Est-ce qu'on a des mouchoirs, maman? me demande Louis-Félix en se penchant vers l'avant.

Mon cœur se serre en entendant la voix triste de mon fils.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon Lou? Tu pleures?

— Non, c'est pas moi, explique-t-il. C'est Diego qui a de la peine. On pense que Max est mort.

— QUOI? Max est mort? s'écrie Josée d'un air horrifié. C'est dégueulasse! Il y a un cadavre dans la voiture!

Je fronce les sourcils, étonnée de sa réaction. Son fils vient de perdre son animal de compagnie!

— J'ai essayé de lui faire le bouche-à-bouche, m'explique Louis-Félix, mais ça a pas marché.

Le cœur me lève en l'imaginant poser ses lèvres sur le minuscule museau poilu du rongeur. Je fais quand même un effort pour me montrer empathique et compréhensive:

— Je suis vraiment désolée pour ton ami, Diego, dis-je en gardant les yeux sur la route. Max avait l'air d'être une bonne gerbille. Et toi, mon Lou, tu sautes direct dans la douche quand on sera à l'hôtel! Pis je veux que tu te brosses les dents comme il faut!

J'ai déjà vu une gerbille transporter ses propres crottes d'un bout à l'autre de sa cage. Ces bestioles sont tellement pleines de microbes que je ne serais pas surprise que mon fils fasse une réaction allergique. Je regarde l'heure sur mon téléphone accroché au tableau de bord. Il est vraiment tard, les pharmacies doivent toutes être fermées à cette heure, alors je croise les doigts pour que tout se passe bien.

Pendant que je dresse la liste des choses à faire en cas d'éruption cutanée – juste au cas –, Josée ne perd pas son temps à consoler qui que ce soit. Elle tourne la tête vers l'arrière et s'adresse à Diego d'une voix dégoûtée:

— Passe-moi la cage de Max.

— Pourquoi?

— J'ai dit passe-moi la cage pis pose pas de question!

Hum... Je n'aime pas l'idée que Diego se détache pour accéder à nos sièges. Les conditions routières sont de moins en moins belles, et je peux perdre le contrôle de la voiture à n'importe quel moment.

Sans hésitation, Josée prend une lingette humide dans sa sacoche et glisse sa main dans la cage. Mais qu'est-ce qu'elle fait? Elle ne va quand même pas tenter le bouche-à-bouche, elle aussi! J'ai juste envie de lui crier: «C'est pas le bon Max! Tu peux pas l'embrasser, celui-là!»

Avec un haut-le-cœur qu'elle a du mal à maîtriser, elle enveloppe la bestiole dans la lingette et ouvre la fenêtre de sa porte.

Non! Elle ne va pas faire ça!

Deux secondes plus tard, Max fait un magnifique vol plané jusqu'au banc de neige qui borde l'autoroute.

Elle remonte la fenêtre, les cheveux ébouriffés, et annonce calmement:

— Voilà une bonne chose de faite. J'ai jamais aimé cette gerbille de toute façon.

*Euh... What's wrong with her?*

Le silence qui suit est assez pesant merci. Je jette un œil aux garçons dans le rétroviseur et constate qu'ils sont sous le choc, tout comme moi. Mathis me

regarde avec de grands yeux horrifiés, Louis-Félix se couvre la bouche avec la main et Diego, le pauvre Diego, ne sait pas trop comment réagir. Ses petites lèvres se mettent à trembler doucement et il se rattache sans dire un mot.

Quel genre de mère fait ça à son enfant?

Je passe les minutes suivantes à essayer de convaincre les garçons que Max n'a pas souffert, qu'il se décomposera lentement, comme si on l'avait mis en terre, et qu'il a probablement rejoint le paradis des animaux. Mais dans ma tête, ce que je vois, c'est une dizaine de corbeaux qui lui picorent les entrailles pendant que les voitures filent à toute allure sur l'autoroute.

Charmant.

Je suis en colère contre Josée. En furie, même. C'est la dernière fois que je voyage avec elle pour me rendre où que ce soit. Quelle terrible façon de commencer la fin de semaine!

L'atmosphère se détend un peu après qu'on a joué à «Ni oui ni non» et au jeu de l'alphabet. Je termine ça avec un concours du silence qui plonge les trois gars dans un profond sommeil.

Qu'est-ce que ça fait du bien! C'est le calme plat dans la voiture. Même Josée a fini par arrêter de parler pour ne rien dire.

Heureusement, parce que la tempête prend de l'ampleur. Les flocons qui atterrissent lourdement dans mon pare-brise m'empêchent de voir plus loin que quelques pieds devant nous. Le genre de chose qui me stresse à mort!

Foutu hiver!

J'ai écouté les prévisions météo avant de partir, pourtant. Ils ont parlé d'accumulation, c'est vrai, mais pas de tempête hivernale!

— Heille, Josée, est-ce que ça te tente de conduire un peu? Je commence à être fatiguée.

Ma copilote répond par un ronflement tellement exagéré que je ne me donne même pas la peine d'insister.

Très mature pour une fille de son âge.

L'affaire, c'est qu'en se forçant pour ne pas bouger, elle réussit à s'endormir pour vrai, la tête appuyée contre la fenêtre, la bouche grande ouverte. Et ses ronflements n'ont rien d'artificiel, cette fois.

C'est un vrai tracteur!

Me voilà donc en train de tracer ma route en essayant de ne pas laisser cette neige m'impressionner. Heureusement, Maxime ralentit sa vitesse, alors j'arrive à le suivre sans trop de difficulté. Il me sert de balise, ce qui est loin d'être désagréable, comme sensation.

Mon guide. Mon phare. Ma lanterne.

Ça me plaît.

Une chance qu'Ariane n'est pas dans ma tête parce qu'elle essaierait de me convaincre de faire un *move*. Qu'est-ce que je raconte... Elle me

harçèlerait pour que je lui saute dessus! Elle ne me laisserait pas tranquille deux secondes. Elle insisterait, elle...

Oh, ça me rappelle le message qu'elle a enregistré sur mon cell...

Et tous les autres qui le précèdent.

*Shit!* Je me trouve tarte pas à peu près! À quoi ça sert de dresser une liste si c'est pour oublier de la consulter par la suite? Je suis sûre que je n'ai pas fait la moitié des trucs mentionnés dans mes vidéos!

Je m'empresse de quitter la fonction GPS de mon téléphone pour ouvrir l'application appareil photo. Un petit mouvement du doigt me permet de sélectionner le premier message que j'ai enregistré juste avant ma partie de dek. Je l'écoute nerveusement, sans faire attention à l'image qui bouge sans arrêt – mes pieds, le plancher, une balle de dek qui roule sous le banc. Une fois qu'il est terminé, je hoche la tête de satisfaction. C'est bon, j'ai pensé à presque tout. J'ai oublié de mentionner à Murielle que ma fille a un cours de piano demain après-midi, mais je l'appellerai plus tard pour l'en informer. Rien de grave jusqu'à présent. Les autres vidéos défilent jusqu'à ce que je tombe sur celle d'Ariane:

— Apporter une bouteille de vin rouge, des coupes et un tire-bouchon. Ajouter quelques *strings* dans ma valise. Arrêter à la pharmacie acheter des capotes...

Sa petite liste me décroche un sourire. Au moins, j'ai la bouteille de vin. Côté bobettes, je me suis limitée à celles qui sont réservées à mes jours de règles – les plus grosses, les plus laides, mais sans contredit les plus confortables. J'en ai encore pour une couple de jours à les endurer, alors il n'est pas question qu'il se passe quoi que ce soit avec qui que ce soit en fin de semaine. Et pour les condoms, eh bien... disons que ça fait une éternité que je n'en ai pas acheté. Ceux qui traînent dans le fond de mon tiroir sont probablement périmés.

Après m'être assurée que Maxime est toujours devant moi, je sélectionne la vidéo suivante. À mon grand étonnement, c'est encore la voix d'Ariane qui se fait entendre. Et son visage apparaît à l'écran avec son air des conversations sérieuses.

— OK, *miss*, tu vas m'écouter attentivement. C'est le temps que tu te déniaises pis que tu te trouves un homme! Je veux bien croire que ta séparation a été *tough*, mais il faut que t'en reviennes. Si ma mémoire est bonne, t'as baisé seulement deux fois depuis que ton ex est parti. Deux fois en cinq ans! Pis les deux fois, c'était avec lui, t'imagines? Bon, je peux comprendre que tu avais besoin d'un *close up*, alors on en parle pus. Mais il faut que tu passes à autre chose! Sinon, tu vas te retrouver seule dans vingt ans. Rendue là, il va être trop tard pour te *matcher* parce que tu vas déjà être toute molle pis toute ridée. Tu vois ce que je veux dire? Faque mon conseil est le suivant: amuse-toi, maudite affaire! Prends un coup, détends-toi, séduis le premier homme que tu rencontres, ou le deuxième si le premier est vraiment

con, pis demande-lui de te baiser! Ça a pas besoin d'être parfait, ça a juste besoin d'être bon! Ça marche? Ne me remercie pas maintenant, tu le feras plus tard. Je te laisse. Oublie pas de tout me raconter quand tu reviendras. *Have fun*, ma coquine!

J'éteins mon téléphone, amusée. Je n'avais jamais réalisé à quel point on s'exprime pareil, Ariane et moi. Ça doit être parce qu'on se connaît depuis si longtemps...

Je tourne la tête vers Josée, de peur qu'elle ait entendu le message de mon amie. Je me fiche de ce qu'elle pense de moi, mais je n'ai pas trop envie qu'elle connaisse tous les détails de ma «non-existence de vie amoureuse et sexuelle». Ses ronflements – et la petite coulisse de bave qui s'est formée sur le côté de sa bouche – montrent clairement qu'elle est hors service.

Une fois de plus, je laisse mon imagination me propulser dans les bras du beau Maxime – je n'y peux rien, c'est Ariane qui m'a allumée avec ses allusions! – mais ma rêverie ne dure pas longtemps. Le clignotant de sa minifourgonnette m'indique qu'il s'apprête à quitter l'autoroute.

*Yes!* On arrive bientôt!

D'après ce que je me souviens du trajet que j'ai vu sur Internet, l'hôtel n'est qu'à cinq petites minutes de la sortie. Le pire est fait. Je roule dans la ville en prenant soin de ne pas perdre Maxime de vue et en m'assurant de ne pas rester coincée dans un tas de neige. Je pense que les accumulations sont plus importantes que prévu, parce que les rues ne sont vraiment pas belles.

Maxime prend la première avenue sur notre droite et s'engage dans le stationnement de l'hôtel. Enfin! Quel soulagement! Je me gare à côté de lui et pousse doucement l'épaule de Josée pour la réveiller.

— Hein? Quoi? demande-t-elle en passant une main sur son visage.

— On est arrivés.

— *Good*. Ça a bien été, hein? lâche-t-elle en s'étirant. C'était pas si pire que ça, la tempête, finalement.

Là, en cet instant précis, j'ai juste le goût de l'envoyer chier!

Mais les garçons ouvrent les yeux à leur tour, alors je me mords la langue pour ne pas être vulgaire.

— Euh, on est où? demande Josée en levant la tête vers l'enseigne lumineuse.

— Ben, à l'hôtel.

— Je pense pas, non...

OK, j'avoue que je ne reconnais pas le nom de l'établissement. Ni le logo, d'ailleurs.

Et en posant mon regard vers la voiture qui est garée à notre gauche, je me rends compte que la personne qui est au volant... est une femme!

Mon sang ne fait qu'un tour.

*Shit!* Où est Maxime? À partir de quand est-ce que j'ai commencé à suivre

une parfaite inconnue?





## *Solène*

*Vendredi soir, dans la tempête*

Le vent soulève ma jupe alors que je m'élance dans la nuit à la poursuite de la voleuse de manteau. Je ne sais pas comment il s'est retrouvé sur le dos d'une itinérante – ce qu'elle semble être –, mais je ne vais pas me gêner pour aller lui poser la question! Je tente de rabaisser le tissu qui me couvre les cuisses, mais mes pieds glissent sur la neige et la glace. Avec tout l'alcool que j'ai ingéré au souper, il est plutôt normal que je ne parvienne pas à marcher dans la tempête. Je patine un instant afin de rétablir mon équilibre, et la femme en profite pour disparaître dans la poudrerie.

Chiasse de chiasse!

Je ne peux pas la laisser filer de la sorte. Je dois la rattraper! Dans mon dos, j'entends Charles me hurler de revenir, que je vais geler sur place et qu'il vaut mieux rester bien au chaud dans la voiture. Ah non! Elle ne va pas s'en tirer à si bon compte. C'est mon manteau, pas le sien!

Un juron bien senti retentit près de moi alors qu'une haute silhouette me dépasse et fonce à son tour dans la tempête. Charles me jette à peine un regard sombre avant d'accélérer le pas. Je l'imité, en continuant de glisser. Fichues bottes de femmes, aussi! Elles ne servent qu'à me faire de belles jambes. Et en ce moment, c'est le dernier de mes soucis de savoir que mes mollets sont bien galbés.

À travers la neige qui voltige autour de moi, je crois discerner deux formes floues. Puis, un cri retentit. Je me précipite vers la source du rugissement comme je le peux. Je devine sans peine la couleur du tissu. Rouge, ça ne se voit pas à tous les coins de rue!

Charles est en train de tirer sur une des manches de mon manteau pour que la femme le retire, mais elle fait pareil et bientôt, le pire survient: une de celles-ci se déchire... Charles bascule vers l'arrière en tenant toujours solidement un bout du vêtement dans ses mains. J'essaie de l'éviter, mais

c'est peine perdue: il me tombe carrément dessus.

Je hurle autant de stupeur que de froid, sans pouvoir empêcher ma chute.

Aoutche! Ce sont près de quatre-vingt-dix kilos qui m'écrasent au sol et me maintiennent sur place. Je repousse Charles, qui tourne sur lui-même et se retrouve face à moi. Nos visages sont près l'un de l'autre, et je peux voir la gêne envahir le sien.

— Scuse, je t'ai fait mal? s'enquiert-il rapidement.

Et il baisse les yeux afin de s'assurer que je ne me suis pas cassé quoi que ce soit. Sauf que son regard bute sur ma jupe, qui dévoile presque entièrement ma... féminité. Le voilà qui relève aussitôt les yeux et les plante dans les miens, interrogateurs.

En vitesse, je réarrange mon accoutrement tout en me redressant, avant de lâcher:

— Attends! Va pas te faire des idées! J'avais... j'avais une culotte, tantôt!

— Et tu l'as retirée quand, exactement? En allant aux toilettes? demande-t-il en se relevant.

Il me tend la main, et je la saisis pour me remettre debout à mon tour.

— Oui... NON! Enfin... oublie ça.

Un sourire s'étire sur ses lèvres, tandis que je me sens fondre sur place. Bravo, Solène, là, il va croire que tu avais envie de coucher avec lui! Bon... ce n'est pas faux, mais je n'avais pas non plus l'intention que ça se produise. Je secoue la tête, car mon corps va bientôt se transformer en glaçon si je perds mon temps à lui expliquer la situation.

— On verra ça plus tard, déclare-t-il, comme si nous allions bel et bien en rediscuter. Retourne dans l'auto, m'indique-t-il en me poussant vers celle-ci.

— Non, mon manteau! Y faut que j'le retrouve!

— Dans l'auto! répète-t-il, avec un peu moins de gentillesse, cette fois. Je m'occupe du reste. Allez, *go*!

Sentant que mes forces m'abandonnent, je finis par obéir et cours comme je peux jusqu'à la voiture, où je me réfugie en soupirant de bien-être. La chaleur des lieux m'englobe, et je frotte mes mains contre le chauffage, question qu'elles reprennent une certaine flexibilité. Cela fait, je me dis que ma chute dans la neige doit avoir laissé des traces. J'abaisse donc le miroir, au-dessus de ma tête, pour vérifier si mon maquillage a coulé.

Sauf que lorsque je m'exécute, une lettre décachetée me tombe sur les genoux. Je la saisis dans le but de la remettre en place, quand mon regard se pose sur les quelques mots qui y sont écrits.

«Pour nos cinq ans d'amour. Je t'aime, ma Jess.»

Aussitôt, quelque chose fige en moi. Cet homme est en couple. Il a une

blonde. Une blonde qui s'appelle Jess. Et avec qui il est depuis cinq ans. C'est long, cinq ans. Surtout de nos jours...

Je relève la tête et jette un coup d'œil par la fenêtre. Une part de moi est déçue. Pourtant, je ne devrais pas l'être. Je n'avais aucunement l'intention que ça aille plus loin, avec Charles. Je le connais depuis quoi? Trois ou quatre heures? Est-ce que c'est mon genre de coucher avec un homme que je viens à peine de rencontrer?

Absolument pas.

N'empêche que cette fois, c'était différent. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'avais cru sentir qu'un courant passait, entre nous. Je me serai trompée. Une fois de plus. Mais les choses sont aussi bien ainsi.

Soudainement, le corps massif de Charles surgit à quelques mètres de la voiture. Je me dépêche de remettre la lettre en place et adopte une attitude des plus innocentes. La portière côté conducteur s'ouvre, dévoilant le visage congelé de mon compagnon. Il se laisse tomber sur son siège et referme la porte en vitesse. Dans ses mains, il tient le restant de mon manteau, en lambeaux...

— Scuse, c'est tout ce que j'ai pu retrouver. Je pense qu'elle l'a lancé par terre, quand elle a vu qu'il était déchiré..., mentionne-t-il en me le tendant, désolé.

J'attrape du bout des doigts ce qu'il reste du vêtement. Visiblement, je vais devoir m'en acheter un nouveau. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe. Je tâtonne le tissu, à la recherche d'une des poches, puis j'y enfouis la main dès que je la trouve. J'en ressors ensuite mon cellulaire, victorieuse. Je replonge aussitôt et, cette fois, j'attrape mon trousseau de clefs, en soupirant de soulagement. *Yes!*

Pendant ce temps, mon compagnon fait grimper le chauffage dans le tapis, afin que je cesse de claquer des dents. Eh oui... je ne m'en étais pas rendu compte, mais c'est bien ce que je suis en train de faire. Je me crispe, question de me contrôler un peu en attendant que Charles nous ramène à l'hôtel, mais... il semble avoir plutôt le goût de discuter, car il s'est tourné à demi vers moi. Il me regarde même d'un drôle d'air.

Ses yeux descendent vers mes cuisses, que je maintiens serrées l'une contre l'autre. Ils remontent ensuite vers mon visage. Ah oui... il doit se demander pour quelle raison je me balade en commando. Je me racle la gorge et finis par avouer:

— Je te jure, c'est pas ce que tu crois. Si j'ai retiré ma... culotte, c'est juste parce qu'elle était tombée par terre, dans les toilettes. J'allais pas la remettre! Et de toute façon, pourquoi je te raconte ça? J'ai le droit de porter ce que je veux!

— Absolument. J'ai rien contre ça, moi, réplique-t-il, sans perdre son magnifique sourire.

Je me mords les lèvres pour ne pas succomber. Ce gars a une blonde, Solène, rentre-toi ça dans le crâne bien comme il faut. Le problème, c'est que Charles agit comme si cette femme n'existait pas, car il tend la main et attrape une mèche de mes cheveux. Celle-ci a dû s'échapper de mon chignon lors de notre chute dans la neige. Il la replace délicatement derrière mon oreille, sans cesser de me fixer.

Il a les plus beaux yeux du monde, ce gars, c'est fou. Verts. Pailletés de taches jaunes et brunes.

J'avale ma salive comme je peux, mais la chose devient de plus en plus difficile, car je ne sais pas comment me placer face à son regard insistant. Moi qui gelais il n'y a pas deux minutes, je me mets à avoir chaud. Très chaud...

Le silence envahit l'habitable. Si je ne me retenais pas, je lui sauterais dessus et je lui grifferais le dos. Je m'agripperais à ses cheveux et je passerais mes mains sur son torse. Je glisserais mes doigts sous la ceinture de son pantalon, et saisisrais enfin son...

Charles se penche légèrement vers moi, ce qui fait fléchir mes belles résolutions.

## TU NE COUCHERAS PAS AVEC UN HOMME DÉJÀ EN COUPLE!

Je passe ma langue sur mes lèvres. Il le remarque. Sa mâchoire se contracte et il lève de nouveau la main, dans le but de la poser sur ma joue. Je gémis de douleur autant que de satisfaction, quand...

Trois coups résonnent contre la vitre, derrière moi. Je lâche un petit cri de surprise et me tourne, en apercevant un visage collé à la fenêtre. Charles grogne, avant de me souffler:

— Bouge pas.

Il appuie ensuite sur le bouton d'ouverture de ma fenêtre et se penche sur moi, afin de parler à l'inconnu.

— Êtes-vous coincés? nous demande aussitôt un homme emmitoufflé jusqu'au cou. Je peux vous sortir du banc de neige avec ma remorqueuse, si vous voulez!

— Non, non, ça devrait aller. On a juste glissé dans l'accotement et on... on reprenait nos esprits, rétorque mon compagnon, alors que ses yeux croisent les miens.

— Bon... OK. Faudrait se tasser de là, d'abord, parce que la déneigeuse va bientôt passer, lâche l'homme, en nous jetant un regard suspicieux.

— Pas de trouble, on s'en allait.

Et Charles referme la fenêtre sans plus attendre, pour se repositionner correctement. Je remarque qu'il essaie subtilement de replacer son pantalon, avant de poser les mains sur son volant. Je souris en coin, même si je ne le

devrais pas. Moi aussi, j'ai quelques problèmes... d'humidité, disons. C'est fou ce qu'un simple regard peut faire à une mère de famille!

D'ailleurs, il serait plus que temps que la mère en moi reprenne le dessus. Mon fils est sûrement déjà arrivé à l'hôtel. Ce qui me fait penser que je peux téléphoner à Élyse pour m'en assurer, maintenant que j'ai retrouvé mon téléphone. Je m'excuse en vitesse à Charles, lui disant que j'ai un appel à faire.

Il hoche à peine la tête, occupé qu'il est à sortir la voiture du fossé. Je saisis mon cellulaire et essaie de l'ouvrir, mais l'écran reste noir. Oh non, la batterie est à plat. Je me rappelle alors m'être dit, plus tôt aujourd'hui, que je devais le recharger, et vite. Mais ça m'est complètement sorti de la tête. Et ça aurait été impossible, vu ce qui s'est passé durant la soirée...

J'entends le moteur gronder et les pneus *spinner* dans la neige, ce qui me fait froncer les sourcils. Charles a le corps à moitié tourné vers l'arrière, tandis que son bras repose sur mon appuie-tête. Je peux admirer son profil, même s'il grimace de frustration. Au bout d'une longue minute, il soupire en me fixant.

— *Fuck*, on est vraiment pognés, ç'a d'l'air... Reste là, je vais aller voir si le gars est toujours dispo pour nous sortir du banc de neige, me dit-il en ouvrant sa portière.

Mais Charles revient moins d'une minute plus tard et se rassoit, sans oser me regarder. Puis, il se tourne vers moi et demande, les yeux penauds:

— Est-ce que... t'accepterais de m'aider?

— Euh... ouais. T'aider à quoi?

— Ben... y faudrait qu'un de nous pousse l'auto...

Mon visage s'étire de quelques centimètres certain, car Charles s'empresse d'ajouter:

— Inquiète-toi pas! C'est moi qui vais aller dehors! Mais tu viendras prendre ma place derrière le volant. Tu sais conduire une manuelle?

Chiasse... Pas pantoute. Je secoue la tête en signe de négation. C'est bon, je vais aller me geler le cul une fois de plus.

— OK, mais je sors à une condition, dis-je.

— Ce que tu veux! accepte-t-il en levant les mains devant lui.

— Tu me prêtes des bobettes!

Cette fois, il éclate de rire, avant de hocher la tête. Mais au lieu d'aller fouiller dans son coffre arrière, il se tortille en détachant ses pantalons.

— Euh... tu fais quoi?

— Ce que tu m'as demandé, lance-t-il, sans cesser de rire.

— Ben là! Je veux pas que tu me donnes celles que t'es en train de porter, voyons!

— Du calme, je vais juste te laisser mes jeans. T'auras qu'à mettre la ceinture

au plus serré. Pis tu prendras aussi mon manteau.

En achevant de se déshabiller, il me donne ses pantalons, que j'hésite à enfiler.

— Allez... plus vite tu les mets, plus vite on est revenus à l'hôtel.

En me mordant les lèvres, je finis par m'exécuter. J'attache comme je le peux la ceinture, mais malgré tout, le vêtement me flotte sur le corps. Toutefois, puisque c'est le mieux que je peux faire, je me décide à sortir dans la tempête pour m'installer derrière le pare-chocs. Charles baisse sa fenêtre et me crie à quel moment je dois donner une poussée.

Il parvient de peine et de misère à nous sortir du pétrin – en m'envoyant plusieurs jets de neige en pleine face – puis me fait enfin signe de revenir dans la voiture. J'y accours aussi vite que je le peux. Tout en se réengageant sur la route, mon compagnon n'ose pas me redemander ses pantalons. Et j'aurais refusé net! Je ne compte pas les retirer de sitôt, s'il veut savoir.

J'en ai besoin pour que mon corps reprenne une température plus normale. Sans compter que ça me permet de profiter du spectacle de ses cuisses, qu'il a musclées et velues à souhait...

Je me retiens de ne pas gémir une fois de plus. Le trajet du retour est doublement plus long que celui de l'aller, car la météo se déchaîne. Je songe à Mathis qui, je l'espère, m'attend sagement à l'hôtel, à cette heure. Il doit se demander où je suis.

Mais lorsque nous arrivons enfin à destination, je n'aperçois pas la voiture d'Élyse dans le stationnement. Peut-être qu'elle est garée complètement au fond... Je m'apprête à ouvrir ma portière, quand Charles me retient de justesse, pour quémander:

— Euh... maintenant, je peux ravoir mes jeans?

— Ah, oui... c'est vrai.

Je les lui redonne moins d'une minute plus tard, et il se dépêche de les enfiler. En ce qui concerne son manteau, par contre, je lui demande la permission de le garder pour me rendre jusqu'à ma propre voiture, afin d'essayer une fois de plus de déverrouiller mon coffre. Charles acquiesce et me propose même de m'aider, ce qu'il fait sans plus attendre.

Il semble beaucoup plus habitué que moi avec les serrures qui en arrachent, car il ouvre mon coffre arrière en un tour de main et soulève ensuite ma valise, avant de l'apporter jusqu'aux portes de l'hôtel sans la faire rouler dans la neige.

Sur place, nous hésitons sur la marche à suivre. Il me regarde comme s'il voulait me demander quelque chose. De mon côté, je le fixe, en attendant qu'il s'exprime, quand quelqu'un vient à grands pas dans ma direction. C'est Maxime, le papa de Camille.

— Solène, t'as des nouvelles d'Élyse?

— Des nouvelles de...? Quoi, elle est pas encore là? Tu me niaises!

Il secoue la tête, et une vague d'anxiété me soulève. Mon fils n'est pas arrivé. Il est en pleine tempête!

— On se suivait, sur la route, pis quand on a frappé la neige, on s'est perdus de vue, continue Maxime, d'une voix plutôt inquiète.

Énervée, je pose les mains sur mes tempes pour réfléchir. Finalement, je m'écrie:

— Un téléphone. Quelqu'un... j'ai besoin d'un téléphone!

Maxime n'a pas le temps de fouiller dans ses poches que Charles, toujours devant moi, me tend le sien. Je l'attrape en vitesse et compose le numéro de mon amie. Ça sonne à plusieurs reprises avant que sa voix résonne, au bout du combiné.

— Allô?

— Ély! C'est moi, Solène! OÙ EST-CE QUE VOUS ÊTES???

— *Shit*, So, je m'excuse! On s'est trompés d'hôtel.

— Hein? Mais comment t'as pu...

— Longue histoire, me coupe-t-elle. Inquiète-toi pas, on arrive dans quelques minutes. Je suis vraiment désolée. Au moins, les enfants ont dormi un peu dans l'auto, mais ils risquent d'être fatigués demain matin...

— C'pas grave. C'est juste un tournoi de hockey. L'important, c'est que vous soyez corrects. Bon, je t'attends dans l'entrée.

— Parfait, je te laisse. Je dois me concentrer sur la route, c'est vraiment pas beau. À tantôt.

Je raccroche, rassurée. J'explique ensuite la situation à Maxime, qui soupire de soulagement à son tour. Lorsque je me tourne enfin vers Charles, pour lui remettre son cellulaire et son manteau, son visage a changé d'expression. Il est comme... fermé.

— T'es ici à cause du tournoi de hockey? me demande-t-il alors.

— Euh, ouais.

— Ah... OK, je dois y aller. Il est tard. Bonne nuit, lâche-t-il, en prenant ses choses et en tournant les talons.

Je le regarde partir, un peu surprise par son soudain changement d'attitude. Mais je me secoue bien vite. C'est mieux ainsi. Qu'est-ce que je croyais? Qu'il allait m'inviter à passer la nuit avec lui?

De toute manière, j'aurais été obligée de refuser...



## *Élyse*

*Samedi matin, chambre d'Élyse*

J'aurais aimé que ce soit le chant des oiseaux qui me réveille en ce beau samedi matin, mais je rêve en couleur, apparemment. C'est plutôt l'inconfort de mon matelas – de marde, disons-le! – qui me force à sortir du lit. J'ai mal partout! Je ne veux pas parler contre les parents qui ont réservé le bloc de chambres pour le tournoi, mais je pense qu'ils ont choisi le pire hôtel de toute la ville.

Sérieusement, c'est quoi, ça?

Petits ressorts qui nous transpercent les omoplates, Internet agonisant, murs aussi bien isolés que des moustiquaires et tapis qui sent le mois. J'ai tellement peur de mettre les pieds par terre que je me promène avec les pantoufles en Phentex que ma grand-mère m'a tricotées pour Noël.

Je descends de mon lit en grimaçant afin de débrancher mon téléphone de la prise de courant. Huit heures. Je peux laisser Louis-Félix se reposer encore un peu. On s'est couchés tard, hier soir, je suis contente qu'il récupère. Je décide d'écrire à Solène pour savoir si elle est levée.



*Élyse*

Es-tu debout ?



*Solène*

Ouais. Mais j'ai à peine dormi.

*Élyse*

Pareil pour moi. Me semble  
qu'un bon café me ferait du bien.

*Solène*

D'accord pour le café. Pas sûre  
qu'il va être bon, par contre.

Il y a une salle à manger, en bas,  
pour les déjeuners. On s'y retrouve  
dans cinq minutes ?

*Élyse*

Louis-Félix est pas levé.

Scène

Je te rejoins, dans ce cas. Nos chambres sont pas trop loin, de toute façon, et nos gars sont plus des bébés. Ils peuvent rester seuls quelques minutes.

Scène

Pis j'ai plein d'affaires à te raconter!

Élyse

Moi aussi, si tu savais!

J'éteins mon téléphone et m'enferme dans la salle de bain pour me laver le visage. Ouf! J'ai les yeux tellement cernés que j'ai l'air tout droit sortie d'un combat – déloyal, il va sans dire – contre Georges St-Pierre. Un *jab* d'un côté, un crochet de l'autre. Bang et rebang!

Hum, je ferais peut-être bien de laisser tomber les références sur les arts martiaux. Ça me rappelle trop les – nombreuses – soirées organisées par mon ex avec sa demi-douzaine de chums, dans le salon du sous-sol, il y a de ça quelques années. Ça buvait de la bière, ça criait, ça rotait et ça pétait. La grande classe, quoi! Je ne sais pas pourquoi les gars se sentent obligés de se comporter comme des animaux sans cervelle dès qu'ils se retrouvent en gang. Est-ce qu'on a l'air de poules pas de tête quand on est entre filles, nous?

OK, mauvais exemple.

Des images particulièrement cocasses me reviennent. Entre autres, la fois où un policier a donné une amende à Ariane pour avoir fait pipi entre deux voitures en sortant d'un bar, à trois heures du matin. Et la fois où elle a atterri les quatre fers en l'air après avoir dansé sur mon îlot de cuisine. Elle s'était cognée sur mon luminaire et s'était retrouvée avec trois points de suture dans le fond de la tête.

Ah, les beaux souvenirs. Et les fous rires de malade!

Ça arrive pas mal moins souvent, maintenant, ce genre de soirée. Avec le travail, les enfants, les cours de l'un, les entraînements de l'autre, et les douze mille rendez-vous qui envahissent mon calendrier, les occasions de faire la fête sont plutôt rares.

J'applique un peu de crème hydratante sur ma peau asséchée par l'hiver et

m'habille en vitesse. Pas besoin de me faire belle pour Solène; elle a sûrement l'air aussi poquée que moi ce matin.

Lorsqu'elle frappe à la porte de ma chambre, une minute plus tard, je m'empresse de la rejoindre dans le corridor sans faire de bruit.

— On s'assoit ici? propose-t-elle en me tendant un gobelet déjà tiède.

— C'est parfait.

On pose les fesses par terre, le dos appuyé au mur. Je prends une gorgée de mon café infect et demande à Solène:

— Ton gars dort encore, toi aussi?

— Ouais. Ils se sont couchés tard, hier. Mathis risque pas de se réveiller avant une bonne demi-heure.

— *Good.*

Je jette un coup d'œil à mon amie et constate qu'elle est en moins piteux état que moi. Elle a une ou deux petites crottes au bord des yeux, *right*, mais ses longs cheveux bruns retombent parfaitement sur ses épaules, comme si elle sortait d'une publicité de shampoing. Solène est toujours belle, même un lendemain de veille, alors que moi...

— T'as pas chaud, habillée de même? me demande-t-elle en regardant mon accoutrement, les sourcils arqués.

Je porte des joggings, des bas de laine, des pantoufles, un chandail à manches longues et un *hoodie*. C'est vrai que je suis vêtue comme un ours, mais il fait tellement froid ces temps-ci que je suis gelée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— J'ai pas envie de grelotter dans l'aréna, dis-je pour ma défense.

— Je comprends, mais on part pas maintenant. Il fait chaud dans l'hôtel. J'espère que tu as autre chose à te mettre parce que tu vas crever tantôt sur le bord de la piscine.

La piscine? Ah, c'est vrai, il me semble que la gérante nous a glissé un mot à ce sujet.

— Es-tu sûre qu'elle est pas trop dégueulasse? dis-je avec dédain. Tu as vu l'état des chambres; j'ai pas le goût que mon gars attrape toutes sortes d'affaires.

— T'en fais pas, c'est la seule partie de l'hôtel qui a été rénovée, m'apprend Solène. Je suis allée voir tantôt pis c'est vraiment bien. Il y a même une glissade.

— Ah... Avoir su, je lui aurais apporté un maillot.

Mon amie prend une gorgée de son café et me propose:

— Veux-tu que je lui en achète un? Il faut que j'aille au centre d'achats avant la partie.

— Oh, ce serait vraiment *nice*!

— En veux-tu un aussi pour toi?

Je grimace à l'idée de me retrouver en maillot de bain devant tous les parents de l'équipe.

— Non merci, mais si tu pouvais me dénicher un t-shirt...

— Parfait, je te rapporte ça.

— T'es *sweet*. Il faudrait que tu partes bientôt, par contre. Les gars doivent arriver à l'aréna une heure avant le début de la *game*.

— Bah, il est super tôt, dit Solène en jetant un œil à ma montre. J'ai le temps en masse.

— Pas tant que ça. On est samedi, la plupart des magasins ouvrent à dix heures. Tu vas être serrée...

Mon amie écarquille les yeux et se tape le front avec la main.

— Chiasse! J'avais pas pensé à ça!

— Va au Walmart. C'est déjà ouvert.

Solène retrousse les lèvres.

— Ouin, on dirait que j'ai pas vraiment le choix. Le problème, c'est que c'est pas la meilleure place pour me trouver un manteau...

— Tu as besoin d'un nouveau manteau? Le tien est presque neuf, pourtant. Et il est super beau, en plus!

Solène se tourne vers moi en se mordillant l'intérieur de la joue.

— Tu croiras jamais ce qui m'est arrivé hier soir...

Oh, je rêve ou son visage a soudainement pris une teinte rosée? Je lui fais signe de parler sans attendre. J'ai toujours aimé les potins! Surtout ceux qui font rougir!

Solène me raconte les péripéties qu'elle a vécues la veille. On essaie de discuter à voix basse, pour ne réveiller personne, mais on a toutes les deux beaucoup de mal à rester discrètes. Son histoire est si rocambolesque que j'en viens à me demander si elle n'en a pas inventé des bouts, sauf que son récit est trop détaillé pour que ça sorte de son imagination.

— Attends, tu t'es retrouvée à quatre pattes dans la neige, pas de bobettes?

— Je te le jure! Un des pires moments de ma vie!

— Ton Charles a dû en profiter pour se rincer l'œil! Je veux pas être plate, So, mais... oublie pas que tu es mariée...

— De un, c'est pas MON Charles. Et de deux... il a pas eu ben gros le choix; un peu plus pis il avait la face dans mon derrière! réplique-t-elle, en ignorant volontairement – ou non – ma remarque sur son mari.

Je ne peux faire autrement que d'éclater de rire, et Solène m'imité aussitôt. Nous rions tellement fort qu'une employée de l'entretien ménager nous fait signe de baisser le ton. Elle peut bien s'étouffer, elle, avec son aspirateur ultrabruyant! C'est à croire qu'elle veut réveiller l'étage au complet!

Bref, on reprend nos esprits lentement, les larmes aux yeux.

— Hé, je pense à ça. Si tu vas au magasin, peux-tu acheter une nouvelle brosse à dents à Louis-Félix? J'ai été obligée de jeter la sienne hier soir.

— Comment ça? Il l'a échappée dans la toilette?

— Non, il l'a utilisée pour se laver les dents après avoir fait le bouche-à-bouche à Max. Le cœur me lève rien que d'y penser.

Solène écarquille les yeux de surprise et me fait signe de continuer en retenant un fou rire. Elle n'a clairement aucune idée de ce dont je parle. À mon tour, je lui décris tous les détails de mon voyage en voiture.

— Attends, Josée a jeté la gerbille par la fenêtre? demande-t-elle en se tenant les abdos. Tu me niaises?

— Non! Je te jure!

Une fois de plus, on est incapables de se retenir. Ça fait si longtemps que je n'ai pas ri comme ça que j'en ai mal aux côtes.

— Ouf, dit Solène en retrouvant un peu son sérieux. Mathis m'a pas raconté ça. Il a dû capoter.

— Tout le monde a capoté, je dois t'avouer.

— Elle est vraiment intense, la Josée. Pis Max, lui?

— Ben, il a fait le plus gros vol plané de son existence.

Solène pouffe une fois de plus et je comprends qu'elle faisait référence à *l'autre* Max. Celui qui a hanté mes rêves la nuit dernière – celui qui est encore en vie, quoi!

— Tu sais qu'il m'a demandé de tes nouvelles quand je suis revenue à l'hôtel, hier soir? Il était super inquiet, reprend-elle.

Inquiet, hein? Hum... J'avoue que ça me fait plaisir d'apprendre ça.

— On dirait que t'as chaud, lâche Solène d'un air coquin, alors que j'enlève mon *hoodie*. Est-ce qu'il te ferait de l'effet, par hasard?

Je suis sûre que mon amie arrive à entendre mon cœur, tellement il bat fort dans ma poitrine, tout à coup. Je ne peux pas faire semblant.

— Disons que je le vois ailleurs que dans ma soupe...

Sa bouche forme un grand «O» et elle me demande tous les détails des échanges que nous avons eus depuis la première fois que je l'ai aperçu. Puisqu'ils ne sont pas très nombreux, je lui raconte notre petit jeu sur l'autoroute. Elle m'écoute en silence et déclare ensuite:

— Wow... C'est une des histoires les plus romantiques que j'ai entendues jusqu'à maintenant, Ély.

— Oui, ben, ça serait pas mal plus romantique si j'avais fini la soirée dans son lit au lieu de me tromper d'hôtel.

— Attends, es-tu en train de dire que tu serais prête à coucher avec lui? Genre, en fin de semaine?

Ouf, non... C'était pour rire, en fait. La seule pensée de me retrouver dans la même pièce que lui me donne des chaleurs, alors aller plus loin... Je ne

crois pas. C'est vite en titi. On ne se connaît pas vraiment, en réalité. Est-ce qu'il s'intéresse à moi? Est-ce que c'est une bonne personne? Qu'est-ce qu'il aime? Combien d'enfants il a? Pourquoi il est séparé? Qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

Je sais que ce n'est pas nécessaire de mener une enquête approfondie pour baiser avec un gars. Sauf que je risque de croiser le gars en question pendant le reste de la saison, alors mieux vaut ne pas me précipiter.

— Non, dis-je finalement à Solène. *Anyway* je suis dans ma semaine. Ça règle le problème.

— Ouais, pour le moment... Bon, je ferais bien de me grouiller, si je veux être revenue à temps. Donc, il vous faut un maillot, un t-shirt et une brosse à dents?

— Exact.

— Je m'occupe de ça!

Mon amie se lève et disparaît dans sa chambre.

Je regarde l'heure sur ma montre: huit heures trente. Il est un peu tôt pour écrire à ma belle-mère – je ne veux pas avoir l'air d'une mère contrôlante – alors je décide de retourner dans ma chambre, moi aussi. Ça serait génial que Louis-Félix dorme encore. Ça lui permettrait de récupérer comme il faut. Je pose une main sur la poignée de la porte, prête à entrer sur la pointe des pieds, et réalise qu'elle est barrée – ce qui est parfaitement normal. J'ai juste à insérer la car...

Oh, oh...

C'est bien moi, ça. J'ai laissé la carte sur la table de nuit.

Bon, qu'est-ce que je fais? Je frappe jusqu'à ce que mon fils se réveille ou je descends en demander une autre à la réception?

Va pour la deuxième option.

Au moment où je fais demi-tour, mon téléphone vibre dans ma poche. C'est un numéro inconnu, mais je comprends immédiatement de qui il s'agit. La référence au café est claire... et ça fait battre mon cœur un peu plus vite.

*Numéro inconnu*

Rassure-moi. Dis-moi que tu n'es pas en train de boire le café infect du resto de l'hôtel.

*Élyse*

C'est tout ce qu'il y a, malheureusement.

Comment tu as eu mon numéro, au fait ?

*Numéro inconnu*

C'est Solène qui me l'a donné.

Si j'étais toi, je me dépêcherais de l'ajouter à tes contacts. 😊

*Élyse*

Attends, je règle ça.

Je m'empresse de créer un nouveau contact – en lui trouvant un joli surnom – et je lui écris à nouveau.

*Élyse*

Voilà, c'est fait! 😊

*Beau Maxime*

*Good job!* Maintenant qu'on est intimes au point d'avoir nos coordonnées, que dirais-tu de déguster un vrai café avant d'aller déjeuner? Un bon, là!

*Élyse*

Proposition acceptée.

*Beau Maxime*

Parfait. Chambre 334. On t'attend.



Euh... Quoi?

Je n'avais pas réalisé que Maxime allait m'inviter dans sa chambre. Dans sa chambre!

Est-ce que c'est une bonne idée? Surtout que Louis-Félix dort encore (et que je n'ai vraiment l'air de rien!)

*Shit...*

Qu'est-ce que je fais?





## *Solène*

*Samedi matin, chambre de Solène*

Mais c'est quoi, ce café? De la chiasse, oui!

Je grimace en le reposant sur le meuble de télé de ma chambre, en me promettant de ne plus jamais aller me servir en bas, dans la salle à manger de l'hôtel. Au pire, j'irai m'en commander un dans un Tim Hortons. Ce sera déjà mieux que cette bouillie dégueulasse. Et des restos du genre, on en trouve dans toutes les villes.

Question de ne pas garder dans la bouche le souvenir de ce que je viens d'avaler, j'essaie d'entrer dans la salle de bain pour me brosser les dents, mais des vêtements traînent par terre. Je dois les pousser du bout du pied, si je veux y pénétrer.

Puis, je m'exclame assez fort pour que Mathis m'entende et se réveille:

— Maaaat! Viens ramasser ton linge! Je suis ta mère, pas ta servante!

Pas de réponse. La brosse recouverte de mousse entre les dents, je passe la tête par la porte et vérifie s'il est solidement endormi. Évidemment que non... Il est plutôt en pleine partie de je ne sais quoi, sur MON cellulaire. Sûrement *Fortnite*. Je me demande encore ce qui m'a poussée à accepter de lui mettre l'application sur mon téléphone, aussi? Maintenant, je paie pour. Il avait déjà tendance à ne pas m'écouter... Là, c'est l'enfer!

Je retourne au lavabo, je crache et je fais couler un peu d'eau, avant de poser ma brosse dans un verre. Je m'essuie les lèvres et reviens dans la chambre, bien décidée à me faire obéir. Lorsque j'arrive à la hauteur de fiston, mon ombre le surplombe, et malgré tout, il ne réagit pas.

— Mat... Mat? MAT!

— Quoi?! Maman, je joue, là!

Bon. Pas le choix. Sans hésiter, je lui enlève mon téléphone des mains, et il se met aussitôt à crier de frustration.

— NON! Tu te calmes, maintenant, mon grand. C'est mon cellulaire, pas le tien.

— Mais j'avais pas fini! réplique-t-il en croisant les bras sur sa petite poitrine.

— Mat, ta première *game* est à onze heures, pis tu dois te rendre à l'aréna au moins une heure avant. Faut se dépêcher un peu.

— Je m'en fous, de ma *game*! Je voulais même pas venir au tournoi, de toute façon!

— C'est pas vrai, ça. Tu étais content de passer le week-end ici avec Louis-Félix, tu me l'as dit la semaine dernière.

— J'ai changé d'idée...

Je l'observe, le cœur serré. Je sais ce qu'il y a derrière sa colère. C'est pourquoi je prends le temps de m'asseoir sur le lit, près de lui. Puis, je murmure:

— T'aurais aimé que papa vienne te voir jouer, c'est ça?

Cette fois, Mathis réagit au quart de tour. Il cache son visage dans ses mains, pour ne pas me montrer ses larmes. Pourtant, son petit corps est secoué de sanglots. Je me retiens de pleurer à mon tour. À la place, je le prends dans mes bras en inspirant longuement.

Je l'entends alors renifler sur mon chandail et je fais la moue en reculant. Chiasse... il va falloir que je me change, maintenant! Mais je m'abstiens de sermonner Mathis. Il n'a pas besoin de ça. Et j'ai des tas d'autres vêtements dans ma valise. Que celui-ci ait servi de Kleenex à mon fils n'est pas la fin du monde.

Je lui tapote la tête, mais il s'éloigne, car il déteste se faire toucher. OK, OK, je te laisse tranquille, mon cher préado! Je me relève et vais chercher une serviette, afin d'essuyer les taches sur ma poitrine.

Une fois que c'est réglé, je fais signe à Mathis de se lever et de s'habiller en vitesse, car nous devons aussi aller m'acheter un manteau. Hors de question de me promener en plein hiver sans rien sur le dos.

Je pense que je devrai me rabattre sur la suggestion d'Ély. Je prendrai un truc bien simple, et voilà. Tant qu'il ne me coûte pas une fortune.

Dès que mon fils sort des toilettes, je lui indique d'y retourner afin de se brosser les dents. Il ronchonne pour la forme, mais obéit tout de même. C'est un bon garçon, Mathis, mais... ce n'est pas facile pour lui en ce moment. Pour moi non plus, mais ça, je peux gérer.

Je pianote sur mon cellulaire pendant qu'il s'exécute, dans le but de vérifier le trajet jusqu'au magasin. C'est à moins de quinze minutes de l'hôtel. Mais l'aréna n'est pas du tout dans la même direction, alors nous devons revenir ici. Aussi bien laisser la poche de hockey dans la chambre. Ça fera plus de place dans la voiture, surtout que je n'ose plus rien mettre dans le coffre, étant donné mes récentes difficultés à l'ouvrir...

Quelques minutes plus tard, Mathis se plante devant moi, les dents

propres, mais les cheveux en bataille. Je ne perds pas mon temps à essayer de les lui repeigner. Il n'apprécierait pas. Encore moins que je lui nettoie les taches de dentifrice sur ses joues avec mon pouce...

J'abandonne. Mon fils n'a pas besoin d'être impeccable en tout temps, au fond! Je me lève donc et sors de la chambre, Mathis se traînant les pieds derrière moi. Je tente de le motiver comme je le peux, mais ce n'est pas facile.

— Allez, change d'air, Mat. Faut que je m'achète un manteau pis que je trouve un maillot de bain pour ton ami Louis-Félix. Sinon, il pourra pas se baigner.

— J'ai juste à lui en prêter un.

Je m'arrête pour le regarder, surprise.

— Comment ça?

— J'en ai apporté deux, lâche-t-il en haussant les épaules.

Je recommence à marcher, après avoir ajouté:

— Je dois quand même y aller pour moi. T'aimes ça, aller au magasin, d'habitude, non?

— Quand c'est papa qui m'emmène...

Je rage intérieurement. Évidemment, tout est toujours mieux avec Ben. Moi, je suis la marâtre qui dit constamment non et qui refuse de lui acheter quoi que ce soit, quand on sort. Parce que je suis tannée de la tête de déterré de mon fils – et aussi parce que j'aimerais bien lui faire plaisir, question qu'il retrouve sa bonne humeur – je lui promets:

— Écoute, si t'es gentil, t'auras le droit de te prendre des cartes Pokémon, au magasin. Ça te va?

— Pfft... des cartes Pokémon! C'est pour les bébés.

— Ce que tu voudras, alors! dis-je, en levant les yeux au ciel.

Un minuscule sourire apparaît sur le visage de Mathis, qui s'apprête à me souffler ce qu'il souhaiterait avoir quand la voix de Josée nous parvient. Elle vient d'ouvrir sa porte et a passé sa tête dans l'entrebâillement.

— Hé, Solène, as-tu dit que t'allais au centre d'achats?

Je m'arrête et me retourne:

— Euh... ouais. J'ai eu un problème de... de manteau, hier. Il faut que j'aille m'en racheter un.

— Ah oui! J'en ai entendu parler! lâche-t-elle en sortant complètement dans le couloir, dévoilant ainsi son déshabillé des plus inapproprié pour l'endroit...

Je tente de repousser Mathis derrière moi et hausse un sourcil. Vraiment? Les autres parents sont déjà au courant? C'est plutôt gênant, ça... Mais la gêne se transforme bien vite en agacement, lorsque Josée me demande:

— Je peux venir avec toi? J'ai oublié d'acheter des Tampax. Ça fait chier, parce que je suis en manque, t'as pas idée, pis je pensais pouvoir bai...

Je la coupe en catastrophe. Pas question qu'elle étale ses carences

sexuelles devant mon fils, qui s'est déplacé afin de la fixer avec curiosité.

— Oui, oui, c'est beau! Mais je pars tout de suite. Es-tu prête?

— Ben... je pense. Faut juste que je réveille Diego. Y dort encore.

— Ah ouais, mais ça risque d'être long, non...? Je dois vraiment y aller maintenant, parce qu'on doit être à l'aréna au plus tard à dix heures.

— Fais-toi-z-en pas, on va être là à temps. Tu m'attends dans le hall d'entrée?

Je soupire, car elle ne me donne pas trop le choix. De son côté, elle est déjà retournée dans sa chambre et a refermé la porte. Comme si j'avais besoin de ça. Je vais devoir me taper la présence de Josée. Sincèrement, je ne sais pas comment Ély a réussi à faire le trajet entier avec elle. À sa place, je crois que je l'aurais balancée dehors à mi-chemin, tellement elle peut être agaçante. Mais Élyse est beaucoup plus gentille que moi, c'est certain. Et diplomate. Par contre, telle que je la connais, elle a dû bouillir par en dedans...

D'ailleurs, elle m'a vaguement parlé du petit flirt entre elle et Maxime, sur la route. Ça m'intrigue, tout ça, et j'ai hâte qu'elle puisse m'en dire davantage. Nous aurons sûrement du temps pour ça durant le premier match des gars.

En attendant, il me faut absolument mettre la main sur un manteau. Je guide donc mon fils vers l'escalier menant au rez-de-chaussée, mais il s'arrête en face de l'ascenseur en me jetant un regard suppliant. Bien sûr, mon grand, qu'on peut le prendre, même si j'avais plutôt le goût de me dégourdir les jambes...

Toujours aussi lent avant d'arriver jusqu'à nous, l'ascenseur s'ouvre une bonne minute plus tard. Les portes s'apprêtent à se refermer quand une main surgit dans l'embrasure, afin qu'elles rouvrent. Une silhouette familière m'apparaît alors, et je lève les yeux vers nul autre que Charles. Celui-ci semble surpris – et heureux – l'espace d'un instant, en croisant mon regard, mais il se rattrape bien vite et reprend un air plus sérieux.

— Oh, salut... je peux? s'assure-t-il de sa voix grave qui me donne des papillons dans le ventre.

Je lui souris et me décale sur la gauche dans le but de lui laisser une petite place. Il acquiesce et me dépasse, s'installant ainsi à ma droite. J'ai une conscience accrue de sa présence, et j'en oublie un instant de surveiller Mathis. Ce dernier appuie sur tous les boutons de l'ascenseur à plusieurs reprises, ce qui me fait tourner la tête vers lui.

— Hé, Mat, non! Lâche ça, franchement! Ça va prendre des heures pour descendre, là!

— C'est pas grave, me murmure Charles.

— Ouais, mais... t'es sûrement pressé?

Il hausse les épaules, avant de s'informer, en pointant Mathis du menton:

— C'est ton fils?

Ce dernier boude dans son coin et ne porte aucune attention au nouveau

venu.

— Il s'appelle Mathis. On est ici pour... pour son tournoi de hockey, comme je te disais hier.

Sans me répondre directement, Charles élève la voix et s'adresse à mon garçon:

— Donc, t'es un joueur de hockey... C'est quoi ta position, sur le jeu?

— Attaquant, lâche Mathis en grattant un truc, sur le mur à côté de lui.

— Ah... c'est un rôle important, ça. Quand j'avais ton âge, j'étais attaquant, moi aussi. Sauf que... je passais mon temps sur le banc des pénalités.

Les yeux de mon garçon se tournent enfin vers Charles. C'est la première fois qu'il manifeste de l'intérêt pour quelque chose depuis... depuis un bon bout de temps. Il ose même s'informer:

— Pourquoi t'étais en punition?

— Disons que j'avais tendance à être un peu... agressif, sur le jeu. C'était pas correct, mais... je pouvais pas m'en empêcher, avoue Charles, en haussant les épaules.

— Moi aussi je suis tout le temps puni. Mais... ça fait du bien de pousser les autres, des fois. C'est parce que...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase. La porte s'ouvre au deuxième étage, mais personne n'entre à l'intérieur de l'ascenseur. Mathis abaisse les yeux et se tait, comme s'il avait failli avouer un secret honteux. Il revient au mur, sur lequel il se remet à gratter avec frénésie.

Je fais un petit sourire gêné à Charles, qui secoue la tête, en me faisant comprendre qu'il n'y a rien là, que ce n'est qu'un enfant. Il se tourne ensuite à demi vers moi et me demande:

— T'as passé une belle nuit?

— Bah... j'ai connu mieux. J'ai eu un peu de misère à m'endormir.

— Ouais, c'est ce que j'ai cru entendre..., réplique-t-il.

— Hein? Comment ça?

— Ton lit... il a grincé une partie de la nuit. Je me suis dit que tu devais te tourner et te retourner sur le matelas...

— Tu m'as... entendue? Oh non... c'est gênant, ça!

— Au moins, dis-toi que tu ronfles pas, comme ma voisine de droite. ELLE, elle m'a empêché de dormir...

Dans ma tête, je fais un rapide calcul et en viens vite à la conclusion que c'est Josée qui est installée dans la chambre 304. À droite de celle de Charles. Oups... Pas facile d'être entouré de parents et de joueurs.

D'un autre côté, qu'est-ce qu'il fait dans cet hôtel, en plein tournoi de hockey? Je suis d'ailleurs étonnée qu'il ait réussi à trouver une chambre disponible.

— En passant, tu m'as pas dit ce que tu faisais ici..., dis-je en lui laissant la

possibilité de me répondre ou pas.

Il se replace et cesse alors de me regarder, avant de se justifier:

— Il fallait que je sorte de chez moi au plus vite. Et y a pas douze mille hôtels, dans la région. Les autres étaient tous déjà complets, à cause du tournoi, j'imagine. Et avoir dormi ailleurs, ça m'aurait pas permis de faire ta connaissance..., termine-t-il, en me souriant.

Les portes s'ouvrent à ce moment, et il se glisse à l'extérieur sans me laisser le temps de répliquer quoi que ce soit. Avant de s'éloigner, il se retourne, pose de nouveau la main sur le rebord et finit par proposer:

— T'es libre en soirée?

— Euh... ben après la deuxième *game* de Mathis, on est tous censés aller souper, j'imagine.

— En tout cas, si ça te tente, viens cogner à ma chambre. On pourrait...

— Maman, j'ai faim. On va-tu manger bientôt?

Je me mords les joues. Pas facile d'être une mère ET une femme à la fois... Charles comprend la situation, car il lâche la porte et me chuchote, sans faire le moindre bruit, de telle sorte que je dois lire sur ses lèvres:

«As-tu mis une culotte, ce matin?»

Je plisse les yeux pour lui montrer que ça ne me fait pas rire, mais une seconde plus tard, je ne peux m'empêcher de sourire, tandis qu'il me fait un clin d'œil. Je le regarde s'éloigner, avant de réaliser que si je ne sors pas de l'ascenseur immédiatement, les portes vont se refermer!

Je tire sur le manteau de Mathis, qui se secoue. Je le lâche et il se met à courir afin d'aller rejoindre Diego. Celui-ci nous attend déjà dans le hall d'entrée. Sa mère, toutefois, n'est nulle part. Je me dépêche donc de le questionner sur l'absence de Josée.

— Où est ta mère?

— Maman voulait prendre l'ascenseur, mais moi, j'avais pas le goût de l'attendre. C'était trop loooooong!

— Je vois. Bon, Mat, ça te laisse le temps d'aller te chercher quelque chose à manger dans la salle à manger, au bout du couloir. Vas-y, mais fais ça vite. On doit vraiment se grouiller pour revenir à temps pour votre *game*.

Les garçons hochent la tête, puis filent en direction du buffet. Personnellement, je préfère attendre et me commander un truc à manger dans le café le plus proche. J'espère seulement que Josée ne voudra pas qu'on reste là-bas plus longtemps que nécessaire. Ce serait son genre.

En soupirant, je me laisse tomber sur un des fauteuils de l'entrée. Je pose le menton dans ma main et fixe les poissons qui nagent lentement dans le gros aquarium que je n'avais pas remarqué, la veille. Leur vie à eux semble si paisible! Je ne sais pas ce que je donnerais pour être à leur place...



## Élyse

*Samedi matin, corridor du troisième étage*

J'ai les mains tremblotantes lorsque j'arrive devant la chambre 334. Je ne peux pas croire que Maxime m'ait invitée, *moi*, à prendre un café en sa compagnie. Avant de m'y présenter, toutefois, j'ai dû retourner à la réception pour demander une nouvelle carte – au grand bonheur de la dame à l'accueil! – et attendre que Louis-Félix se réveille. Ça m'a permis de me préparer en vitesse et de réaliser à quel point je n'ai pas pensé à mon look en faisant ma valise.

J'essuie mes paumes sur mon pantalon – un vieux jeans défraîchi – et frappe trois petits coups à la porte. Des pas précipités se font entendre. Camille nous ouvre quelques secondes plus tard.

— Salut, dit-elle en sautillant sur place, visiblement heureuse de nous voir. Entre, Lou, faut que je te montre quelque chose! Viens vite!

Mon fils la suit jusqu'à l'autre bout de la chambre – à quelques pieds de moi, donc – pendant que j'avance avec hésitation. Debout devant le petit meuble qui sert à la fois de commode, de table de travail et de comptoir, Maxime me fait signe de le rejoindre.

Il aurait pu se contenter d'une simple salutation – genre, un mouvement de la main – mais au lieu de ça, il me sort le grand jeu: un sourire éclatant, un corps de Dieu et un non verbal qui m'invite clairement à lui sauter dessus.

Tu fabules, Élyse! Il est juste en train de préparer du café. Qui sent fichtrement bon, en plus!

OK, j'avoue que j'en mets un peu, mais ce n'est pas ma faute; mon imagination a tendance à s'enflammer depuis hier. Ça fait une éternité que je ne me suis pas retrouvée en présence d'un homme aussi séduisant – qui semble s'intéresser à moi, il faut le préciser! Donc, c'est normal que ça m'excite les hormones, non? Ce n'est pas pour rien que j'ai pris le temps de

m'habiller et de m'arranger un peu avant de le rejoindre. Je n'avais pas trop envie qu'il me voie avec mon vieux pyjama et mes pantoufles en Phentex. Bon, je n'avais pas grand-chose pour me mettre en valeur, puisque je n'ai apporté que des vêtements chauds et confortables, mais j'ai quand même fait un effort pour avoir l'air présentable.

— Tu ajoutes du sucre ou pas? demande Maxime en tournant la tête dans ma direction.

*Oh, my, my!* Même sa façon de parler me chatouille l'intérieur! Sa voix vient tellement me chercher que j'en ai la chair de poule.

— Un peu de lait, c'est tout.

— Du lait pour mademoiselle, lâche-t-il en se penchant pour fouiller dans le petit frigo.

Je referme la porte et je reste plantée là, ne sachant pas trop quoi faire de mes dix doigts – que je ferais bien de tenir occupés si je ne veux pas qu'ils se retrouvent sur son beau derrière. Est-ce que je m'assois? Oui, je pense que c'est une bonne idée.

La seule chaise de la chambre est ensevelie sous une pile de linge. Louis-Félix et Camille sont couchés à plat ventre sur le lit du fond, captivés par les images qui défilent sur le cellulaire qu'ils tiennent à la main.

Je m'assois donc sur l'autre lit, qui rebondit légèrement sous mes fesses.

— Si je comprends bien, tu as apporté ta propre machine à café? dis-je pour entamer la conversation.

— Oui, j'étais tanné de boire de la bouette pendant les tournois. C'est un modèle compact, mais ça fait la *job*.

— Ça sent bon, en tout cas.

On ne gagnera pas le palmarès des échanges les plus palpitants lors d'un premier rendez-vous, ça, c'est certain! En même temps, ce n'est pas vraiment une *date*, c'est plus une rencontre informelle. Heureusement, parce qu'avec les enfants qui rigolent à côté de nous, ça serait un peu bizarre.

Maxime se tourne vers moi et me tend une tasse fumante.

— Tiens, fais attention de pas te brûler.

— Merci.

Je la saisis doucement – si on était dans un film, nos doigts se seraient effleurés d'une façon incroyablement romantique – et prends une gorgée. Le liquide savoureux descend lentement le long de mon œsophage et m'enveloppe d'une merveilleuse chaleur.

Oh... Je grogne de satisfaction.

— Pis?

— Il est écœurant. C'est le meilleur café que j'ai goûté de toute ma vie.

— C'est parce que tu le bois en bonne compagnie.

Je rougis.



Maxime s'assoit à côté de moi – sans faire rebondir le matelas, lui! – et plonge ses yeux dans les miens. Dans ce genre de situation, j'ai tendance à baisser la tête, gênée, mais cette fois, c'est différent. Je n'arrive pas à détourner le regard. J'ai juste le goût d'inspecter chaque trait de son visage. Ses iris couleur de la nuit, ses lèvres invitantes, sa mâchoire virile... Lorsqu'il sourit, je peux constater à quel point ses dents sont blanches, bien alignées, bien entretenues. Ses canines sont légèrement inclinées, ce qui lui donne une allure espiègle.

Ma conclusion? Ce gars-là a une hygiène buccale irréprochable! Un gros point pour lui, ça!

— Est-ce que ça va? demande Maxime, visiblement étonné que je l'observe de façon si intense. Tu as l'air dans la lune.

— Oui, scuse, j'analysais tes dents.

Il pouffe de rire, passant près de renverser son café sur moi. *Shit!* Pourquoi j'ai dit ça? Je lui explique, un peu gênée:

— C'est juste que je suis dentiste, alors je fais pas exprès. C'est automatique.

— Dentiste, hein?

Maxime hausse les sourcils, l'air impressionné. Puis, il colle ses mâchoires ensemble et étire les lèvres de façon exagérée.

— Quel est ton verdict? articule-t-il difficilement.

Je lève un pouce et décrète avec assurance:

— Pas pire pantoute!

Je m'apprête à lui donner les coordonnées du cabinet dans lequel je travaille – quoi? On ne sait jamais! Ça pourrait l'intéresser! – quand mon fils se précipite à mes côtés.

— Regarde, maman! s'écrie-t-il avec enthousiasme en me montrant une image sur le cellulaire. C'est le bébé chien que Camille va avoir! Il est beau, hein?

Je prends le téléphone et pose les yeux sur un minuscule caniche, à peine plus grand que ma main. Il est adorable.

— Il est encore trop petit pour venir habiter chez nous, explique Camille avec fierté, mais ça devrait pas être trop long.

J'ai comme l'impression que je vais bientôt avoir droit à la question qui tue...

— Est-ce qu'on peut en avoir un, nous aussi? demande Louis-Félix sur un ton suppliant.

Je le savais!

— Absolument pas, dis-je en secouant la tête. On a déjà un chat et trois poissons. J'ai pas le temps de gérer un chien en plus.

— T'aurais rien à faire! insiste mon fils, les mains jointes. Je m'en occuperais super bien! J'irais le promener, je lui donnerais son bain, je le brosserais tous

les jours...

— Et tu ramasserais ses crottes, aussi?

Louis-Félix a une moue de dédain. Je le connais trop bien; je sais que c'est le genre de choses qui lui lèvent le cœur. C'est lui qui m'a convaincue d'adopter un chat, l'année dernière, et malgré ses belles promesses, il n'a pas nettoyé la litière une seule fois.

— Ben... peut-être pas les crottes, marmonne-t-il, dégoûté.

— C'est ce que je pensais. Pas de ramassage de crottes, pas de chien. Un point c'est tout!

Je me félicite intérieurement pour ma vivacité d'esprit. Je viens de mettre un terme – de façon plutôt efficace, je dois l'avouer – à ce qui aurait pu devenir un débat interminable sur les avantages et les désavantages d'avoir un animal de plus à la maison.

— Papa non plus voulait pas de chien, nous apprend Camille en jetant un regard courroucé à Maxime.

La petite se tourne vers son père et lui dit, émerveillée:

— Tu vas finir par l'aimer, c'est sûr. J'ai tellement hâte que maman revienne à la maison!

Mon cœur fait une vrille et mon sourire s'efface. Ah oui, c'est vrai, Camille a une mère... Et Maxime a une ex... Pourquoi faut-il qu'elle vienne sur le sujet, elle? Ça allait bien, là!

OK, j'avoue qu'une partie de moi aimerait savoir ce qui est allé de travers dans leur couple, mais ce n'est pas vraiment de mes affaires. Le plus important, c'est qu'ils soient séparés. C'est quand même *cute* que la petite s' imagine que ses parents vont finir par revenir ensemble. Pas mal tous les enfants réagissent comme ça, au début.

Comme pour changer de sujet – et probablement pour éviter de briser le cœur de Camille une fois de plus – Maxime hausse les épaules et déclare d'un ton amusé:

— Que voulez-vous, je suis le père indigne qui dit non à sa fille à l'occasion.

— Ouais, ben, bienvenue dans le club!

Il pose le téléphone sur mes genoux et lève une main dans sa direction. J'ai l'impression qu'une belle complicité est en train de s'installer entre nous parce qu'il s'empresse de me faire un *high five* enthousiaste. Dans mon élan, l'appareil tombe au sol et rebondit sous le lit.

— Je m'en occupe! dit aussitôt Maxime.

Il se lève et pose sa tasse de café sur la commode. Puis, il s'agenouille devant moi pour regarder sous le lit. Là, en cet instant, je déploie un effort surhumain pour résister à la tentation de caresser ses épaules musclées. Et son dos. Et ses fesses...

Ce gars-là va me rendre folle!

— Tu l'as ou pas? demande Camille qui s'impatiente.

— Oui. Tiens, ma puce.

Camille agrippe le téléphone que lui tend son père et retourne s'installer sur le lit du fond avec Louis-Félix. Pendant ce temps-là, Maxime ne bronche pas d'un poil.

— Est-ce que tout va bien?

— Euh... Oui et non.

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu as le dos barré?

— Viens voir.

Il y a une pointe d'amusement dans sa voix. Je ne sais pas ce qu'il a découvert, mais ça doit être fichtrement intéressant pour qu'il reste ainsi agenouillé sur ce tapis dégoûtant. Je tourne la tête en direction des enfants – ils sont trop occupés avec le cellulaire pour faire attention à nous – et m'installe à côté de Maxime après m'être débarrassée de mon café.

La première chose que je remarque, une fois dans cette position, c'est la quantité de cochonneries qu'il y a sous le lit.

Juste YARK!

— Personne passe l'aspirateur dans les chambres?

— On dirait pas...

La deuxième chose que je remarque, c'est le parfum envoûtant de Maxime. Je ne l'avais pas senti tantôt, alors que l'arôme de café prenait toute la place. Mais maintenant que nos épaules se frôlent, je perçois un éclat de fraîcheur combiné à une touche masculine qui me chamboule les ovaires.

J'exagère à peine!

Il y a des odeurs qui viennent me chercher plus que d'autres – j'ai le nez fin, alors ce ne sont pas toujours des mélanges heureux – mais celui-ci, je dois le dire, il m'allume de la tête aux pieds!

— As-tu vu ça?

Maxime a du mal à garder son sérieux. Je reviens les deux pieds sur terre – les quatre pattes par terre, devrais-je dire – et j'essaie de trouver ce qui le fait tant rire. Parmi les boules de poussière, j'aperçois un bouchon pour les oreilles, un vieux mouchoir, un bas noir et...

*Shit!*

Des menottes! Couvertes de fourrure rose!

J'écarquille les yeux de surprise tandis que Maxime tourne la tête vers moi en souriant à se décrocher la mâchoire.

— Tu crois que ça fait longtemps qu'elles sont là? chuchote-t-il, pour ne pas attirer l'attention des enfants.

— Sûrement... Elles sont pleines de poussière. Je me demande quel genre de couple utilise ça, des affaires de même...

— Quoi? C'est pas ton style?

Je perçois de la déception dans son regard.

Ishhh...

Maxime serait-il le type de gars obsédé par le cul, qui fait des expériences avec ses partenaires? Si c'est le cas, je retire ma candidature immédiatement. J'aime le sexe, mais tout ce qui se rapproche de près ou de loin du sadomasochisme, c'est non merci! Je le sais, je l'ai déjà essayé. De façon modérée, je dois avouer, mais quand même. J'ai complètement *badtripé* quand le gars a eu fini de m'attacher et que je n'arrivais plus à bouger. Ni les bras, ni les jambes, ni même la tête. C'était il y a longtemps – avant que je rencontre le père de mes enfants –, mais ça n'empêche pas ce douloureux souvenir d'occuper une place bien importante dans ma mémoire.

Maxime se mord la lèvre du bas d'une façon un peu exagérée et ajoute:

— Je trouve ça vraiment excitant, moi.

Les picotements qui se faufilent entre mes cuisses démontrent clairement que je suis de son avis. Je serais peut-être prête à essayer des nouvelles affaires, avec lui...

Hé, ça suffit! Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour me perdre dans des fantasmes extravagants. Les enfants sont juste à côté!

— Dommage que ce ne soient pas des chaînes au lieu de la fourrure, par contre, ajoute Maxime d'un air sérieux. J'aime ça un peu plus *rough*.

Je passe près de m'étouffer avec ma salive tellement son commentaire me prend par surprise. Il continue sur sa lancée:

— Une bonne claque une fois de temps en temps, il y a rien de mieux pour mettre du piquant dans une baise. Pis un petit coup de fouet aussi.

Je dois avoir changé d'air parce qu'il pouffe de rire. En fait, il rigole tellement que je comprends qu'il se fout carrément de ma gueule. Je lui donne une tape sur l'épaule, mécontente, et il ajoute:

— Ah, oui, un peu plus fort!

Je n'y peux rien, j'éclate de rire à mon tour. Il m'a bien eue.

— Excusez-moi de vous déranger, dit une voix qui vient de l'entrée de la chambre. Je peux revenir plus tard si vous avez besoin d'un moment d'intimité.

Je me redresse d'un coup sec et me frappe la tête sous le lit. Comme je n'ai pas trop envie qu'on me voie une seconde de plus dans cette position, je me laisse tomber à plat ventre et me pousse avec les bras pour me glisser hors de ce refuge insalubre.

Une jolie femme se tient dans l'entrée, une valise à la main, un sourire interrogateur au visage. Camille s'exclame aussitôt:

— Maman!

Et se précipite dans ses bras.

*Shit!* C'est sa mère! L'ex de Maxime, donc?

La présence de cette femme me donne l'impression d'avoir reçu une chaudière d'eau froide en pleine face. Je me sens vraiment de trop...

Après avoir fait un câlin à sa fille, elle me tend une main en souriant:

— Salut, je suis Karine. Je t'ai déjà vue à l'aréna, mais on a jamais été présentées.

— Élyse, enchantée.

Non, pas enchantée. Pas enchantée *at all!* J'ai bien remarqué la valise qui l'accompagne, ce qui veut dire qu'elle va dormir ici ce soir. AVEC LUI. Peut-être même dans son lit!

Ma petite voix intérieure me dit de me calmer, que mon imagination est trop grande, que ces deux-là sont séparés, donc plus en couple.

Sauf que des ex peuvent continuer à coucher ensemble bien longtemps après leur rupture. Je le sais, je l'ai vécu.

Pour couronner le tout – comme si ce n'était pas déjà assez! – Karine s'approche de Maxime, lui lâche un «Salut, beau garçon!» et lui donne un bec vraaiiiment près de la bouche avant de le serrer dans ses bras.

OK. Je sacre mon camp d'ici.



## Solène

*Samedi matin, en route vers le centre d'achats*

Je me glisse derrière le volant, mais je n'ai pas sitôt posé les mains sur celui-ci que déjà, Josée se met à se plaindre:

- Ton chauffage marche pas.
- Minute, laisse-moi démarrer le char.
- Pourquoi tu l'as pas réchauffé avant qu'on rentre dedans?
- C'est vrai que j'aurais eu le temps..., dis-je à voix basse, en faisant référence au fait qu'elle m'a forcée à l'attendre au moins dix minutes dans le hall de l'hôtel.

Tout ça parce qu'elle avait oublié son cellulaire. Puis sa liste d'achats. Et ensuite ses coupons rabais. Après trois allers-retours jusqu'à sa chambre, je l'ai menacée de partir sans elle si elle y retournait encore.

Je regarde l'heure, affichée au-dessus de la radio de l'auto. On va devoir se grouiller. *Fuck* le café.

C'est dommage, j'en aurais vraiment eu besoin...

On verra si on peut quand même passer en prendre un en revenant, une fois nos achats effectués. Je m'engage donc sur la route qui a heureusement été déneigée durant la nuit. De gros bancs de neige sur les côtés me rappellent les événements de la veille. Sans le vouloir, je tombe dans la lune, en me demandant où se trouve Charles en ce moment. Un vague sourire s'étire sur mon visage, jusqu'à ce qu'un bruit strident me tire de mes pensées.

- On pogne rien! chiale Josée en cherchant un poste de radio adéquat. Y serait vraiment temps que tu te décides à changer de char, ma belle. D'ailleurs, t'avais pas un VUS, toi...?

Je m'apprête à répondre, mais Mathis, à l'arrière, se fait un plaisir d'expliquer à ma place:

- C'est papa qui a un camion, pas maman.

— Mais ton chum, y pouvait pas te le laisser pour le week-end? m'interroge alors Josée, sans s'intéresser davantage à mon fils. Comment on va faire pour mettre les poches de hockey des deux gars dans la valise, tantôt?

Je tourne brusquement la tête vers elle, question de vérifier si elle blague. Non, elle est sérieuse. Quoi, je suis devenue son chauffeur officiel? Depuis quand? Pour lui faire comprendre que la chose est impossible, je secoue la tête et réplique:

— Va falloir que tu t'arranges autrement, Josée. J'ai pas de place pour vous emmener à l'aréna.

— Ben là! Diego doit ABSOLUMENT y être à temps. C'est lui le meilleur joueur de l'équipe!

Je jette un coup d'œil dans mon miroir et m'assure que le commentaire de Josée n'a pas blessé mon garçon. Heureusement, il a cessé de nous écouter et s'est penché vers son compagnon. Celui-ci s'amuse à je ne sais quel jeu, sur le cellulaire de sa mère. Je reviens à la route, car je ne veux pas dire quelque chose que je pourrais regretter par la suite.

C'est vrai que Diego est plutôt bon, sur la glace, mais de là à affirmer qu'il est le meilleur... C'est un sport d'équipe, le hockey. Tout ne repose pas sur les épaules d'un seul participant. Et le problème du fils de Josée, c'est justement qu'il joue comme s'il n'avait pas de camarades avec lui. Il ne fait jamais de passes, il vole la rondelle aux autres... Bref, personnellement, je crois que les Tigres verts se porteraient très bien s'il n'était pas là. Du moins... si sa mère pouvait cesser de hurler dans les estrades.

Je continue de me taire, car nous sommes presque arrivés à destination. Je compte demander à Josée d'aller faire ses achats en vitesse et de venir ensuite nous retrouver aux caisses. Ce sera plus rapide ainsi. Et je n'aurai pas à l'endurer durant les prochaines minutes...

Lorsque j'entre dans le stationnement, je constate que celui-ci est plein. À croire que tous les citoyens se sont donné le mot pour venir magasiner en ce samedi matin! C'est à peine si je trouve une place libre. Quand enfin j'en aperçois une, j'accélère, mais à la dernière minute, une voiture provenant de l'autre rangée s'y faufile avant moi.

Bon. Je vais aller voir plus loin si jamais il y...

— Non, mais, t'as vu ça? s'énervé Josée, à ma droite, en se redressant sur son siège. *La bitch!* Elle t'a volé ta place!

— C'est pas grave. Il doit en rester dans le fond.

Sans écouter ma réponse, Josée baisse sa vitre et se met à hurler après la dame qui vient de descendre de sa voiture.

— Criss! Tu sais pas vivre, ou quoi? On était là avant! Maudite grosse va...

J'ouvre de grands yeux, surprise par la violence des paroles de ma compagne. On se calme le pompon! Ce n'est qu'un espace de stationnement! Mais je n'arrive pas à placer un mot, car Josée continue de s'égosiller par la

fenêtre. Le froid s'infiltré à l'intérieur de la voiture, ainsi que les mots de l'autre femme qui s'éloigne en faisant un doigt d'honneur à Josée.

— Ben mange de la marde! lui crie cette dernière en s'énervant de plus belle.

Elle est d'ailleurs sur le point d'ouvrir sa portière pour descendre de la voiture afin d'aller invectiver encore davantage l'autre dame. Pour éviter qu'une scène pareille se produise, j'appuie sur le champignon, exaspérée, et accroche malencontreusement le pare-chocs arrière d'un pick-up situé tout près.

Chiasse de chiasse! J'avais bien besoin de ça, moi!

En rageant tout bas, je m'arrête aussi sec, puis me tourne vers ma voisine de droite et l'avertis:

— Toi, tu restes là. Je reviens!

Je sors ensuite de la voiture et me dirige vers l'avant de celle-ci. Évidemment, c'est mon pare-chocs qui en a mangé toute une. Le camion, lui, n'a absolument aucun dommage. Je me penche, frotte un peu la peinture écaillée, et me résous finalement à retourner dans mon auto. Je n'ai toujours pas de manteau sur le dos et je vois mal ce que je pourrais faire, dans l'immédiat.

Je me rassois, les lèvres serrées. Je ne veux pas dire quelque chose que je pourrais regretter. Josée, de son côté, ne semble pas se sentir le moins du monde coupable. Elle a remonté sa fenêtre et abaissé son miroir. Elle vérifie l'état de son maquillage sans se préoccuper de moi.

Relaxe, Solène. Le meurtre n'est pas encore permis dans ce pays. Et je doute qu'il le soit un jour...

Les dents serrées, je finis par me trouver un autre espace de stationnement sans que Josée s'en mêle, cette fois. Mais dès que j'éteins le moteur et que je fais signe à fiston de descendre, je remarque un homme qui marche dans ma direction. La barbe forte, il porte une veste de chasse comme seul manteau.

Et il ne semble vraiment pas de bonne humeur...

Lorsqu'il s'arrête à ma hauteur, je ne peux faire autrement que de reculer d'un pas. Je pousse même Mathis derrière moi. Juste au cas...

— T'as accroché mon pick-up! s'écrie-t-il en me pointant son camion, un peu plus loin. Je t'ai vue! C'est un *hit and run*, ça! Si j'appelle la police, elle va...

— Wô, wô! Je me sauvais pas. Je voulais juste me stationner avant... De toute façon, ton pick-up, il a rien. C'est mon auto qui a le plus de dégâts.

— Y a une *scratch* sur la peinture! réplique-t-il, toujours aussi remonté.

— Ben là... ça doit pas paraître ben gros...

— Viens voir, si tu me crois pas!

Je soupire, car je n'ai franchement pas le temps d'aller vérifier quoi que ce soit. Sauf que je ne peux pas me défilier non plus. Je me tourne donc vers Josée, en espérant qu'elle m'aidera sur ce coup-là.



— Est-ce que tu pourrais...?

Mais je ne peux pas lui demander quoi que ce soit, car elle a déjà attrapé la main de son fils, avant de me lancer:

— Bon, on se rejoint près des caisses?

— Josée, attends!

— Je suis pressée. Qu'est-ce qu'il y a?

— Écoute, je suis un peu pognée. J'aurai pas le temps de faire le tour du magasin, comme c'est là, pis Ély voulait que je lui prenne un t-shirt. Pourrais-tu lui en acheter un? Je te rembourserai.

Elle hoche la tête avant de tourner les talons et de me planter sur place. Merci, Josée, merci bien. L'homme, près de moi, commence à s'impatienter, mais je lui demande d'attendre encore une seconde, le temps que je m'adresse à mon garçon.

— Mat, retourne dans l'auto. Je vais juste aller voir le camion du monsieur pis je reviens.

— Pourquoi je peux pas venir avec toi?

— Parce que je vais avoir besoin de ton manteau, mon grand.

— Mon manteau?

— Ouin, tu me le passes deux minutes? Sinon, je vais geler, dehors.

Trouvant la situation des plus comiques, mon fils se dépêche de le dézipper, puis de me le tendre. J'essaie ensuite de l'enfiler, mais c'est loin d'être évident. Les manches ne parviennent pas à mes poignets et je n'ose même pas le refermer sur ma poitrine. J'ai vraiment l'air de rien...

Mais il faut ce qu'il faut. Je pousse Mathis vers ma voiture avant de suivre celui dont le pick-up a été «légèrement» graffigné. Comme de fait, lorsque nous arrivons devant le camion, l'homme s'agenouille et m'indique où se trouve la fameuse *scratch*. Je croise aussitôt les bras et secoue la tête.

Il n'y a rien pantoute! Mais il insiste, et j'accepte de me pencher à mon tour.

Bon, d'accord. Il y a bien une minuscule ligne de peinture, que je parviendrais sûrement à effacer en la frottant avec mon doigt. Je lève d'ailleurs le bras pour m'exécuter, mais l'homme m'en empêche en s'écriant:

— Hé! Touche pas à mon pick-up! Y est neuf pis tu vas le maganer avec tes ongles!

— OK, OK... Tu proposes quoi, alors? Je peux pas rester longtemps. Je dois partir dans... dans moins de quinze minutes, dis-je en jetant un coup d'œil à mon cellulaire.

— Ben... refaire la peinture va me coûter un bon cinq cents piasses..., commence-t-il, en se grattant la barbe.

— Quoi?! Comment ça, cinq cents piasses? C'est une *scratch* de rien du tout!

— Ouais, mais quand on repeinture, faut tout refaire en même temps, sinon

c'est pu de la même couleur. Ça va peut-être monter jusqu'à sept cents...

Je soupire, avant de le questionner:

— Donc, tu proposes quoi?

— Tu me donnes la moitié pis on en parle pu, déclare-t-il en bombant le torse.

Je lâche une exclamation de stupeur. Il veut que je lui donne de l'argent? Maintenant? Il ne sait clairement pas à qui il s'adresse, ce gars! Je travaille dans les assurances, moi, je sais comment ça marche. C'est pour ça que je fouille dans mon sac à main...

L'homme hoche la tête, croyant à tort que je vais lui remettre la somme demandée. À la place, je sors ma carte d'affaires et la lui tends, avec un sourire professionnel collé au visage.

— Justement, j'ai de très bonnes assurances. Celles-ci vont se faire un plaisir de régler tous les détails. Tu veux aussi qu'on remplisse un constat à l'amiable, ou c'est beau?

— Hein? Ben non. Si j'appelle mes assurances, elles vont augmenter, après, pis ça va me coûter une beurrée!

— Je sais... j'y travaille. Je suis représentante, dis-je, sans perdre mon sourire.

Il se met à bégayer de frustration, tout en enfouissant ma carte dans le fond de sa poche. Puis, il ouvre sa portière, s'assoit et me lance, avant de démarrer son moteur:

— T'es chanceuse que j'appelle pas la police parce que tu t'es sauvée, tantôt!

— Ça me dérange pas. Je peux les attendre, pis leur dire que tu voulais me soutirer de l'argent...

— OK, dégage, tu me bloques le chemin, là!

Et là-dessus, il fait gronder son gros moteur, dans le but évident de m'impressionner. Je m'empresse tout de même de me tasser. Je ne tiens pas à le narguer plus qu'il ne le faut, alors je retourne en vitesse à ma propre voiture. Mathis a écrasé son nez et ses deux mains contre la vitre pour m'observer de loin. Dès qu'il me voit approcher, il ouvre la portière et saute à l'extérieur avant de venir me rejoindre.

— Le monsieur était fâché?

— Bah, il s'en remettra. Bon, on doit se dépêcher. Tiens, enfile ton manteau, on va courir jusqu'au magasin, d'accord?

— Oh oui! s'écrie mon fils avec joie.

Pour une fois que je lui permets de courir dans un stationnement. Mais cette fois, si je ne fais que marcher, je sens que je vais me transformer en cube de glace! Nous nous hâtons jusqu'aux portes principales et nous dirigeons ensuite vers la section des manteaux. Tous les magasins de cette bannière se ressemblent, peu importe les villes où ils se trouvent, ce n'est donc pas long que je peux mettre la main sur ce qu'il me faut.

Hum... question look, on repassera, mais au moins, je ne risque plus de geler! J'attrape même une paire de gants et un foulard, car dans les arénas, ce n'est jamais très chaud. Nous nous hâtons vers les caisses, où je paie mes achats sans plus attendre, et je choisis même une brosse à dents en vitesse pour Élyse. Mathis, de son côté, se traîne les pieds devant les barres de chocolat, mais je refuse aussi net de lui en acheter.

— Mais maaaaaan! T'avais promis que j'aurais le droit de...

— Oui, mais pas de cochonneries! On reviendra et on te prendra ce que...

— C'est pas vrai. Tu dis tout le temps ça, pis on le fait jamais, se plaint-il en tapant presque du pied par terre, comme un enfant de deux ans.

La caissière nous observe sans prononcer un mot, tandis qu'elle me rend ma carte bancaire. Elle fait aussi bien de ne pas s'en mêler. Si elle ose mentionner quoi que ce soit, je me mets à hurler, moi aussi!

— Mat, c'est pas le moment, lui dis-je en arrachant l'étiquette de mon nouveau manteau avec mes dents.

— C'est jaaaaais le moment, avec toi! Papa, lui, au moins, il m'achète TOUJOURS ce que je veux! Je... je l'aime plus que toi, bon!

Je sens mon cœur se fissurer en entendant ces mots. Mais, en colère, je lui attrape le bras et le tire vers la sortie, mon manteau dans une main. Une fois à l'abri des regards indiscrets, je l'enfile en vitesse, puis je me penche vers mon fils et plante mon regard dans le sien.

— Écoute-moi bien, Mathis, parce que je vais pas le répéter. Je fais ce que je peux, d'accord? Je sais que ça fait pas toujours ton bonheur, mais c'est pas une raison pour crier après moi en plein magasin, parce que là, tu peux être certain que je vais rien t'acheter! Pis ton père, il... il...

Je me tais. Ce n'est pas le moment de lui dire ce que je pense de son père. Pas comme ça. Pas ici. Mes mots pourraient dépasser mes pensées. Je ferme les yeux un instant et j'inspire un bon coup avant de reprendre:

— Je t'ai dit que je t'achèterais un truc, mais comme tu as vu, à cause de l'accident dans le stationnement, ça devra aller à plus tard. Sinon, on va manquer ta *game*. Déjà qu'on... Oh non! Il est presque dix heures! Elle est où, Josée?!

Je me relève, la cherche et l'aperçois enfin qui discute avec une caissière. On dirait même qu'elle est en train de s'obstiner. Je me dépêche d'aller la rejoindre.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Josée se tourne vers moi, les joues rouges et les sourcils froncés.

— C'est sa machine! Ma carte passe pas. Je sais pas c'est quoi, le problème, mais...

— Vous avez pas de fonds dans votre compte, madame, intervient l'employée, d'un air désabusé.

Je me retiens de pousser un cri de frustration. À la place, je lui tends

carrément la mienne et je paie ses achats pour que nous sortions enfin du magasin. Mais alors que je range ma carte dans mon porte-monnaie, mon regard s'arrête sur le chandail que Josée a acheté pour Élyse.

Oh... Il est vraiment minuscule. Ça doit être un *extra small*.

Chiasse!

Mon amie est mince, mais pas à ce point. Et on n'a pas le temps d'aller le changer.

J'espère qu'elle ne m'en voudra pas trop...



## Élyse

*Samedi midi, aréna, premier match du tournoi*

C'est le troisième message que j'envoie à Solène. Qu'est-ce qu'elle fiche, nom de...?

Me semble que ce n'est pas si compliqué d'arriver une heure avant la partie!

Avoir su qu'elle déciderait de prendre son temps, je ne me serais pas grouillée de lui réserver un siège dans les gradins. Tu parles d'une amie!

OK, je dois me calmer. Si Solène n'est pas encore là, c'est parce qu'elle a été retardée, c'est tout. Je ne peux pas lui en vouloir pour ça. Et elle ne m'a même pas demandé de lui garder une place, alors...

En fait, je sais très bien pourquoi je suis de mauvaise humeur, et So n'y est pour rien.

Qu'est-ce qui m'a pris de penser que je pouvais débarquer dans la vie de Maxime comme si de rien n'était? Il est peut-être séparé, mais il est clairement encore amoureux de son ex. Et je n'ai pas l'intention de me transformer en briseuse de ménage.

*No way!*

Si il y a des chances pour qu'ils se remettent ensemble, c'est parfait, je suis contente pour eux – ouais, non... je pousse un peu, là. Disons que je suis heureuse pour Camille. Aucun enfant ne souhaite voir ses parents se séparer. Mais de façon très égoïste, j'en veux à Karine. Elle aurait pu avoir le goût de changer de décor, genre aller faire le tour de la planète pendant une couple d'années.

— Pourquoi tu viens pas au casse-croûte avec nous, Élyse? La partie commence pas avant un bout de temps.

*Shit!* Parlant du loup!

Je tourne la tête vers Karine, qui se tient debout à côté de moi, un

immense sourire sur son visage trop parfait. De toutes les personnes au monde, c'est probablement celle que j'ai le moins envie de voir en ce moment.

— C'est correct, je suis bien, ici, dis-je d'un ton renfrogné.

— Tu as l'air gelée. Tu veux pas te réchauffer un peu?

Je ne suis pas gelée, je suis frigorifiée! C'est un vrai congélateur, cet aréna! Ma tuque, mes gants et mon manteau ne suffisent pas à me tenir au chaud.

— Je peux pas, je surveille des places pour tantôt.

Karine pense probablement que je fais une blague, parce qu'elle pouffe de rire. Mais elle retrouve vite son sérieux en réalisant que je ne plaisantais pas.

— Voyons, Élyse, on est juste une vingtaine de parents. Il y a des sièges pour tout le monde.

Je le sais, ça, je ne suis pas épaisse, quand même. Ce que je veux, c'est qu'elle me laisse tranquille. Il me semble que ce n'est pas si difficile à comprendre! Je reporte mon attention sur la patinoire pour éviter de croiser à nouveau son regard.

— Je suis contente de voir la partie des plus jeunes, dis-je sans trop de conviction. Ils sont super *cute*, les novices.

En fait, je me fiche du match qui se déroule sous mes yeux. Je veux juste ruminer en paix. Mais Karine n'a pas l'air de comprendre parce qu'elle déplie le siège qui est à ma droite et s'y assoit. Ensuite, elle sort une couverture du gros sac qu'elle traîne sur son épaule et l'étend sur mes cuisses.

Ohhh, le bonheur... Je sais que je devrais refuser ce geste de paix, mais ça me fait tellement de bien que je soupire d'aise.

Karine se racle la gorge et s'adresse à moi d'une voix posée:

— C'est vrai qu'ils sont mignons. Dire que nos enfants avaient l'air de ça, il y a deux ans. C'est fou comme le temps file...

Si elle pense qu'elle va m'amadouer avec ses commentaires nostalgiques, elle se met le doigt dans l'œil. Mais Karine semble en mission. Elle continue en douceur, comme si elle avait peur de me blesser:

— Écoute, Élyse, tu es partie vite de notre chambre, tantôt, pis...

— J'étais pressée.

— C'est juste que je voudrais pas qu'il y ait de malentendu entre nous.

— Zéro malentendu, dis-je en applaudissant le petit bonhomme qui vient de compter un but.

Elle laisse quelques secondes passer et continue, toujours aussi calme:

— Tu sais, Maxime et moi, on s'aime beaucoup.

— J'ai remarqué.

— On est séparés, mais...

Je refuse d'en entendre davantage. Je sors mon téléphone de ma poche de

manteau et fais semblant de répondre:

— Allô? Salut, Solène! T'es où?

Je me lève et fais signe à Karine que je suis désolée. Je lui marche presque sur les pieds pour quitter la rangée de sièges. Je pense que je ne suis pas super convaincante – c'est vrai que mon cell n'a même pas sonné – parce qu'elle me fait un sourire navré, comme si elle avait pitié de moi.

Hé! Je ne fais pas pitié! Je suis une mère célibataire tout à fait heureuse!

Les larmes me montent aux yeux tandis que je me précipite vers les toilettes. *Shit...* Je ne vais quand même pas me mettre à pleurer pour un homme que je connais à peine! Qu'est-ce qui m'arrive?

Faut que je parle à Solène!

Comme elle ne répond pas à mes textos, je décide de l'appeler. Ça sonne un, deux, et trois coups. Aucun signe de vie. Lorsque sa boîte vocale se déclenche, je lui laisse un message:

— Grouille, So. Il reste juste dix minutes avant le début de la partie. On a besoin de ton gars sur la glace. Et pis moi, ben... moi aussi, j'ai besoin de toi.

Je raccroche et range mon téléphone dans mon sac à main, la gorge serrée. En voyant mon reflet dans le miroir, je comprends pourquoi Maxime préfère retourner avec son ex. Sérieusement, je fais dur. Ma repousse est due depuis deux semaines, et la peau de mon visage est rouge et sèche. Je n'aime pas trop me maquiller, mais j'aurais quand même pu apporter quelques trucs dans mes bagages – mascara, *gloss*, fond de teint – pour avoir l'air de quelque chose de présentable.

Je pense que j'ai mal compris le concept d'un tournoi de hockey. Dans ma tête, c'était: vêtements mous, bottes d'hiver et cheveux aplatis par ma tuque. Mais dans cette équipe, ça ressemble plus à: vernis impeccable, chaussures à talons, sac à main dernier cri et mise en plis parfaite.

Là, je parle des mamans, évidemment.

Bon, j'ai deux choix: soit je reste enfermée ici à me plaindre de mon sort, soit je passe par-dessus le fait que l'homme de ma vie est en train de me filer entre les doigts.

M'apitoyer n'est pas une option. Je finirai bien par m'en trouver un autre, un «homme de ma vie». Il y a des mecs partout; c'est sûr qu'il y en a un qui est fait pour moi.

Je prends une grande inspiration et pousse la porte de la salle de bain avec force.

Bang!

Oh non! J'ai frappé quelqu'un!

Je me précipite à côté de ma victime pour réaliser qu'il s'agit de... Karine! Mais qu'est-ce qu'elle fiche là? Elle me suit ou quoi? C'est du harcèlement!

— Es-tu correcte? dis-je en me penchant vers elle, tandis qu'elle se cache le visage avec les mains.

— Oui, oui, mais je pense que je saigne du nez.

Elle inspecte ses doigts, qui sont, en effet, couverts de sang.

— Je suis vraiment désolée! Je t'avais pas vue.

— Tu pouvais pas savoir que j'étais là. Ouvre-moi la porte, s'il te plaît, je vais aller me nettoyer.

Karine relève légèrement la tête pour voir où elle va, tandis que Maxime apparaît, l'air inquiet.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demande-t-il en suivant son ex dans les toilettes.

— Je l'ai frappée.

Maxime me questionne du regard, plus étonné que fâché, mais je me corrige aussitôt:

— Non! C'est pas ce que tu penses! Je l'ai pas cognée avec mes poings, je l'ai accrochée avec la porte. Sans faire exprès, là!

— OK. On va arranger ça.

Pendant que je me confonds en excuses, Maxime est aux petits soins pour sa belle Karine. Il maintient une pression sur son nez pour arrêter le saignement et lui parle comme s'ils étaient seuls tous les deux.

— C'est juste un peu de sang, ça va aller. Veux-tu t'asseoir? Attends, je vais t'aider à te nettoyer.

C'est bon, j'en ai assez vu. L'attention qu'il lui porte me fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Je n'ai pas besoin d'assister à ce moment de tendresse et de complicité. J'avais décidé de passer par-dessus ça, et c'est maintenant que ça commence!

Je quitte la salle de bain et retourne m'asseoir dans les gradins. La partie des novices est terminée, ce qui veut dire que nos gars vont bientôt se pointer sur la patinoire. Solène me rejoint quelques secondes plus tard, un gobelet de café dans chaque main.

Enfin!

Mon ton est presque agressif lorsque je m'adresse à elle:

— Te v'là, toi! Un peu plus pis tu ratais le début du match! T'étais où?

— Longue histoire, me dit-elle en s'asseyant à ma gauche, l'air particulièrement exaspérée. Josée est venue au magasin avec moi pis il a fallu que je fasse deux voyages pour emmener les gars. Ma voiture est ben trop petite... Pis comme j'ai pas eu le temps de boire un café depuis que je suis levée, j'ai décidé de passer au service à l'auto. Tiens, je t'en ai pris un.

Solène me tend un gobelet et me raconte son aventure. Son récit est si divertissant qu'il m'aide à oublier ma matinée désastreuse. J'aurais tellement aimé être là pour entendre Josée crier après la dame qui leur a volé l'espace de stationnement! Et pour voir l'air du gars quand Solène lui a sorti sa carte



d'affaires!

Je m'apprête à lui demander si elle a réussi à tout trouver quand les parents se mettent à applaudir et à siffler bruyamment. Ça y est, les arbitres viennent de sauter sur la patinoire. Les joueurs les suivent de près et tournent en rond pour commencer l'échauffement. En voyant Louis-Félix, je souffle un bon coup dans ma trompette pour l'encourager. Qu'est-ce qu'il est beau, mon petit bonhomme!

— Tu l'aimes pas?

— Hein?

Solène pointe mon café, qui est toujours intact.

— Oui, oui, c'est juste que j'ai déjà eu ma dose ce matin. Maxime m'en a préparé un quand je suis allée dans sa chambre.

Il n'en faut pas plus à mon amie pour qu'elle se tourne vers moi, les yeux exorbités. Je sais qu'elle a envie de me bombarder de questions, mais il y a trop de parents – et d'oreilles indiscrètes – autour de nous pour que j'aie le goût de lui raconter ce qui s'est passé. Surtout que Josée vient juste de s'asseoir devant nous...

— *Let's go*, les gars! s'écrie-t-elle en plaçant ses mains de chaque côté de sa bouche. Écrasez-les!

Je hausse les sourcils, étonnée par son choix de mots, et chuchote à Solène qu'elle aura droit à tous les détails quand on sera seules.

La partie commence, et j'ai un peu de mal à me concentrer sur le jeu. Est-ce que la présence de Maxime et Karine à quelques bancs de moi y est pour quelque chose? J'aimerais répondre que non, mais je n'y peux rien, je trouve toutes sortes de raisons pour tourner la tête dans leur direction afin de les «espionner» discrètement. Je m'étire, je regarde le tableau indicateur, je fais semblant de chercher quelqu'un... Et ma conclusion est la suivante: ils forment un merveilleux couple. Ils ont l'air si heureux que même Josée les laisse tranquilles. Mais peut-être qu'elle est juste trop occupée à jaser pour faire attention à eux, aussi. Elle parle fort, la Josée, et ce n'est pas toujours très pertinent:

— Je te jure! dit-elle à la maman qui est assise avec elle. Y m'a dit d'aller me faire foutre. Pfft! Je te l'ai ramassé par le collet de sa chemise pis je l'ai embrassé. Y était bouché pas à peu près!

Puis, comme si une mouche l'avait piquée, elle se tourne vers la patinoire et s'écrie:

— HÉ!

Elle n'a rien vu de ce qui s'est déroulé sur le jeu, mais ça ne l'empêche pas de hurler après l'arbitre, qui vient de lever le bras pour annoncer une punition.

— *Come on, ref!* Ouvre-toi les yeux! Y est tombé tout seul!

— Chiasse! fait Solène en rongant l'ongle de son pouce.

Je ne comprends pas trop ce qui vient de se passer. L'arbitre accompagne Mathis jusqu'au banc des pénalités et se dirige ensuite vers la cabine des marqueurs pour leur donner des instructions. Derrière moi, une couple de papas émettent des commentaires qui me rendent mal à l'aise:

— Wow, bravo. La partie commence à peine et on est déjà en désavantage.

— En même temps, c'est pas ben ben surprenant...

— Y joue en sauvage depuis un bout!

Euh... Est-ce qu'ils parlent de Mathis? Personne n'a remarqué que Solène est juste là? Dans le but d'enterrer les voix derrière nous – et pour essayer de comprendre ce qui s'est passé –, je lui demande:

— Qu'est-ce qu'il a fait de pas correct, ton gars?

— Il a poussé le gardien dans le dos, répond-elle d'un air exaspéré.

— J'imagine qu'il a pas le droit de faire ça?

Solène pince les lèvres et secoue la tête de gauche à droite. Ouais, ma question était idiote. Je lui tapote le bras pour l'encourager et trouve un excellent moyen pour lui changer les idées. Tel un analyste sportif, je lui décris l'action à voix haute:

— C'est parti, mesdames et messieurs. L'équipe des méchants gagne la mise. C'est le numéro trois qui patine avec la rondelle. Il traverse la ligne bleue et lance vers le gardien. Bel arrêt! Il donne le disque à... lui, là... Bruno, je pense, qui l'envoie à l'autre bout de la surface. C'est un peu bizarre, pourquoi il fait ça?

— On appelle ça un dégagement, m'explique Solène en souriant. C'est la meilleure chose à faire quand on est en désavantage.

— Ah, OK, si tu le dis. Bravo, Bruno!

— C'est Jordan, son nom.

— Bravo, Jordan!

En voyant mon amie se détendre – même moi, je me trouve drôle avec mon analyse un peu brouillonne –, je continue sur ma lancée:

— Le numéro trois des méchants récupère la rondelle derrière le but. Il patine avec, mais un joueur de notre équipe la lui enlève aussitôt.

— C'est ton gars, Élyse.

— Hein, c'est mon gars? Ben oui, toi! Vas-y, mon Lou! T'es capable!

Je me lève pour encourager mon fils – on dirait que je me laisse prendre au jeu – et me rassois dès que l'arbitre siffle.

— Qu'est-ce qui se passe?

— La rondelle a touché le filet protecteur, m'explique la voix de Maxime.

Mon cœur bondit, et je tourne la tête vers ma droite d'un mouvement brusque. *Shit!* Qu'est-ce qu'il fait à côté de moi, lui?

— Tu veux me faire mourir ou quoi? Avertis, la prochaine fois.

- Scuse, je voulais juste te parler, fait-il en levant les mains.
- Je te l'ai déjà dit, j'ai pas fait exprès d'écraser le nez de Karine.
- Je le sais, ça...
- Bon, ben c'est réglé. Tu viens, Solène? On va se chercher un café?
- Il reste cinq minutes à la période, répond mon amie. Pis j'ai pas fini de boire celui que... Oh, oui, acquiesce-t-elle enfin en voyant que je lui fais les gros yeux. Je t'accompagne.
- Super! Tasse-toi un peu, s'il te plaît, Maxime.

Mon voisin de droite se lève de son siège, mais au lieu d'aller dans l'escalier, il demeure planté là. Je dois déployer un effort surhumain pour passer devant lui sans le toucher, sans le regarder et sans lui montrer à quel point son parfum me déstabilise. Une vraie torture!

Et pendant ce temps, *monsieur* rigole!

Je lâche un «pfft!» bien senti, puis j'agrippe le bras de Solène et l'oblige à me suivre. On grimpe les marches en vitesse et on s'appuie sur la rambarde afin d'assister à la fin de la période. La réalité, c'est que je ne voulais pas vraiment m'en aller. Je voulais seulement m'éviter de souffrir inutilement.

Puisque mon amie me regarde de façon insistante, j'en profite pour lui raconter comment Karine a bousillé ma vie en se pointant dans la chambre de Maxime, ce matin.

— Ouin, grogne-t-elle dès que j'ai terminé. C'est poche pour toi, ça. On dirait que Maxime et Karine vont revenir ensemble...

Mon cœur se serre. Elle est du même avis que moi.

J'aurais aimé qu'elle me contredise.



## *Solène*

*Samedi midi, dernières secondes de la première période*

Je porte mon café à mes lèvres et manque recracher ma gorgée en entier. Pouah! Il est gelé! Ce n'est pas surprenant, étant donné la fraîcheur des lieux. L'aréna où se déroule le tournoi est glacial. Mes doigts sont engourdis tellement il fait froid. Par contre, je suis bien contente de mon nouveau manteau. Il est assez chaud et me permet d'éviter de grelotter.

Je voudrais déposer mon verre en carton quelque part, mais puisque je ne risque plus d'en prendre la moindre gorgée, aussi bien le jeter dans la grosse poubelle, située non loin de nous. Élyse et moi, nous avons pris place en haut des estrades, pour... pour fuir Maxime, si j'en juge par la façon dont mon amie s'est précipitée ici. Sauf que je ne voulais pas manquer les dernières minutes de la première période. D'ailleurs, les secondes s'égrènent sur le marqueur de temps, au-dessus de la patinoire.

29... 28... 27...

Ça risque de se terminer alors que mon fils se trouve une fois de plus sur le banc des punitions. Chiasse...

Ce n'est pas qu'il ne la mérite pas, cette fichue punition. Au contraire. Je n'étais pas très fière de lui quand je l'ai vu lever le bâton et donner un coup directement sur la jambe de son adversaire. J'ai voulu lui crier de se calmer les nerfs, mais Élyse a rapidement compris mes humeurs et a posé sa main sur mon genou afin que je reprenne mes esprits.

Nous ne sommes pas ce genre de mamans, celles qui hurlent à s'en arracher les cordes vocales. De toute manière, il y a en masse de parents, dans l'équipe de nos fils, qui le font à notre place. Dont le gros Giguère et Josée, pour ne nommer qu'eux.

N'empêche que ça m'aurait peut-être fait du bien...

Je me grignote l'ongle en attendant que la période s'achève, puis je

m'écrie:

— OK, j'y vais! Mathis a besoin de se faire parler dans le blanc des yeux...

Élyse, toujours aussi posée, me freine sur ma lancée.

— Tu devrais pas t'en mêler, So... Le coach va s'en charger, non?

— Ouais, sauf que...

— Non, mais t'as vu le *ref* de marde qu'on a pogné! s'exclame Josée en venant nous rejoindre à grands pas.

Élyse et moi, nous nous tournons vers elle tandis qu'elle continue:

— Y est tout le temps sur le dos de nos joueurs! Ton gars méritait pas une punition pour si peu!

— Je suis pas si sûre de ça, dis-je entre mes dents.

Mais ça ne suffit pas à la faire changer d'avis.

— Moi, si j'étais toi, j'irais lui dire ma façon de penser!

— À qui? intervient Élyse, les sourcils froncés.

— Au *ref*, c't'affaire! À cause de lui, on va perdre, là!

— Ce serait pas plutôt parce que nos joueurs se traînent les pieds? suggère mon amie, sans se laisser démonter par l'attitude agressive de Josée.

— Pantoute! Diego passe son temps à se faire bloquer par les autres! C'est pas sa faute si l'arbitre donne des punitions juste à notre équipe! Je suis en train de me demander si y a pas des problèmes de vision, le gars! D'ailleurs... je m'en vais le voir tu-suite!

Et là-dessus, elle pivote sur elle-même, toujours aussi enragée. Élyse et moi, nous ouvrons de grands yeux catastrophés. Il ne faut pas que Josée aille voir l'arbitre! Des plans pour que ce dernier se mette en colère contre notre équipe et nous le fasse payer! Je me précipite et lui saisis l'épaule, avant de m'écrier:

— Attends! Je... je m'en charge. Fais-moi confiance, il va m'entendre! dis-je en exagérant l'expression de mon visage.

Josée hoche la tête sans se douter de quoi que ce soit avant de lâcher:

— OK, vas-y. *Anyway*, j'ai envie de pisser. J'ai trop bu de café, on dirait.

Là-dessus, elle s'immobilise, les poings sur les hanches, et me regarde descendre les marches d'un pas lent en direction de la patinoire.

Chiasse! Là, il va vraiment falloir que je m'y rende, sinon Josée va s'en mêler, je le sens. Je jette un coup d'œil à Élyse, qui hausse les épaules, aussi découragée que moi. Bon... allons-y.

Je commence ma descente et passe près des parents. Certains osent même me demander ce que je fabrique, mais la plupart sont occupés à discuter entre eux de la force de l'autre équipe. C'est vrai que leurs joueurs sont bons. Les chances que nous la battions sont assez faibles. Ils sont beaucoup plus grands que nos jeunes, et ça paraît qu'ils ont eu plus de séances d'entraînement que nous.

L'esprit d'équipe fait défaut, chez nos joueurs. Ils ont tendance à jouer chacun pour soi. Sûrement influencés par Diego. Ce dernier mène le bal, au grand dam de l'entraîneur, qui a beau l'avertir, mais rien n'y fait. Diego n'écoute rien ni personne. Cela dit, je n'ai pas trop à parler, avec mon propre fils qui lève son bâton plus souvent qu'à son tour... Mais ce comportement est récent. Au début de l'année, il était moins colérique. Même le coach ne comprend pas ce changement chez Mathis. Il n'y a que moi qui sais pourquoi il agit ainsi.

Je soupire en croisant Maxime et Karine, son ex. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle fait avec lui, elle? Je croyais qu'ils venaient de se séparer. C'est étrange de les voir assis si près l'un de l'autre.

Ils lèvent tous les deux des yeux surpris vers moi. Maxime me demande alors:

— Tu fais quoi?

— Faut que je parle à Mathis.

— Ouin. il était pas mal en colère, durant la première, hein?

Je ne réponds pas, car ça n'en vaut pas la peine. Tout le monde a pu voir les punitions qu'il a eues. Par sa faute, les joueurs ont été la plupart du temps en désavantage numérique. Je poursuis mon chemin, mais Maxime me retient une fois de plus en se levant, avant de murmurer.

— Dis, Solène... Euh... vous allez dîner quelque part, toi et... et Élyse?

— Je sais pas. On verra ça tantôt, OK?

— Euh... ouais, ouais, évidemment.

Il se rassoit, et j'accélère le pas dans le but de parvenir au plus vite jusqu'au Plexiglas séparant le banc des joueurs des estrades. Je dois me dépêcher, car le jeu est sur le point de recommencer. Mathis ne pourra plus me parler. Même là, je doute que le coach accueille mon arrivée avec le sourire. Je ne devrais pas m'approcher d'eux, sauf que je viens de tourner les yeux en direction de Josée, et elle me surveille toujours.

C'est alors que je sens un de mes pieds se coincer dans je ne sais quoi. Je baisse la tête, tandis que mes bras se mettent à balayer l'air à la recherche de mon équilibre. Je n'y parviens évidemment pas et je bascule vers l'avant. Me voilà qui manque quelques marches au passage, si bien que je m'écrase contre le Plexiglass, le visage bien aplati sur la vitre.

Oh que ça doit être chic, ça...

Sans compter que de l'autre côté de la baie vitrée se trouvent justement les arbitres, qui attendent tranquillement de pouvoir recommencer la *game*. Ils tournent aussitôt la tête vers le bruit que je viens de produire. Gênée, je leur envoie la main, en souriant comme une dinde.

BRA-VO, Solène! BRA-VO!

Je réussis à me décoller en me repoussant de mes deux bras, et c'est alors que mon regard croise celui d'un des *refs*. Celui qui est le plus près de moi.

Son sourire charmeur. Ses yeux verts. Sa mâchoire carrée...

Euh... Je peux savoir ce que Charles fabrique, avec ce casque sur la tête? Et cette chemise noire et blanche?

C'est une question tout à fait théorique, car en réalité, j'ai très bien compris de quoi il retourne: mon bel inconnu rencontré la veille arbitre la *game* de mon fils! J'avale difficilement ma salive, de plus en plus consternée par l'absurdité de la situation.

Au-dessus de nous résonne l'alarme signalant le début du jeu. Charles fait un signe discret à ses collègues, leur indiquant de rester sur la glace, que ce ne sera pas long. Il s'approche ensuite de moi et, la vitre nous séparant toujours, je dois lire sur ses lèvres pour comprendre ce qu'il me demande:

— Qu'est-ce que tu fais là?

Du bout du doigt, je lui pointe l'équipe de fiston, avant de répondre:

— C'est mon fils qui joue.

— Je sais. Je l'ai reconnu.

Il hésite un instant, avant de reprendre:

— Si tu es venue me dire de lui donner moins de punitions, tu peux retourner t'asseoir. Je vais pas...

— Non, non! dis-je, en posant ma main à plat sur la paroi vitrée. Je sais... c'est juste que...

— Écoute, je peux pas jaser avec toi, là.

— Oui, je comprends.

Derrière Charles, tous les joueurs ont repris leur place sur la glace. Il ne manque que lui. Les autres arbitres commencent à s'impatienter. L'un des deux s'élance pour venir nous rejoindre.

Chiasse! Je suis en train de me donner en spectacle! Les regards sont tournés vers nous, dans les estrades. Des parents de l'équipe adverse se mettent même à me huer. Ils doivent croire que j'essaie d'amadouer l'arbitre. Ce n'est pas... enfin... je ne veux pas...

Charles fronce les sourcils et réplique quelque chose à son collègue, près de lui. Il revient ensuite à moi, le visage sérieux, avant de me lancer:

— Viens me voir après la *game*. J'ai une pause.

— Que je te...?

— La chambre des arbitres est près de l'escalier. Tu vas la trouver facilement.

Là-dessus, il pivote et patine en vitesse jusqu'au centre de la patinoire. Je le regarde se mouvoir, impressionnée. OK... il bouge vraiment comme un pro, ce gars. En plus, il a une paire de cuisses absolument...

Wô, Solène, respire bien comme il faut et surtout... RETOURNE T'ASSEOIR!

Je m'exécute en m'assurant de bien regarder où je mets les pieds, cette fois. Lorsque je me laisse tomber à côté d'Élyse, qui s'est trouvé une place

assise, je n'ose dire un mot, convaincue qu'elle va me sermonner. Mais je remarque plutôt qu'elle est secouée par de légers spasmes. Je tourne la tête vers elle et comprends enfin qu'elle se retient de peine et de misère pour ne pas éclater de rire.

Je lui assène un coup de coude, ce qui la fait s'exclamer:

— C'était quoi, ça?

— C'est pas ma faute! Quelqu'un avait laissé traîner son café par terre!

— La face dans la vitre... *Shit*, So, c'était trop...

— Je sais! J'ai eu l'air d'une belle épaisse!

— Mais non, me console mon amie. Ce qui est sûr, c'est que Josée était pas mal fière de toi! lâche-t-elle en se mettant franchement à rire.

Je la laisse s'amuser un instant avant de me laisser aller un peu, moi aussi. Quelques secondes plus tard, nous reprenons notre souffle, ce qui me permet de lui avouer:

— En passant, tsé l'arbitre qui a envoyé mon gars sur le banc, tantôt?

— Ouin, qu'est-ce que vous avez ben pu vous dire? Il est resté pas mal longtemps à te parler.

— C'est parce que je le connais...

Elle me fixe, surprise. Je n'attends pas qu'elle me demande comment je l'ai rencontré et me fais un plaisir de lui dévoiler:

— C'est Charles...

— Charles? répète Élyse, en haussant un sourcil.

— MON Charles! Le gars d'hier!

— Non... c'est LUI, l'arbitre?! Wouah... je comprends, maintenant.

Nos regards se reportent sur la patinoire, afin d'observer ce qui s'y déroule. Mathis est assis sur le banc des joueurs. J'ai l'impression que le coach a décidé de le punir à sa façon, en diminuant sa présence sur le jeu. Si seulement ça pouvait aider mon fils... Sauf que j'en doute beaucoup. Quand il retournera sur la glace, il sera aussi agressif. Rien n'aura changé.

Je cherche la rondelle des yeux et constate que c'est Camille qui se bat pour la récupérer, à l'extrémité de la patinoire. À côté de moi, Élyse se met à crier comme jamais. Je lui jette un regard, en souriant. Son attirance envers Maxime, le papa de Camille, est de plus en plus évidente...

Le joueur adverse réussit pourtant à dégager la rondelle et à la propulser très loin. Elle entre en zone adverse et quelques secondes plus tard, puisque personne n'y touche, l'arbitre – Charles – siffle l'arrêt du jeu.

Des adultes hurlent de frustration, tandis que les parents de nos joueurs font aller leurs sifflets et klaxons. Je plisse les yeux, car Josée est revenue des toilettes et s'est postée à quelques bancs de nous. Elle fait tourner sa crécelle en invectivant les autres joueurs.

Franchement... ce sont des enfants. Qu'elle les laisse s'amuser



tranquilles!

La mise en jeu est refaite, et c'est Louis-Félix qui se place face au centre. Malheureusement, il se fait prendre la rondelle dans le temps de le dire. Moins d'une minute plus tard, un but est compté dans notre filet.

J'observe la réaction de Mathis et soupire en voyant qu'il se met à frapper sur la bande avec son bâton. Il est bientôt imité par ses coéquipiers. Le coach doit alors intervenir et les calmer un peu.

Louis-Félix retourne sur le banc, penaud, et c'est un autre de nos jeunes qui prend sa place pour la mise en jeu. Il la réussit et file avec la rondelle. Toutefois, il se la fait voler moins de trois mètres plus loin. Les parents rugissent de plus belle, près de nous.

La période se déroule à ce rythme un peu décourageant sans que Mathis mette les patins sur la glace. Mais à deux minutes de la fin, le coach lui indique enfin qu'il peut y aller. Mon fils se précipite vers l'action, saisit la rondelle, se la fait reprendre, et... il pousse le joueur adverse sur la bande.

Celui-ci s'écrase sur la glace, tandis que le sifflet de l'arbitre résonne une fois de plus. Mes épaules s'affaissent, et je pose mon front sur mes mains, en fixant mes bottes. Je secoue la tête, sans oser relever les yeux.

Mathis est de nouveau sur le banc des punitions...

Dans mon dos, je sens la main d'Élyse me tapoter doucement, tandis que d'autres parents, moins discrets, chialent à propos de mon fils. Mon amie n'a pas besoin de dire quoi que ce soit. Elle me comprend. Du moins, elle croit me comprendre. C'est que je ne lui ai pas tout dit, à elle non plus. Elle ne sait pas ce qui se passe dans ma vie.

Je retiens mes larmes de peine et de misère. Lorsque je relève la tête, mon visage n'affiche aucune émotion.

Je suis très bonne pour ça. Cacher ma peine et ma déception. C'est en quelque sorte devenu comme une deuxième peau. Celle de la fille joyeuse et en plein contrôle.

Ce qui, je dois bien l'avouer, est loin d'être le cas...



## *Élyse*

*Samedi midi, aréna, fin du premier match*

J'espère que Louis-Félix ne sera pas trop découragé.

Une défaite de huit à deux en début de tournoi, ça te démotive des jeunes dans le temps de le dire. L'équipe adverse était vraiment dominante!

J'imagine que les coachs vont expliquer aux enfants que ça ne se passera pas nécessairement comme ça durant les prochaines parties.

Je suis quand même chanceuse, parce que mon fils n'est pas du genre à s'en faire trop longtemps. Normalement, après un revers, il bougonne quelques minutes et retrouve vite sa bonne humeur. Surtout si je lui propose une visite au resto, ce que je compte faire dès que je le verrai apparaître. Je suis sûre que Solène voudra venir avec nous.

*Élyse*

T'es où, So ?

*Solène*

Aux toilettes.

*Élyse*

Je t'attends dans l'entrée. Les gars vont bientôt sortir du vestiaire.

On va au resto. Vous nous accompagnez ?

*Solène*

Euh... Je pense pas, non. J'ai un truc super important à régler.

*Élyse*

Quel genre de truc ? Rien de grave, j'espère ?

*Solène*

Non, non. C'est mon client de vendredi qui m'a écrit pour me proposer un rdv d'urgence. Je vais le voir et je reviens dès que je peux.

Élyse

Ton client t'a écrit ? Un samedi ?

Solène

Ouais, il est un peu intense. 😞

Élyse

OK... si tu le dis.

Solène

Écoute, je dois te laisser.

Élyse

OK, mais ton gars va avoir faim.

Veux-tu que je l'amène avec nous ?

Je pensais aller au buffet.

Solène

Oh, tu serais un amour ! J'osais pas te le demander.

Élyse

C'est réglé.

Solène

Je te revaudrai ça, Ély ! Tu t'occupes de son sac ?

Élyse

Pas besoin, il y a un local prévu pour les entreposer entre les parties.

Solène

Super! On se voit plus tard.

Élyse



Je m'assois sur le petit banc à l'entrée de l'aréna, près des vestiaires. Je n'ai pas trop envie de m'approcher des autres parents ni de prendre part à leur conversation. Certains d'entre eux se lamentent comme si on venait de vivre la pire injustice de la terre. Oui, nos adversaires étaient forts. Les arbitres n'étaient pas de notre bord, on a eu plein de punitions et notre dernier but a été refusé. *So what?* C'est un jeu! Les gars sont là pour s'amuser! Aucun d'entre eux ne se rendra dans la Ligue nationale (même si, à entendre parler certains parents, on pourrait croire qu'il s'agit de l'objectif ultime).

Donc, au lieu d'embarquer dans leur délire et de me fâcher pour des choses auxquelles je ne peux rien changer de toute façon, je préfère rester tranquille dans mon coin. J'en profite pour écrire à ma belle-mère. J'ai été patiente – je me suis retenue presque chaque minute depuis mon réveil pour ne pas avoir l'air de la mère qui capote dès qu'elle laisse ses enfants plus de dix minutes –, mais là, j'ai besoin de savoir si ça se passe bien à la maison.

Pendant que j'attends une réponse, je vois Maxime s'approcher, les mains dans les poches.

— Je peux m'asseoir? demande-t-il en désignant la place à ma droite.

— Bien sûr.

Je reporte mon attention sur le message de Murielle, qui me confirme que tout se déroule merveilleusement bien. Elle est allée à la bibliothèque avec les enfants et là, elle vient d'arriver au centre d'amusement intérieur. Lili-Rose et Jean-Loïc ont bien mangé, ils sont de bonne humeur et ils ne passent pas leur temps à pleurer parce qu'ils s'ennuient de moi.

Que demander de plus?

J'aimerais que ma conversation avec ma belle-mère s'éternise, ce qui me permettrait d'ignorer Maxime, mais je ne suis pas très douée pour faire semblant. J'éteins donc mon téléphone en fixant le vide. La présence de mon charmant voisin me rend mal à l'aise. Je ne comprends pas pourquoi il est là,

en fait. On dirait qu'il veut me parler, mais qu'il n'ose pas se lancer. Il frotte ses mains l'une contre l'autre en contemplant ses pieds, comme s'il s'apprêtait à m'annoncer une terrible nouvelle. Finalement, il plonge:

— Je me demandais si tu avais le goût de venir au resto avec Camille et moi.

— Karine est partie?

Mon ton est un peu sec, mais je n'y peux rien, c'est sorti tout seul.

— En fait, c'est elle qui a proposé que je t'invite, m'explique Maxime. Il faut vraiment qu'on se parle.

*Shit!*

Je pense qu'il y a un malentendu, là. Mon attirance pour Maxime est puissante, mais jamais – au grand jamais! – je ne jouerai dans les plates-bandes d'une autre. Qu'est-ce qu'elle s'imagine? Que je vais essayer de le lui voler? Que je suis une briseuse de semi-couple? C'est limite insultant...

Je suis bien d'accord pour mettre les choses au clair, mais je n'ai pas besoin d'un dîner malaisant pour lui expliquer que je ne suis pas ce genre de fille. Je me lance:

— Écoute, Maxime, c'est gentil de m'inviter au resto, mais tu dois comprendre que...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que Josée m'interrompt sans gêne:

— Vous allez au resto? Je peux venir avec vous?

Elle a vraiment le don de m'énervier, elle!

— J'aimerais mieux pas, Josée, répond Maxime d'une voix honnête. Je dois discuter avec Élyse.

L'intruse pouffe de rire, s'imaginant probablement que c'est une blague. Mais en voyant notre air, elle retrouve vite son sérieux. Visiblement vexée d'être ainsi mise de côté, elle pince les lèvres, hausse le menton et fait demi-tour sans demander son reste. Quelques secondes plus tard, elle a déjà organisé un dîner avec d'autres parents. Dans un resto différent, heureusement.

— Alors? insiste Maxime, qui attend toujours ma réponse.

Je tourne la tête vers le corridor et vois les jeunes sortir du vestiaire.

— D'accord, mais je dois emmener Mathis.

— Pas de problème.



Ce qu'il y a de génial avec les buffets, c'est que les enfants ne sont pas obligés de rester assis pendant que les parents discutent. Ils peuvent se lever à

leur guise, ce qui nous permet d'avoir des conversations profondes – pour ne pas dire intimes – sans être interrompus toutes les deux secondes.

— As-tu vu le comptoir à desserts, maman? lâche Louis-Félix, les yeux ronds. Il y a du gâteau, de la crème glacée pis des biscuits!

— Pis une fontaine de chocolat! ajoute Camille, tout aussi émerveillée. Une fontaine de chocolat, tu imagines!

— Je veux quand même que tu manges un bon repas avant de te lancer dans le dessert, dis-je à l'intention de mon fils. Ça vaut aussi pour toi, Mathis. Je pense pas que ta mère serait contente que tu sois malade juste avant la partie.

— Même chose de ton côté, ajoute Maxime en s'adressant à sa fille.

— Oui, oui! promet la petite. Venez, les gars, on y retourne!

— En marchant! dis-je assez fort pour qu'ils m'entendent, alors qu'ils sont déjà loin.

Je les regarde bourdonner d'un comptoir à l'autre, sans cesser de jouer avec ma cuillère. Il y a à peine une demi-heure, alors que j'étais complètement gelée, je rêvais d'un repas chaud. Mais maintenant que je suis seule en compagnie de Maxime, je n'ai plus froid. Il faut dire que mon cœur bat un peu plus vite que la normale. J'évite son regard avec soin, tandis qu'il applique du beurre sur un morceau de pain.

Toutefois, au lieu de le porter à sa bouche, il jette un œil en direction des enfants et me dit à voix basse:

— Karine et moi sommes séparés depuis presque un an.

Je relève la tête d'un mouvement brusque.

— Un an?

Maxime opine du menton et continue:

— Ça fait longtemps que nos familles sont au courant, mais on préférerait attendre avant de l'annoncer aux autres.

— Pourquoi?

— Parce qu'on n'avait pas le goût que tout le monde nous pose des questions. Certains parents sont assez intenses.

Ouais... Je vois très bien ce qu'il veut dire.

— Pis aussi, ben, on essayait de protéger Camille. C'est pas facile d'annoncer à sa fille que son père et sa mère se séparent.

— Oui, j'en sais quelque chose...

Un léger malaise s'installe entre nous, l'espace de quelques secondes. Autour de nous, les clients discutent, les enfants s'amusent, les ustensiles s'entrechoquent. J'aimerais entretenir la conversation, mais je n'ai pas envie de parler de mon divorce. C'est de l'histoire ancienne, et je suis prête à tourner la page.

Qu'en est-il de Maxime?

— Tu es conscient que Camille pense que vous allez revenir ensemble?

— Oui... C'est parce qu'on s'entend super bien, Karine et moi. On n'est pas du genre à se chicaner.

J'attends la suite, mais les enfants nous rejoignent avec des assiettes remplies de pâtes, de pizza et de croquettes de poulet, ce qui nous force à faire une pause. En temps normal, j'essaierais de convaincre mon fils de manger un peu de légumes, mais j'ai trop la tête ailleurs pour entreprendre ce genre de débat.

Pendant que les jeunes s'empiffrent en discutant et en rigolant – et en faisant quelques dégâts ici et là –, je me contente d'une bouchée de pain. Je ne sais plus trop quoi penser de la situation. Je croyais que Maxime m'invitait à dîner pour remettre les pendules à l'heure – c'est-à-dire me demander de les laisser tranquilles, Karine et lui –, mais la conversation est en train de prendre une tournure bien différente.

J'essaie de l'observer discrètement, mais il est assis en face de moi, alors c'est assez difficile de faire semblant de rien. Chaque fois que je lève les yeux dans sa direction, ses lèvres s'étirent en un magnifique sourire, comme s'il attendait ce moment pour me montrer à quel point il est heureux en ma compagnie. Et là, je sens la chaleur monter en moi.

Dès que les enfants retournent se servir, je reprends où on a laissé:

— Pourquoi vous vous êtes séparés?

Maxime s'intéresse à un sachet de sucre, qu'il fait tourner entre ses doigts, comme s'il hésitait à répondre. Je tiens à l'encourager:

— Écoute, je sais que ma question est indiscrete, mais c'est toi qui as insisté pour qu'on discute. Aussi bien aller au fond des choses, non?

— Oui, oui... C'est juste que j'ai beaucoup d'affection pour Karine. Je voudrais pas que tu la juges.

Je réfrène une grimace, légèrement vexée par sa mise en garde.

— Tu penses sérieusement que je suis du genre à juger les autres?

— Non, c'est pas ce que je...

— C'est quoi le problème, d'abord? Je vais pas...

— Karine est gaie, lance Maxime en plongeant son regard dans le mien.

Il marque une pause pour jauger ma réaction. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça... Je lui fais quand même signe de continuer.

— Elle le sait depuis qu'elle est petite, mais elle a toujours refusé d'en parler. Elle voulait une famille normale, avec un mari et des enfants, alors elle a fait comme si de rien n'était.

Je m'accorde quelques secondes pour assimiler l'information, profondément touchée, et lui demande:

— Qu'est-ce qui lui a fait changer d'idée?

Maxime prend une gorgée d'eau et m'explique:

— L'année passée, elle a eu une aventure avec une femme. Elle en est tombée



amoureuse et elle a décidé de tout me raconter pour se libérer de son fardeau... et aussi pour essayer d'être heureuse.

— *My God...* Ça a dû être *rough* pour toi, ça.

— Ça a été l'horreur, avoue Maxime dans un demi-sourire. Mais ça va mieux, maintenant. Karine est bien; je l'ai jamais vue si épanouie.

J'étire un bras au-dessus de la table et pose une main sur la sienne pour lui montrer mon soutien. Consciente de la signification de mon geste – et des enfants qui sont près de nous –, je m'appête à la retirer, mais Maxime enlace aussitôt mes doigts. La chaleur de sa peau se mêle à la mienne, comme un long courant qui me parcourt le corps. Je perds toute notion de temps et d'espace. On est dans notre bulle, coupés du monde. Je le trouve beau, Maxime. Et brave, aussi. Ce qu'il a vécu est loin d'être facile, et il s'en sort merveilleusement bien. Il continue d'être un père aimant et attentionné qui garde une bonne relation avec la mère de sa fille. C'est à la fois touchant et incroyablement sexy!

Les étoiles sont alignées pour que ça fonctionne.

On est libres, notre passé est derrière nous, nos enfants s'entendent bien et nous aussi.

Ça pourrait marcher...

Alors que mes pensées font un bond dans le futur – je nous imagine enlacés tendrement dans une balançoire, près de la piscine, en train de surveiller nos *kids* qui s'amusent dans l'eau –, Maxime me fait sursauter en libérant sa main de la mienne d'un geste vif.

Je regarde autour et comprends que Camille arrive avec une deuxième assiettée.

— Il y a tellement de bonnes affaires! s'exclame la petite avec enthousiasme. Tu manges pas, toi, Élyse?

— Oui, oui, je vais aller voir si quelque chose me tente, dis-je en me levant de ma chaise.

— Je t'accompagne! annonce Maxime en me suivant de près.

Je me dirige vers le comptoir à salades et m'empare des pinces pour déposer un peu de laitue dans le fond de mon assiette. Je sens la présence de Maxime dans mon dos.

— Camille est pas encore au courant de l'orientation sexuelle de sa mère, murmure-t-il dans mon oreille.

Il est si près que son souffle me chatouille agréablement le cou. Je frissonne malgré moi et tourne légèrement la tête pour lui répondre:

— Je tiendrai ma langue, c'est promis.

— Merci. Tu sais ce que ça veut dire?

Les mots ne viennent pas. Je me sens ramollir comme quand j'avais douze ans...

Allez, un peu de tonus, Élyse!

— Ça veut dire qu'on est deux célibataires, déclare-t-il en passant sa tête par-dessus mon épaule pour approcher sa joue de la mienne. Pis qu'il y a quelque chose de fort entre nous.

Les poils de sa barbe naissante chatouillent ma peau délicate et me font frémir de la tête aux pieds. J'ai du mal à croire que ça m'arrive pour vrai.

Maxime est en train de me faire des avances.

Dans un resto!

À quelques pas des enfants.

Je ne sais pas ce qui me retient de me retourner et de l'embrasser sur-le-champ. Je l'ai toujours trouvé fabuleusement sexy, et de vivre ça *live*, avec lui, c'est puissant, c'est fou, c'est surréaliste.

Maxime se déplace sur ma droite tout en esquissant un sourire espiègle. Puis, il m'enlève les pinces des mains en frôlant mes doigts au passage. Par exprès, bien entendu!

— Vous rougissez, mademoiselle, murmure-t-il, tandis que je jette un rapide coup d'œil à notre table pour m'assurer que les enfants se débrouillent bien.

— Oui, je me demande bien pourquoi...

Maxime éclate de rire. Un rire franc et joyeux, qui me donne le goût de m'esclaffer à mon tour. Il frôle mon ventre de son index et m'annonce, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde:

— J'aime ça. Je vais essayer de trouver le moyen de te faire rougir à nouveau. C'est le genre de défi qui m'allume.

J'avale difficilement ma salive, à la fois gênée et émoustillée. En même temps, ça me fait du bien de me sentir désirée – parce que c'est clairement ce qui est en train de se produire, là! De voir que je peux servir à autre chose qu'à plier du linge, donner des *lifts* et faire à manger. De retrouver la femme en moi, celle qui aime et qui rêve d'être aimée en retour.

Alors que je m'apprête à donner rendez-vous à Maxime en soirée – ailleurs que dans ma chambre, mais je ne sais pas encore où –, une fillette agitée stoppe sa course en plein dans son bas-ventre. Mon séducteur se plie de douleur pendant que la mère de la petite se confond en excuses.

— Oh, mon Dieu! Je suis désolée! Est-ce que ça va? Attendez que je la rattrape, elle!

Elle disparaît en courant pendant que je pouffe de rire.

Voilà un excellent moyen de nous ramener les deux pieds sur terre.

Ça, et l'énorme dégât de spaghetti que vient de faire Mathis.



## *Solène*

*Samedi midi, à la recherche de la chambre des arbitres*

Je ne crois pas avoir été aussi fébrile que maintenant depuis longtemps. Mes mains tremblent, et je dois inspirer à plusieurs reprises avant de cogner à la porte close. J'ai si chaud que j'ai retiré mon manteau et l'ai posé sur mon bras. Je jette un coup d'œil à droite, puis à gauche. Personne ne se préoccupe de moi.

Des joueurs circulent dans le couloir, tirant leur poche de hockey derrière eux. Certains, plus gâtés, courent tandis que leurs parents se chargent de transporter leur sac. Un jeune passe très près de moi et manque de m'accrocher avec son bâton.

— Joey, fais donc attention à la madame! s'écrie sa mère en me faisant un petit sourire désolé.

«La madame». C'est de ça que j'ai l'air... Une madame. Une madame ridicule, oui! Qu'est-ce que je fabrique, au fait? Je me tiens droit devant le vestiaire destiné aux arbitres, à attendre qu'on m'ouvre pour pouvoir... pour pouvoir faire quoi?

Je recule d'un pas en secouant la tête, puis je m'arrête.

Non. J'ai dit à Charles que je viendrais le voir afin de discuter. DISCUTER. C'est la seule chose que nous allons faire. Je pourrai lui expliquer mon attitude de tantôt et peut-être même m'excuser de l'avoir dérangé durant la *game*.

Oui... voilà. C'est tout simple, au fond!

Sauf que je ne dois pas avoir frappé assez fort. Je recommence. Après quelques secondes, toujours rien. Charles m'a pourtant bel et bien donné rendez-vous ici, non? N'en pouvant plus d'attendre, je prends les choses en main. D'une poigne décidée, je pousse la porte et pénètre dans...

Euh... je suis où, là? Le local est plongé dans la noirceur. On n'y voit

absolument rien. Je passe mes doigts contre le mur intérieur, à la recherche d'un interrupteur. Dès que je le trouve, j'appuie dessus, et la lumière s'allume. Je cligne des yeux un instant, le temps de réaliser que je suis... DANS UN PLACARD!!!

Je m'apprête à en sortir en vitesse quand une voix bourrue me parvient, dans mon dos:

— Qu'est-ce que vous faites là?

Je pivote et rencontre le regard d'un homme poussant un seau et tenant une moppe. Chiasse!

— Je... euh... je cherchais les... les toilettes! dis-je en me collant au cadre de porte et en me faufilant à l'extérieur.

Puis, sans demander mon reste, je file dans le corridor en rageant contre moi-même.

Non, mais qu'est-ce que tu fous, Solène? Va donc rejoindre ton fils au lieu de niaiser ici! En plus, ton beau *ref*, tu sais très bien ce qu'il te veut... et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas enlever ta culotte de nouveau!

Je tourne le coin en me pressant, car Élyse est sûrement déjà partie au resto à l'heure qu'il est. Je me dis que j'ai peut-être une chance d'arriver à temps pour dîner avec elle si je me dépêche, quand je passe devant un escalier. Involontairement, je ralentis. Charles n'avait-il pas dit que son vestiaire était situé près d'un escalier, justement?

Comment je pouvais savoir qu'il y en avait deux, moi?

Je finis par m'arrêter complètement, en cherchant des yeux une chambre qui ne serait pas utilisée par les joueurs... et je tombe sur une porte entrouverte. C'est plus fort que moi...

Je m'avance. Mon bras se lève et, sans même cogner, je pousse doucement celle-ci.

Assis sur un banc, Charles est incliné. D'une main habile, il vient de détacher son second patin. Quand il relève la tête, question de voir qui a pénétré ainsi dans le local sans s'annoncer, il me reconnaît, et ses yeux se plissent.

Il se redresse alors, dévoilant par le fait même sa combine à moitié dézippée... son torse à demi nu... ses abdos définis... ses pecs... Ouh là là!

J'avale de travers la salive qu'il me reste. Puis, je fais un pas de reculons, m'accrochant dans la porte du même coup. Celle-ci se referme, et je m'y appuie, n'osant pas lâcher Charles des yeux. Il se remet sur pied, mais cesse de bouger, un peu comme s'il avait peur de m'effrayer. Nous nous observons, le temps de nous jauger.

Puis, sans dire un mot, il marche dans ma direction et se penche... Je me tiens droite, le cœur battant. Sa main se pose sur le loquet, derrière moi. Il le fait tourner pour le verrouiller. Et ainsi s'assurer que nous ne serons pas dérangés.

Le corps près du mien, il me murmure à l'oreille: — C'est pas exactement ce que j'avais dans l'idée quand je t'ai dit de venir me rejoindre ici, mais... je vais pas me plaindre.

Je lève la tête, et nos yeux se croisent. Je ne crois pas être capable de prononcer le moindre mot tellement ma gorge est sèche. Ses lèvres ont l'air si douces... Je n'ai qu'une envie: poser les miennes dessus!

Mais il me fait patienter en détournant le regard. Il se penche de nouveau, sur mon cou, cette fois. Des décharges électriques me parcourent le corps, tandis que je sens sa bouche frôler cette zone si sensible. Il remonte jusqu'à mon lobe, et je ne peux plus rien contrôler.

Je suis si mouillée que c'en est ridicule. Ma culotte sera bonne pour la poubelle, s'il continue ainsi. Encore une autre! À la fin du week-end, je n'en aurai plus une seule!

Son souffle sur mon oreille me fait frémir de plus belle, et je tourne la tête vers sa bouche pour l'embrasser, mais il se recule en riant tout bas. Il se moque de moi, ou quoi? Je ne vais pas le laisser faire. Oh que non!

Mes bras reprennent vie. Je lâche mon manteau qui tombe par terre et je dépose mes mains sur son torse qui me fait tant envie. Je le sens frissonner, et ça me fait un effet monstre. Sans plus attendre, je fais glisser mes doigts jusqu'à ses pectoraux recouverts d'un léger duvet.

— Hum...

Je gémis à voix haute, et c'est suffisant pour que le souffle de mon compagnon se transforme à son tour. Lui aussi, il est excité. Son ventre est collé au mien, et je peux sentir son sexe durcir. Il effectue un mouvement de va-et-vient, et je me tords de plaisir.

Ses mains descendent vers ma taille, qu'il serre un instant, avant de les introduire sous mon chandail. Il le retrousse et dévoile le soutien-gorge en dentelle. Ouais, j'ai des goûts de luxe, en la matière...

— Oooh...

Sa bouche... sur mes... aaaaahhhh...

J'incline la tête vers l'arrière et ferme les yeux, me laissant aller à ses caresses. Sa langue titille mes mamelons, au travers de la dentelle. Ouf... c'est chaud et j'en veux plus. Beaucoup plus. Lui aussi, il faut croire, car il commence à les mordiller, en murmurant:

— T'es tellement belle... Je te veux, toi.

Je suis à deux doigts de lui répondre qu'il peut me prendre là, sans plus attendre, quand la porte sur laquelle il me retient se met à bouger. Quelqu'un essaie visiblement de l'ouvrir! En panique, je me redresse et plonge mon regard dans celui de Charles, qui a cessé de me caresser.

— Tout est beau, je l'ai barrée, gronde-t-il d'une voix plus grave que celle que je lui connais.

Je le repousse tout de même en tentant de réajuster mes vêtements afin de

ne pas avoir l'air d'avoir fait des cochonneries avec lui!

Charles me relâche et essaie tant bien que mal de replacer son sexe en érection dans ses pantalons. Je ne peux faire autrement que d'y jeter un minuscule coup d'œil, question de voir si... OK, juste parce que je suis curieuse de savoir s'il est bien équipé de ce côté-là aussi.

Sauf qu'il se retourne déjà et s'éloigne vers le banc, où il descend le haut de sa combine – chiasse... les dorsaux qu'il a, ce gars – et enfle rapidement un t-shirt blanc. Lorsqu'il me fait face de nouveau, il met son doigt sur sa bouche, avant de me faire signe de me tasser sur ma gauche. De cette manière, au moment où il ouvre la porte, on ne peut pas me voir.

Je m'exécute et me recroqueville pour être la plus petite possible, tout en tendant l'oreille...

— Ah, t'es là! s'écrie la voix d'une femme.

Charles pousse un soupir de frustration, avant de lâcher:

— Qu'est-ce que tu veux, Jess?

Son ton est froid. Presque dur. Qui c'est, cette fille?

— Depuis quand tu barres la porte? J'ai cru qu'y avait personne.

— Je me changeais. Pourquoi t'es là?

Petit silence. J'ai l'impression que la fille est mal à l'aise. Mais elle finit par reprendre:

— Ben... je me rappelais que t'avais ton tournoi à arbitrer, en fin de semaine, pis... fallait que je te parle.

— Moi, j'ai rien à te dire, fait que... tu peux t'en aller.

Il fait mine de refermer la porte, mais je la sens qui résiste et insiste:

— Attends! Je voulais te dire... Marc a le visage tout amoché, tsé. Tu l'as pas manqué...

— Évidemment, y a dû brailler dans tes bras comme un bébé toute la nuit! rage-t-il, alors que je vois son poing se serrer.

— Charles... s'te plaît... pleurniche presque la fille.

Je ne sais pas ce que je donnerais pour voir son visage et savoir à quoi elle ressemble, au juste.

— Ce qui arrive, c'est toi qui l'as voulu, oublie pas ça.

— Oui, mais je... j'ai peur d'avoir fait une gaffe, avoue-t-elle sur un ton enfantin. Et je pensais qu'on pourrait peut-être réparer les pots cassés. Tu... tu me manques.

Il hésite, je le sens. Mais le téléphone de Jess se met soudainement à sonner et elle doit le saisir en vitesse, car je l'entends répondre, à peine quelques secondes plus tard.

— Allô Marc... c'est que... je suis avec Charles, là... Oui, à l'aréna. Non... je... je te rappelle, OK?

Elle referme son téléphone. Charles, stoïque, ne prononce pas le moindre

mot. C'est plutôt Jess qui se défile, en s'excusant:

— Écoute, je... va falloir que j'y aille. Mais... on se reparle, d'accord?

Et là-dessus, j'entends ses pas s'éloigner. Charles reste immobile un moment. Mais au bout de ce qui me paraît une éternité, il referme la porte et y appuie ses deux mains, la tête penchée vers l'avant. Lorsqu'il la relève et la tourne vers moi, j'ose demander:

— Cette fille, c'est...?

— C'est ma blonde, avoue-t-il si bas que je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu.

— Ta... ta blonde? Tu as une blonde?

Il lâche le mur pour me faire face complètement.

— Non, enfin... plus maintenant. On s'est laissés il y a un mois. Mais j'habitais encore avec elle jusqu'à... jusqu'à vendredi. C'est à cause de la maison qui est à vendre et tout. Bref, je suis rentré du travail plus tôt que prévu pis... pis je les ai pognés ensemble. Au lit. Mettons qu'y étaient pas très discrets, termine-t-il en se passant les doigts dans les cheveux.

— Ah... désolée...

Il balaie l'air d'une main, comme s'il voulait me faire croire que c'est sans importance. Mais je ne suis pas dupe. Je vois bien qu'il est encore fragile. Sa relation avec cette fille est loin d'être réglée. Même si je doute qu'il y ait quoi que ce soit à ajouter. Les histoires d'amour se terminent rarement très bien.

Encore moins les histoires de cul. C'est pourquoi je ferais mieux de partir au plus vite. Je n'ai rien à foutre ici. Charles ne fait aucun geste pour me retenir tandis que je passe devant lui en ramassant mon manteau. Il se tasse même un peu et me laisse de la place afin de rouvrir la porte. Juste avant de partir, je lui jette un regard et murmure:

— Toi et moi, ça aurait pu être le fun, mais... je pense que c'est mieux qu'on arrête ça là.

— Ouais... t'as sûrement raison, acquiesce-t-il, la tête basse.

La porte se referme entre nous et je me mets immédiatement à marcher. Je n'arrive pas à comprendre exactement les émotions que je ressens. C'est un mélange de désir, de déception et de... de quelque chose qui ressemble à de la colère. J'en veux à cette Jess d'être venue interrompre ce moment entre Charles et moi. Même si je sais que c'était une très mauvaise idée, je recommencerais ça n'importe quand.

J'ai alors une pensée pour mon mari. Benoît... il ne se doute pas une seconde de ce que je viens de vivre. Je freine, le souffle court, sentant que je vais perdre pied. Mais qu'est-ce que j'ai fait?

Je m'appuie le dos contre un mur et prends de longues inspirations. Lentement, je repousse l'air de mes poumons, comme nous l'a montré la prof de yoga. Son cours aura au moins servi à ça...

Lorsque je sens le calme revenir en moi, je me remets à avancer. Je sors

mon téléphone de ma poche et texte Élyse. Ils doivent avoir quitté le restaurant, à l'heure qu'il est, mais je prends quand même une chance...

*Solène*

Salut, vous êtes où ?

*Élyse*

De retour à l'hôtel.

*Solène*

Mathis a bien mangé ?

*Élyse*

Il a surtout fait des dégâts.

Toi, t'es où ? Ton rdv secret est terminé ?

*Solène*

Arrête, je t'ai dit que je devais voir un client tantôt.



Élyse

Et tu pensais que j'allais te croire?  
Avoue que t'es allée rejoindre  
ton beau *ref*... pis je t'ai dit ce que  
j'en pensais!

Solène

Veux-tu bien, toi!

Bon, je passe me prendre un truc  
à manger et j'arrive à l'hôtel.

On va à la piscine? Les gars doivent  
avoir le goût de se baigner.

Élyse

Pas sûre qu'on ait le temps pour  
la baignade. La prochaine *game*  
est à 17 h, pis le coach veut parler  
aux joueurs.

Solène



Je range mon cellulaire et accélère le pas. Effectuer quelques longueurs  
m'aurait fait du bien. Au lieu de ça, j'irai prendre une douche bien froide afin  
de me remettre les idées en place.

Et je changerai de culotte...

## Élyse

*Samedi après-midi, chambre d'Élyse*

J'ai la tête dans les nuages depuis que j'ai quitté le restaurant.

Je n'ai jamais vécu un repas aussi *hot* de ma vie. Maxime n'a pas arrêté de m'aguicher pendant tout le temps qu'on était là. Il s'est amusé à frôler ma jambe en dessous de la table, à faire des allusions plus ou moins subtiles et à me dévorer des yeux, en continuant à manger comme si de rien n'était. Une chance que les enfants étaient avec nous parce que j'aurais probablement perdu le contrôle.

Ouais, je rêvais carrément de lui sauter dessus! Ce qui est toujours le cas!

Ça me fait drôle, parce que je n'étais pas trop dans le *mood* séduction quand je suis partie de la maison hier soir. Je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis sentie attirante... et désirée. Les intentions de mon prétendant sont claires. Très claires, même! Et ça me donne chaud!

Je ne parle pas d'amour, là. C'est beaucoup trop tôt.

Mais j'ai quand même le *feeling* qu'on est en train de vivre quelque chose de spécial, Maxime et moi. En temps normal, mon côté perfectionniste aurait tendance à tout analyser: est-ce que les enfants vont l'aimer? Est-ce qu'il est fait pour moi? Est-ce qu'il acceptera la trisomie de Jean-Loïc? Mais les paroles d'Ariane me trottent dans la tête depuis que je suis rentrée à l'hôtel: «Amuse-toi, maudite affaire! Prends un coup, détends-toi, séduis le premier homme que tu rencontres, ou le deuxième, si le premier est vraiment con, pis demande-lui de te baiser!»

Pour la baise, je préfère attendre un peu, même si je sais pertinemment que Maxime n'est pas un con – et que j'ai mes règles! Cela dit, je suis ouverte à de futurs rapprochements. Il me plaît, je lui plais. *That's it!* Pourquoi mettre un frein à une telle attirance?

— Regarde ça, maman!

Je tourne la tête vers Louis-Félix, mon petit ange d'amour. Il est allongé dans son lit, les couvertures relevées jusqu'au menton, son iPod à la main. Je suis prête à parier qu'il est le seul de l'équipe à se reposer en prévision du prochain match, comme l'a demandé l'entraîneur. Je ne sais pas ce qu'il regarde, mais ça semble captivant.

— Quoi, ça, mon Lou?

— Diego m'a envoyé une photo de sa gerbille.

J'ai un petit haut-le-cœur en pensant à la bestiole à moitié gelée en bordure de l'autoroute, mais je me dis que Diego n'est certainement pas retourné sur la sépulture de son animal juste pour immortaliser le moment.

Je m'approche donc de mon fils en faisant comme si j'étais intéressée par l'image qu'il tient tant à me montrer. Mais au lieu d'être brune, comme dans mes souvenirs, la gerbille est blanche et me semble un peu plus petite.

— C'est un bébé! Elle est belle, hein? Sa mère vient de l'acheter.

— Aujourd'hui?

— Oui! Elle arrive de l'animalerie avec le gros Giguère. Est-ce que je peux aller la voir? S'il te plaît, maman! Je vais pas m'énervier, je te promets! Camille et Flavie sont déjà là!

Mon fils est probablement le joueur le plus raisonnable de son équipe. Je ne vois pas comment je pourrais lui refuser une telle faveur, surtout que ça fait presque une heure qu'il est au lit bien tranquille. Je hoche la tête en souriant et en lui donnant des indications claires:

— OK, mais tu cours pas dans les corridors. Tu claques pas les portes des chambres pis tu parles à voix basse pour pas déranger ceux qui essaient de se reposer.

— Promis! Merci, maman, tu es la meilleure!

— Et apporte ton iPod avec toi pour que je sache où tu es. Si je te texte, tu me réponds, d'accord?

— Oui, oui!

Louis-Félix pousse les couvertures et bondit sur ses pieds avec entrain. Il enfle une paire d'espadrilles et disparaît bientôt dans le corridor. Je n'aime pas trop l'idée de le laisser circuler librement dans l'hôtel, mais les chambres de l'équipe sont toutes sur le même étage. Je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver de grave.

Je le suis jusqu'à la porte et le regarde s'éloigner.

Je suis chanceuse d'avoir des enfants si merveilleux. Pas que ceux des autres ne soient pas gentils... mais je trouve que je m'en sors vraiment bien. Le divorce, le déménagement, les relations compliquées avec mon ex, le handicap de Jean-Loïc, mes parents qui habitent loin... Je peux être fière de moi – et je pense que je mérite de vivre quelque chose de spécial avec un homme.

Exactement le contraire de Solène. Qui est mariée! D'ailleurs, je me

promets d'avoir une petite conversation avec elle, ce soir. Je ne sais pas ce qui se passe dans sa vie en ce moment, mais elle n'a pas l'air dans son assiette, et son fils non plus... Je ne suis peut-être pas aussi proche d'elle que je le suis d'Ariane, mais on a une belle relation. Je suis sûre qu'elle acceptera de se confier à moi.

— Tu comptes rester plantée là toute la journée ou tu me rejoins dans ma chambre?

Oh... Cette voix...

Elle me fait chaque fois l'effet d'un tremblement de terre intérieur.

Je pivote sur moi-même et appuie mon épaule contre le mur, les mains dans les poches de mon pantalon de jogging préféré. Maxime adopte la même posture, à quelques mètres de moi, sauf qu'il ne s'est pas changé, lui.

— Je suis en mou, dis-je, comme si c'était une excuse valable pour refuser son invitation.

— Tu es belle en mou, répond-il juste assez fort pour que je l'entende. Alors? Tu te décides ou pas?

Il fait un pas vers l'arrière et me fait signe de le rejoindre d'un mouvement du menton. Aucun être humain normalement constitué ne peut résister à une telle invitation. Sérieux! Est-ce qu'on peut demander à un enfant affamé de ne pas se garrocher sur un buffet à volonté? Non! On en a eu la preuve, tantôt! Est-ce qu'on peut exiger d'un papa qu'il passe un tournoi au complet sans sa bière? Non plus!

*Same thing for me!*

Je suis tellement en manque d'amour et de chaleur humaine que je ne pense pas pouvoir résister à la tentation bien longtemps.

— Où est Camille?

— Avec sa mère, répond Maxime. Elles écoutent un film sur la tablette dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Je hausse les sourcils, étonnée. Dans le salon du rez-de-chaussée?

— C'est Karine qui a insisté pour nous laisser la voie libre, explique-t-il en se frottant la mâchoire. Elle trouve qu'on ferait un beau couple, tous les deux.

— OK, mais qu'est-ce qui lui fait croire que je vais te suivre dans ta chambre? On se connaît presque pas...

— On peut remédier à ça.

Et il me sert un sourire aguicheur.

— Allez, viens, je te mangerai pas.

Puis, il ajoute, d'une voix à peine perceptible:

— Sauf si tu insistes...

J'ai si chaud, tout à coup, que je comprends enfin comment se sentent les femmes en période de ménopause! C'est clair que Maxime est un bon amant, la question ne se pose même pas. Je peux très bien l'imaginer, penché sur

moi, en train d'embrasser l'intérieur humide de mes cuisses... Pendant qu'une vague de plaisir me...

*Shit*, il va me rendre folle! Dommage que ce ne soit pas la bonne semaine pour ça!

Qu'est-ce que je fais? J'y vais ou pas?

Il est hors de question que j'enlève mes vêtements, mais rien ne nous empêche de passer du bon temps...

C'est décidé, je fonce!

Je me précipite dans ma chambre pour prendre mon téléphone et ma carte d'hôtel. Juste avant de sortir, je me brosse les dents en vitesse et me mets un peu de déo en dessous des bras.

Lorsque Maxime me voit réapparaître dans le corridor, quelques secondes plus tard, la joie se lit sur son visage. Et sur le mien aussi, probablement.

Est-ce que je suis vraiment en train de faire ça? On dirait une ado!

Oui, et je me sens comme telle, aussi! Les joues rouges, le cœur qui papillote, la petite boule au fond du ventre...

Je franchis lentement les quelques pas qui me séparent de la chambre de Maxime, savourant ce moment d'attente et d'excitation. Son regard se fixe sur le mien. Il a l'air heureux. Et je le suis également.

En fait, j'ai du mal à croire que c'est en train de m'arriver. À moi.

L'instant de magie prend fin subitement quand Maxime jette un coup d'œil paniqué par-dessus mon épaule. Il m'agrippe par le bras et m'entraîne de force dans sa chambre. Je m'imagine tout de suite qu'il se passe quelque chose de grave, mais je comprends mieux quand j'entends la voix de Josée:

— Salut, vous deux! Qu'est-ce que vous faites? Vous voulez voir notre nouvelle gerb...

Clac!

Maxime referme la porte d'un geste sec, ce qui cloue probablement le bec à Josée en même temps. Un petit rire nerveux sort de ma bouche. Nous voilà donc tous les deux enfermés dans cette pièce, sans enfant ni quoi que ce soit d'autre pour nous déranger.

Maxime appuie ses deux mains sur la porte, une de chaque côté de mon visage.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire? marmonne-t-il en faisant mine de réfléchir.

— C'est justement ce que je me demandais...

Je me surprends à me mordre la lèvre du bas. Les filles ont toujours l'air ultra tartes quand elles font ça, dans les films. Mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. C'est comme si je comprenais soudainement la portée de mon geste à première vue si anodin. Je me sens plus séduisante, plus désirable.

Je pousse la note en passant lentement ma langue sur mes lèvres. Maxime

est en train de virer fou, je le vois dans ses yeux.

Et dans son pantalon...

Oui, j'ai regardé là, je n'y peux rien, c'est un réflexe. Il a sûrement reluqué ma poitrine aussi, alors on est quittes.

— Je pense que..., murmure-t-il en approchant son visage du mien. Je pense que je vais t'embrasser.

— Ah oui? dis-je, le souffle court.

— Oui...

Je ferme les yeux et me laisse enivrer par son parfum. Ses lèvres trouvent les miennes. Elles sont étonnamment douces. Et chaudes. Son baiser se fait plus insistant et nos corps se fusionnent, comme s'ils avaient été conçus pour s'emboîter à la perfection. Les doigts agiles de Maxime explorent d'abord mon dos, puis mes reins... et se posent finalement sur mes fesses.

Je gémis de bonheur.

J'enroule mes bras autour de ses épaules et me laisse envelopper par cette flamme qui bout en moi. J'ai soudainement si chaud que je pourrais déclencher l'alarme d'incendie. Appelez les pompiers quelqu'un!

Amusée par ma propre réflexion, je souris, jusqu'à ce qu'un bruit strident se fasse entendre:

Driiiiiii!

Maxime et moi figeons sur place, le temps de réaliser ce qui est en train de se produire.

— C'est une *joke* ou quoi? dis-je, assez fort pour couvrir le son de l'alarme qui nous fait vibrer les tympans. Est-ce qu'il y a vraiment le feu?

— Attends!

Maxime pose un baiser en vitesse sur mes lèvres et me pousse gentiment sur le côté pour ouvrir la porte de la chambre. Il jette un coup d'œil dans le corridor et revient aussitôt vers moi.

— OK, je pense que c'est sérieux! crie-t-il en sortant son manteau de la petite penderie. Tout le monde est en train d'évacuer les lieux. Je crois qu'on devrait faire pareil.

Je réalise alors quelle mère épouvantable je suis! J'ai laissé mon fils entre les mains d'un autre parent – pas n'importe lequel: JOSÉE! – pendant qu'un incendie se propage! Pauvre Lou, il doit avoir tellement peur en ce moment!

Je sors mon téléphone et m'empresse de lui écrire.

— Qu'est-ce que tu fais? demande Maxime, qui m'attend sur le pas de la porte.

— J'essaie de rejoindre Louis-Félix.

— Il est avec Josée, non?

— Justement!

À voir mon air paniqué, Maxime comprend que je ne fais aucunement

confiance à cette femme pour prendre soin de mon enfant en situation d'urgence.

— Viens, dit-il en déposant son manteau sur mes épaules. On va le retrouver ensemble.

J'approuve d'un hochement de tête et le suis dans le corridor. Mon cœur bat tellement vite et tellement fort que j'ai l'impression qu'il va me sortir de la poitrine. Le sentiment d'angoisse qui m'envahit est intense. Puissant. J'ai du mal à retenir mes larmes. J'imagine mon Lou enfermé dans une pièce alors que la fumée s'infiltre doucement dans ses petits poumons...

Heureusement que Maxime est là pour me guider parce que mon jugement m'a complètement abandonnée. Mon cerveau est concentré sur deux choses: la sirène qui déchire l'air et la panique qui prend le contrôle de mon corps.

Lorsqu'on arrive au rez-de-chaussée, après avoir descendu l'escalier à vive allure, on se laisse diriger vers la porte extérieure par les employés de l'hôtel.

— Allez, plus vite! nous presse le gérant.

Le soleil plombe, mais l'air est si froid que mes narines collent ensemble dès les premières respirations. Il ne faut que quelques secondes pour que mes chaussettes soient couvertes de neige et que mon corps se mette à frissonner. Mais je m'en fiche! Tout ce que je veux, c'est retrouver Louis-Félix.

— Je le vois! s'écrie Maxime en pointant un petit groupe au fond du stationnement.

Je me précipite dans cette direction et serre mon Lou dans mes bras, soulagée qu'il n'ait rien. Je dépose le manteau de Maxime sur ses épaules et lui frotte le dos pour le réchauffer.

— En tout cas, lâche Josée d'un air mécontent. Une chance que j'étais là pour le sauver, ton gars. Je me demande ce que sa mère faisait pendant ce temps-là!

Elle nous jette un coup d'œil éloquent, à Maxime et à moi. Puis, ses lèvres s'étirent en un sourire qui ne m'inspire pas confiance.

Quelque chose cloche... mais quoi?

Diego a traîné la cage de sa gerbille dehors, mais ça, ce n'est pas tellement surprenant. Josée semble s'amuser de la situation, mais ça non plus, ce n'est pas étonnant.

Soudain, je comprends! Ces deux-là sont les seuls à porter des bottes, un manteau, une tuque, un foulard et des mitaines. Comme s'ils étaient prêts à sortir avant même que l'alarme retentisse!

— Attends, dis-je en regardant Josée dans les yeux. Me dis pas que c'est toi qui...

— Pfft! T'as aucune preuve de ça! répond-elle en me tournant le dos.

*Shit!* Cette fille est complètement folle! Je ne sais pas ce qui me retient de la dénoncer!

Mais je dois agir. Les enfants grelottent de plus en plus fort, et moi aussi, je dois l'avouer. On risque de tomber malades si on reste dehors plus longtemps. Louis-Félix n'a pas de manteau, et la gerbille de Diego semble en piteux état.

— On doit bouger d'ici!



*Élyse*

Es-tu en sécurité avec Mathis?

*Scène*

Oui. On a marché jusqu'au petit resto, de l'autre côté de la rue.

Et toi?

*Élyse*

Ça va pour nous aussi. On est dans le camion des pompiers. Lou est super content, il dit que c'est le plus beau jour de sa vie.

D'après moi, on va pouvoir retourner à l'hôtel bientôt. Ça ressemble à une fausse alerte (signée Josée).



*Solène*

Hein ? Pourquoi elle aurait fait ça ?

*Élyse*

Parce qu'elle est jalouse de Max et moi.

Elle nous a vus entrer dans sa chambre... Je pense qu'elle a voulu nous interrompre.

*Solène*

Chiasse ! Tu parles d'une épaisse !

Et toi, tu t'en sortiras pas comme ça, hein ? Tu vas me donner TOUS les détails.

*Élyse*

Promis. Mais toi aussi, tu as des affaires à me raconter.

*Solène*

Ouais...

On se voit tantôt à l'aréna.

J'éteins mon cellulaire et tourne la tête vers Maxime, qui est en train d'écrire à Karine. Qu'est-ce qu'il est beau quand il est concentré !

— Les filles vont bien ?

— Oui. Elles se sont réfugiées dans la voiture, me répond-il, visiblement soulagé. C'est pas chaud, chaud, mais c'est mieux que rien.

— Elles devraient nous rejoindre ici.

— Pas besoin, intervient le chef des pompiers, qui vient d'entrer dans le camion. Vous allez pouvoir rentrer, c'était une fausse alerte.

— Non, pas tout de suite, maman! me supplie Louis-Félix. J'aimerais ça rester un peu.

Le pompier me répond que c'est correct puisqu'il a encore deux ou trois trucs à régler avant de partir. Pendant ce temps, par la petite fenêtre, je regarde les clients se précipiter vers l'hôtel. Certains d'entre eux sont bien habillés, d'autres sont en maillot de bain, une mince serviette enroulée autour de leurs épaules. Parmi eux, je vois Josée et Diego se faufiler à l'intérieur.

Et là, j'ai presque pitié d'elle. Elle doit être terriblement malheureuse pour agir de la sorte.

Sait-elle seulement qu'elle vient de tuer une autre gerbille?



## Solène

*Samedi soir, au bar de l'aréna*

Pour ne pas faire une crise de nerfs, je me dirige d'un pas décidé vers le bar adjacent au restaurant de l'aréna. J'ai besoin de boire un verre. Un très grand verre. J'aurais préféré un bon ballon de rouge, mais... je doute que le choix de vins soit très large, ici. Pas grave, une bière – même en fût – fera la job.

Pourtant, la partie de fiston n'est pas terminée. Pas du tout, d'ailleurs. Sauf que je n'en peux plus de les entendre... Dire que ce sont les parents de ma propre équipe, en plus! Et ils font comme si je n'étais pas là quand ils se mettent à déblatérer sur Mathis.

«*My God*, y est don ben violent!»

«Encore une autre punition à cause de lui!»

«C't'une *joke*? Si c'était mon gars, je lui foudrais une bonne claque derrière la tête!»

«Coudonc, sont où, ses parents, à lui?»

Hé, ho! Je suis là! Juste derrière vous, espèces d'imbéciles! Et le gros Giguère d'en rajouter:

«En tu-cas, une chance que c't'un bon compteur, parce que sinon...»

Ah ouais? Sinon quoi? J'aimerais bien le savoir!

Seule Josée, étonnamment, prend toujours sa défense.

«Au moins, y s'est pas laissé faire pis y l'a écrasé ben comme faut dans bande! C'est le *ref* qui regarde jamais à bonne place!»

Bon, ses arguments manquent de réflexion, mais c'est mieux que rien...

En arrivant devant le comptoir du bar, j'indique à la fille de s'approcher. Elle me fait attendre quelques secondes, avant de se pencher vers moi.

— Qu'est-ce que je te sers?

— T'as de la Stella?

— Non.

— Euh... de la Heineken?

— Non, lâche-t-elle une fois de plus, en soupirant.

— Bon, ben t'as quoi, d'abord?

— De la Bud, de la Molson, de la Corona pis...

— C'est beau. Une Corona, s'il te plaît. Mais pas de lime dedans.

Elle hoche la tête, me débouche la bouteille en question et la verse dans un verre en plastique, qu'elle fait glisser sur le comptoir. Je le saisis sans attendre et en prends une grande gorgée.

Aaaaah... ça fait du bien. Je laisse le liquide descendre dans mon œsophage, puis je dépose le verre quand un homme prend place à ma droite, sur un petit tabouret. Il tape sur le comptoir avec la paume de sa main et n'attend pas que la serveuse se retourne pour lui crier:

— Un pour moi, pis un autre pour la dame!

Il fait ensuite tourner son banc vers le mien, afin de me reluquer de la tête aux pieds. Hum... pourquoi j'ai laissé mon manteau dans les estrades, au juste?

— Ouin... t'es pas mal *cute*... Ton fils est dans quelle équipe?

— Les Tigres verts.

— Ah ouais. Mon gars a joué contre eux, ce matin. C't'un bel adon, hein?

— On va dire... Bon, faut justement que j'aille voir la fin de sa *game*, dis-je en me relevant, mon verre à la main.

Mais l'homme me retient, en mentionnant:

— Hé, minute, je suis certain qu'on s'est déjà vus quelque part, toi pis moi!

— Pas mal sûre que non...

— Ah non? Bizarre... Oh, tu veux un autre verre? me lance-t-il en recevant ses deux bières.

Je secoue la tête, découragée. Quel imbécile, ce type. Comment se fait-il qu'il ne comprenne pas le message? Je ne suis pas là dans le but de *cruiser*. Je dois retourner voir mon fils jouer. Je jette d'ailleurs un coup d'œil vers la patinoire, et reviens ensuite à l'inconnu. Celui-ci me sourit. Un peu trop. Il me questionne alors:

— T'es venue ici toute seule?

— Non. Avec une autre maman.

En effet, nous sommes arrivés à l'aréna dans la voiture d'Élyse. Elle m'a proposé in extremis de monter avec elle pour ainsi éviter d'avoir à traîner Josée et Diego.

Je tire un peu sur mon bras, et l'homme accepte enfin de me lâcher. Je le salue sans entrain et sors du bar, direction les estrades. Je remarque qu'il se

lève à son tour, comme pour me suivre, mais il me laisse tranquille une fois que j'ai rejoint Élyse. Cette fois, elle et moi avons pris place près de la baie vitrée. Absolument pas dans l'espoir d'apercevoir mon beau *ref*... De toute manière, ça n'aurait servi à rien, puisqu'il ne fait pas partie des arbitres qui sont sur la glace en ce moment.

— Tu m'as rien ramené? me demande mon amie, en remarquant ma bière.

— Oh, scuse! Je pourrais y retourner, mais... y a un fatigant, là-bas, pis ça me tente pas trop d'avoir à lui reparler.

— Non, laisse faire, acquiesce Élyse. Je dois conduire, *anyway*.

— Au pire, on arrête au dépanneur en rentrant, pis on s'achète une caisse. Non, mieux... on va à la SAQ pis on se prend un bon vin rouge! Dis oui, dis oui, dis oui!

Élyse rigole devant mon enthousiasme et ajoute qu'elle a déjà une bouteille dans sa chambre, avant d'ajouter:

— L'affaire, c'est que les enfants vont vouloir se baigner, tsé...

Ils attendent depuis cet après-midi d'aller dans piscine.

— Et alors?

— Je pense pas qu'on ait le droit de boire là-bas.

Je hausse les épaules en soupirant. Ma vie me paraît plate, plate, plate, en ce moment. Je sais que ce n'est jamais une solution à nos problèmes, mais il me semble qu'un peu d'alcool, ça ferait du bien. C'est pourquoi je prends une autre gorgée de ma bière. Elle est plus chaude que tantôt, ce qui me fait faire la grimace. Je secoue la tête, car je me sens un peu étourdie.

— C'est quoi, le pointage? dis-je alors, en déposant mon verre par terre.

Élyse m'indique le marqueur en me jetant un drôle de regard. J'avoue, je suis un peu plus saoule que je ne le croyais. Les chiffres sont flous, et je dois cligner des yeux à plusieurs reprises afin de rétablir mon focus. Voyons... J'ai à peine bu quelques gorgées de ma bière.

J'éprouve une certaine difficulté à écouter la fin du match. Je me bouche les oreilles lorsque les cris autour de moi deviennent trop intenses et j'évite de me lever quand notre équipe remporte la partie, avec un maigre point d'écart. Ça s'énervé un peu partout dans les estrades, tandis que les trompettes et les crécelles se font aller. Élyse n'échappe pas à la joie ambiante, car elle me saute dans les bras en me félicitant.

Hein? Me féliciter? De quoi, au juste?

— Wow! Tu as vu le beau but de Mathis! Il va être fier de lui tantôt!

Des mains se posent sur mes épaules, et je tourne la tête vers ceux qui sont soudainement redevenus mes meilleurs amis. Ah oui, bien sûr! Quand mon fils fait gagner l'équipe, alors là, on l'aime, mais quand il récolte punition sur punition, on l'insulte à mots à peine couverts!

La frustration – et l'alcool – aidant, je me relève et m'écrie d'une voix

pâteuse:

— Vous avez fini de... de l'insul... l'insulter? Mon... mon fils est pas... est pas ce que vous... vous croyez!!!

Je termine ma tirade sur une note un peu trop aiguë, ce qui incite Élyse à me peser sur les épaules pour que je me rassoie. Ayant momentanément perdu tout orgueil, je me laisse choir, mais le banc, derrière moi, ne s'ouvre pas, et je tombe sur les fesses. Directement sur le ciment.

— Chi... chiasse!

— OK, viens, So. On va aller aux toilettes, me murmure mon amie en m'aidant à me relever.

Je la laisse me traîner hors des estrades. Elle me guide comme elle le peut jusqu'à la porte des toilettes, qu'elle pousse, avant de m'inciter à y entrer. J'obéis en dodelinant de la tête. Une fois à l'intérieur, Élyse soupire, puis pose les mains sur ses hanches, en m'observant.

— Qu'est-ce qui se passe, So? C'est pas ton genre de boire autant...

— Ah... ah non? Bien sûr, moi... moi je dois toujours être par... parfaite! Souris, ma Solène. Ha... habille-toi comme du monde. Oublie pas de te ma... maquiller! Pis pleure surtout pas de... devant ton gars, ma Solène! Parce que sinon, il va... il va être triste. Comme... comme toi...

Élyse secoue la tête en me voyant m'appuyer contre le mur, puis me laisser glisser jusqu'au sol.

— Non, So, assis-toi pas par terre. C'est dégueu. Relève-toi.

Elle me tend la main et je la saisis mollement, mais elle peine à me remettre sur pied. Je suis trop lourde pour elle. Elle finit par me lâcher et reculer un peu. Puis, elle se met à fouiller dans sa sacoche en marmonnant:

— *Shit!*

Finalement, elle cesse ses recherches et se dirige vers les lavabos. Elle passe des serviettes sous l'eau d'un robinet avant de revenir vers moi. Elle s'agenouille et me les passe sur la nuque, en me forçant à les tenir d'une main. Puis, elle m'ordonne:

— Reste là, je vais essayer d'aller trouver quelqu'un.

Là-dessus, elle m'abandonne à mon triste sort. Celui d'une fille totalement pathétique, qui se saoule durant le match de son fils, en plein tournoi. Ma tête penche vers l'avant, et je ferme les yeux. Tout tourne autour de moi. J'ai envie de vomir. Pourquoi je suis dans cet état? Je n'ai pas bu tant que ça, il me semble...

Je suis à peu près certaine d'avoir pris seulement un verre. Ce n'est pas... pas normal que... que je sois si... si faite...

Beurp... Oh non. Chi... chi... chiasse. Je vais... je vais... vooomir...

Je n'arrive pas à me relever à temps et un spasme me secoue, au moment même où la porte des toilettes s'ouvre de nouveau et que quelqu'un

s'approche en vitesse de moi.

Une main sur mon visage. Une large main. Une main douce. Une main qui sent foutrement bon.

Une voix près de mon oreille. Une voix qui me murmure des mots gentils. Même si je sens la nervosité à travers ce qu'elle me dit:

— Solène. Solène, reste avec moi. Ouvre les paupières. Regarde-moi.

Je m'exécute difficilement et croise de merveilleux yeux verts. Je souris malgré moi.

— Char... Charles? Qu'est-ce que... que tu fais dans les toilettes des filles?

— J'ai rencontré ton amie qui sortait d'ici. Elle était paniquée et elle m'a dit que t'étais pas dans ton état normal.

— J'ai... j'ai peut-être trop... trop bu.

— Combien t'as pris de verre?

Je fronce les sourcils. Ça me donne mal à la tête de réfléchir, alors je grimace de douleur.

— Un... un, je pense. Un verre de Coro... Corona. Pis je... je l'ai même pas... même pas fini...

— *Fuck*, grogne-t-il tout bas. Bon, passe tes bras autour de mon cou, je t'amène à l'hôpital.

— Mais... mais non. Je veux juste... juste dormir. Pis peut-être vo... vomir.

— Tu peux te retenir encore un petit peu? Pour pas me vomir dessus, mettons?

J'essaie de hocher la tête, mais les haut-le-cœur reviennent, alors je cesse de bouger. Charles passe les bras sous moi et me soulève avec facilité. Lorsque nous sortons des toilettes, je crois percevoir la voix d'Élyse, qui s'exclame:

— C'est pas normal qu'elle soit comme ça! Je l'ai jamais vue se saouler de même! C'est pas son genre pantoute!

— Elle a dû prendre du GHB sans s'en rendre compte. Cette merde qui sert à violer les filles... Y a quelqu'un qui s'amuse à en mettre dans les verres, au bar, depuis un bout de temps, mais on n'arrive pas à le piger.

— *Shit*, t'es sérieux?

— Ouin. Mais inquiète-toi pas, je m'occupe de Solène. Tu peux ramener son fils à l'hôtel?

— Bien sûr! Je m'en charge. Il est encore en train de se changer et il s'est rendu compte de rien.

— Parfait.

— Écris-moi quand elle aura vu le médecin. Tiens, v'là mon numéro.

— OK. C'est bon. Inquiète-toi pas. Je te redonne des nouvelles. Elle va aller mieux demain...

J'entends vaguement les dernières paroles d'Élyse, qui s'éloigne. Puis, c'est le noir total. *Black-out*. Je sombre dans un sommeil sans rêves.



Mes yeux papillonnent alors que je reviens lentement à la vie. Je suis dans une chambre que je ne reconnais pas. En fait, je ne suis même pas dans une chambre. C'est un couloir. Et je suis coincée sur un lit minuscule. Je tourne la tête et j'aperçois un homme, assis sur une chaise.

Ses coudes sont posés sur ses genoux. Sa tête est inclinée entre ses jambes. Il ne bouge pas. Je me racle la gorge, afin d'attirer son attention, mais ma gorge est douloureuse. Très douloureuse.

Immédiatement, il redresse la tête et rapproche sa chaise du matelas:

— T'es enfin réveillée...

— Ça fait longtemps que je suis dans cet état?

— Non, pas trop. Ils t'ont trouvé un lit et t'ont laissée dormir un peu, mais c'est tout.

— Je me souviens pas de grand-chose...

— Fais-toi-z-en pas avec ça. T'avais juste l'air d'une fille qui avait pas mal de fun... Jusqu'à ce que tu te mettes à avoir envie de vomir, disons.

Je lève le bras et le porte à mon visage, atterrée. Chiasse. Je déglutis, avant de trouver le courage de demander:

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Charles se replace sur sa chaise, hésite, puis finit par avouer:

— T'as été droguée.

Je me rassois en moins de deux, ce qui me fait voir des étoiles durant une seconde ou deux. Charles pose une main ferme sur mon épaule pour que je me recouche.

— Je te jure, Solène, on va trouver qui t'a fait ça. Tu peux compter sur moi.

Je reste silencieuse un instant avant de reprendre:

— Mon fils?

— Ton amie Élyse est partie avec lui. Elle va s'en occuper. Là, tu dois te reposer, le temps que le médecin te donne ton congé. Il devrait revenir bientôt.

Je fixe le plafond en serrant les poings. Droguée... je n'ai plus vingt ans! C'est aux jeunes que ça arrive, des trucs pareils! Pas à des mères de famille! Le visage de l'homme avec qui j'ai discuté alors que j'étais au bar reste vague. Je ne parviens pas à me souvenir de lui.

— Hé, c'est pas grave, fait Charles, en passant doucement le dos de sa main



sur ma joue, puis sur mes cheveux.

Mes yeux reviennent à lui, et je souris tristement. Il se soulève et vient poser ses lèvres réconfortantes sur mon front. Son geste a encore plus de répercussions sur moi que toutes les caresses que nous avons échangées...

Les doigts de Charles se glissent entre les miens, tandis qu'il exerce une douce pression. Je l'observe, et mon ventre se noue. Je ressens quelque chose pour cet homme. Quelque chose qui dépasse la simple attirance physique.

Et ça, ce n'est pas bon. Pas bon du tout...



## Élyse

*Samedi soir, piscine de l'hôtel*

Je ne peux pas croire que le monde soit aussi débile!

Qui met de la drogue dans le verre d'une mère de famille pendant un match de hockey? En plein tournoi! Maudit que les hommes sont caves, des fois!

À quoi il s'attendait, le gars? Il pensait violer Solène dans les gradins, entre deux rangées de bancs? Pendant que tout le monde le regarderait sans dire un mot? Sérieusement, je ne sais pas ce qui me retient d'appeler la police! Surtout qu'il paraît que ce n'est pas la première fois que ça arrive dans cet aréna...

Malheureusement, Solène a choisi de ne pas porter plainte. Charles vient de me le confirmer par texto. Apparemment, elle ne veut pas penser à ça pour le moment, ce qui veut dire que ce gros dégueulasse va pouvoir recommencer n'importe quand. Même plus moyen de boire un verre sans avoir peur de se retrouver à l'hôpital...

Je me sens mal de ne pas être avec mon amie en ce moment. Ça me fait plaisir de m'occuper de Mathis pendant qu'elle se remet, mais j'aime pas mal moins le fait que c'est son fameux arbitre qui prend soin d'elle.

Au lieu de son mari!

Je l'adore, Solène, et elle a toujours eu une tête sur les épaules. Mais là, j'avoue que je ne comprends pas ce qu'elle est en train de faire. À quoi elle joue? J'ai juste le goût d'écrire à Benoît pour tout lui raconter!

En bonne fille que je suis, je décide de me mêler de mes affaires. Ce n'est pas à moi de régler ça. Mais pauvre Mathis, quand même. Il a l'air si heureux à glisser avec les autres dans la piscine. C'est clair qu'il ne se doute pas de ce qui se passe en ce moment... Je ne lui ai pas raconté ce qui était arrivé à sa mère – quel enfant a besoin de savoir ça? J'ai seulement inventé un rendez-

vous de dernière minute avec un client pour justifier son absence.

L'excuse préférée de Solène!

En voyant mon air préoccupé, Maxime se hisse hors de l'eau et me rejoint près des autres parents. J'essaie de détourner le regard, mais c'est humainement impossible. On est à la piscine. Il est en *chest*. Je ne vais quand même pas me couvrir les yeux!

Je le détaille de façon plus ou moins subtile, impressionnée par sa silhouette. Je note un délicieux mélange de j'aime la vie, j'aime le sport, j'aime prendre une bière et manger au resto une fois de temps en temps...

Je n'ai jamais été du genre «*six packs* et pecs de béton». C'est bien beau dans les pubs, ce genre de gars, mais dans la vraie vie, ça veut dire *shake* de protéines trois fois par jour, entraînements de débile et une obsession qui frôle la maladie mentale. Personnellement, ce n'est pas ce que je cherche. Je préfère l'équilibre.

— Est-ce que tout va bien? demande Maxime en se penchant pour jeter un œil à mon téléphone.

— Oui, Charles vient de m'écrire. Solène devrait sortir de l'hôpital d'ici la fin de la soirée.

— *Good!*

— Tu sais que tu me dégouttes dessus? dis-je en lui faisant signe de reculer.

— Ouais, pis?

Il me regarde avec humour et secoue la tête comme un chien mouillé. Ses cheveux dégoulinent sur le t-shirt – blanc! – que Solène a laissé Josée choisir pour moi. Et qui est trop petit, par-dessus le marché. Avec le soutien-gorge violet que je porte en dessous, c'est superbe. J'ai l'air d'une agace!

Mais Maxime ne semble pas de cet avis, puisqu'il rougit en baissant les yeux sur mon décolleté. Les autres papas ne s'en plaignent pas non plus, d'ailleurs. J'ai bien vu leur regard étonné quand je suis arrivée sur le bord de la piscine, tout à l'heure. Le gros Giguère s'est même étouffé avec sa gorgée de bière. Il faut dire que ce n'est pas trop mon style, ce genre d'accoutrement, alors je me suis justifiée auprès du groupe pour expliquer ma tenue.

— Tu voulais pas te baigner? demande Maxime en observant nos enfants qui s'amuse.

— J'ai pas de maillot.

— Pas besoin.

Il me fait un clin d'œil et retourne patauger avec les jeunes. Pendant ce temps, les mamans font des projections sur l'avenir de notre équipe dans le tournoi. En les regardant discuter, je me sens un peu comme une extraterrestre. Il faut dire qu'elles sont mieux équipées que moi pour survivre dans cet environnement chaud et humide: sandales de plage, camisoles et bouteilles en inox remplies de vin rouge. Je suis une vraie débutante avec mes pieds nus — les chaussures sont interdites —, mes joggings — ouais, il

semblerait que je sois la seule à porter ça en tournoi – et ma coupe de vin – confisquée par le sauveteur dès mon arrivée.

— On a super bien joué ce soir, lâche Marie-Ève, la mère de Flavie, notre petite gardienne de but. J'espère que les gars vont être en forme demain!

— Ouais! ajoute une fille que je ne connais pas, mais qui m'offre quand même une gorgée de sa bouteille, comme si on était assis autour d'un feu de camp. Si on gagne contre les Stars, on revient la fin de semaine prochaine!

— Hein? Pour vrai?

Les têtes se tournent dans ma direction. Quoi? J'ai dit une bêtise?

— Tu savais pas? demande Marie-Ève, les sourcils relevés.

— Ah, oui, oui, dis-je en tentant de me rattraper. J'avais pas réalisé, c'est tout. Mais juste pour être sûre... Le tournoi finit pas en fin de semaine?

Les autres mamans – et même certains papas – me lancent des regards amusés, comme on le ferait avec un enfant qui ne comprend pas vite. Je fais un effort considérable pour essayer de me rappeler les détails publiés sur notre groupe Facebook, mais ça ne me revient pas. Il faut dire que c'est mon ex qui gère ça d'habitude. Pas moi.

— Tu t'en sortiras pas si facilement! s'écrit le gros Giguère en lâchant un rire gras. Tu vas être pognée pour nous endurer encore la fin de semaine prochaine.

— Oh que oui! ajoute le père d'Ismaël en levant sa canette de bière dans les airs. On a ben l'intention de le gagner, ce tournoi-là!

Je m'apprête à répliquer que c'est sûrement Solène qui s'occupera de Louis-Félix pendant que je serai à la maison avec les deux plus jeunes, mais le sauveteur s'est approché pour intervenir:

— La boisson est interdite sur le bord de la piscine, dit-il de sa voix d'ado qui vient à peine de muer. Si vous souhaitez prendre de l'alcool, vous devez sortir immédiatement.

— C'est même pas vraiment de l'alcool, ça! argumente le gros Giguère en lui montrant sa canette de Coors Light. C'est quasiment de l'eau!

Et il cale le reste d'un coup sec. Ça fait déjà quelques-unes qu'il s'enfile en cachette et il commence à être pas mal pompette. Tellement qu'il passe son t-shirt par-dessus sa tête – *shit!* Je n'ai pas envie de voir ça! – et saute dans la piscine en faisant une énorme bombe.

**SPLASH!**

Évidemment, c'est moi qui reçois le gros des éclaboussures. Je me lève d'un bond, saisie par le froid de l'eau qui s'infiltre dans mes vêtements. J'ai les cheveux trempés, le visage inondé, et mon t-shirt est maintenant aussi transparent qu'une feuille de riz. J'ai l'air d'un rouleau de sushi.

Et tout le monde trouve ça been drôle! Tout le monde, sauf notre sauveteur.

Maxime sort de la piscine en rigolant et me tend la première serviette qui lui tombe sous la main.

— Merci.

— Non, merci à toi! répond-il d'un ton moqueur. Je pense que c'est le plus beau tournoi de ma vie, ajoute-t-il en me reluquant de la tête aux pieds.

Je lui fais une grimace digne d'un enfant de trois ans et me rassois sur ma chaise détremmée. Une partie de moi a le goût de sermonner le gros Giguère pour ce qu'il vient de faire, mais à le regarder s'amuser dans l'eau avec les joueurs, je ne peux pas rester fâchée contre lui tellement longtemps. Ce n'est peut-être pas le gars le plus brillant de la terre, mais c'est un bon papa. Je ne peux pas lui enlever ça. Quoique...

— Mais qu'est-ce qu'ils font?

Je plisse les yeux pour essayer de comprendre.

Tous les jeunes – mon fils inclus – sortent de la piscine et collent leur dos au mur, les uns à côté des autres. Marie-Ève s'installe face à l'action pour filmer la scène avec son téléphone et lève le pouce pour montrer qu'elle est prête. Le gros Giguère annonce:

— Attention... Trois, deux, un, *GO!*

D'un même élan, les enfants – et certains papas – se laissent tomber à plat ventre sur la céramique. Il y a tellement d'eau au sol qu'ils glissent en direction de la piscine en faisant semblant d'être des otaries. Le battement des nageoires, le mouvement de la tête, le cri, tout! Puis, ils plongent la tête la première et disparaissent sous l'eau. Dès qu'ils émergent, des applaudissements enthousiastes se font entendre de part et d'autre:

— Yé!

— C'était vraiment *hot!*

— J'ai filmé! Je vais mettre ça sur notre groupe.

Et moi, je me demande jusqu'à quel point c'est sécuritaire, ce genre de jeu. Apparemment, je ne suis pas la seule à trouver que c'est une drôle d'idée. Le sauveteur, qui semble avoir réalisé qu'il est trop jeune pour discipliner une gang de parents à moitié saouls, a téléphoné à la réception pour appeler des renforts. Le gérant de l'hôtel se présente donc quelques secondes plus tard avec son air de bœuf et ses conditions claires comme de l'eau de roche. En bref, plus personne n'a le droit de boire, de s'amuser, de rire, de crier ni de faire l'otarie. Ça te calme un groupe dans le temps de le dire, ça!

Sauf peut-être Josée et le gros Giguère. C'est la troisième fois qu'ils grimpent dans le toboggan et qu'ils dévalent la glissoire. Enfin... presque. Josée y parvient sans peine, tandis que le gros Giguère se brasse le derrière pour essayer d'accélérer. Ça me surprend qu'il ne soit pas encore resté coincé tellement ça passe serré. Mais comme il n'y a rien qui interdit aux adultes de glisser, le sauveteur les laisse faire sans dire un mot – et moi, je m'amuse comme une folle à les regarder aller.

Une fois leur petit jeu terminé, Josée enroule une serviette autour de ses épaules et se tire une chaise entre Maxime et moi.

— Ça fait du bien de se saucer, dit-elle en s'asseyant de façon plus ou moins délicate. J'avais chaud. T'as pas chaud, toi, Élyse?

— Je suis correcte.

— En tout cas, les enfants sont contents de se baigner. Tu voulais pas emmener tes deux plus jeunes?

— Non, ils sont restés à la maison avec leur grand-mère.

— Ah...

Elle jette un regard à Maxime, qui ne rate pas un mot de notre conversation. Et là, je vois un éclair de malice passer dans ses yeux, comme si elle avait un plan diabolique en tête.

— Je comprends. Ça doit être *rushant*, des fois, avec ton mongol.

Maxime tique alors que je bronche à peine. L'expression devrait me choquer, mais je suis habituée à ce genre de réflexion. J'en entends des vertes et des pas mûres depuis la naissance de Jean-Loïc. La plupart du temps, les gens ne sont pas méchants; ils sont juste curieux, ou même ignorants. La différence a toujours dérangé, et elle dérangera toujours.

Ce qui m'inquiète, c'est de savoir quelle sera la réaction de Maxime. Et je suis pas mal sûre que c'est EXACTEMENT pour ça que Josée s'est permis d'être aussi directe. Pour voir comment il allait recevoir cette information. Est-il au courant que Jean-Loïc est différent? Sûrement, vu que les autres parents sont de vraies fouines. C'est clair que quelqu'un en a parlé à un moment donné. Maxime est-il à l'aise avec ce genre de handicap? Se sauvera-t-il en courant?

À mon grand bonheur, il arque les sourcils et reprend l'inculte devant tout le monde:

— On dit trisomique, Josée. Le fils d'Élyse est pas né en Mongolie, que je sache.

— Hein? C'est quoi, le rapport?

Quelques parents retiennent un fou rire pendant que Maxime essaie de lui expliquer. Josée croise les bras et finit par marmonner que ça ne change rien au fait qu'il sera toujours handicapé. Ce qui est vrai.

Mais Maxime ne se laisse pas décourager. Il conclut son discours avec une phrase qui me réchauffe le cœur:

— En tout cas, moi, j'ai pas mal hâte de le rencontrer, ton p'tit bonhomme!

Je l'observe un moment, la gorge un peu serrée, je dois l'avouer.

J'ai pogné le *jack pot* ou quoi? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un homme si parfait dans ma vie? Je lui réponds d'un grand sourire, alors que Josée se lève de sa chaise, piquée. Je pense qu'elle ne s'attendait pas à ce genre de réaction.

— On s'en va, Diego! crie-t-elle à son fils qui joue à Marco Polo avec ses amis.

— Pas tout de suite, maman! Je veux me baigner encore!

— J'ai dit on s'en va! Envoie! Sors de la piscine, je le répéterai pas deux fois!

En temps normal, Diego aurait résisté, mais à voir l'air de sa mère, il comprend qu'il ferait clairement mieux d'obéir.

Je les regarde quitter les lieux sans arriver à cacher le sourire qui insiste pour se frayer un chemin sur mes lèvres. J'ai l'impression que Josée va nous foutre la paix à partir de maintenant.

Une fois qu'elle est partie, l'ambiance se détend un peu autour de la piscine. Les enfants reprennent leur jeu, les parents continuent leur conversation... et mon cœur se gonfle de bonheur.

Il y a quelque chose de fort entre Maxime et moi.

Quelque chose de solide. Et de puissant.

## Solène

*Nuit du samedi, en sortant de l'hôpital*

Je sens les bras de Charles qui me soulèvent. Son souffle dans mon cou. Son corps qui se redresse et m'extirpe de sa voiture. Ses pas font crisser la neige tandis qu'il me transporte jusqu'à l'hôtel. Son haleine crée de la fumée blanche.

Les yeux entrouverts, je l'observe sans qu'il s'en rende compte. Je me suis endormie durant le chemin entre l'hôpital et ici. Charles a conduit si doucement... comme s'il ne voulait pas me déranger. Ou qu'il ne désirait pas vraiment arriver à destination. Moi non plus, il faut dire: j'aurais préféré que le trajet ne se termine jamais.

Parce que... je ne sais pas ce que Charles a en tête. Va-t-il me déposer à ma chambre? Mathis doit dormir avec Élyse et Louis-Félix, à cette heure. Je ne vais quand même pas aller le réveiller simplement pour le ramener avec moi.

Autrement dit, je vais devoir passer la nuit toute seule. Mais dès la première heure, demain matin, je me dépêcherai de partir à la recherche de mon fils. Je ne veux pas qu'il s'inquiète. Je vais bien. Je vais mieux, du moins.

Le médecin que j'ai eu la chance de voir – à peine quelques minutes – m'a expliqué que les effets de la drogue allaient se résorber d'eux-mêmes. Je n'en ai pas pris une assez grande quantité pour que ce soit grave. Je risque quand même d'être fatiguée dans les prochains jours. Un peu comme un énorme lendemain de veille, mais qui dure et dure...

Voilà pourquoi le doc a eu la gentillesse de me signer un papier d'arrêt de travail d'au moins sept jours. J'ai droit à un congé forcé. Je ne vais pas me plaindre. J'en avais grand besoin. Surtout avec ce qui m'attend à mon retour chez moi.

Les portes automatiques du hall de l'hôtel s'ouvrent sur notre passage, et



Charles se dirige vers l'ascenseur. Par chance, celui-ci est déjà au rez-de-chaussée, et nous n'avons pas à attendre très longtemps avant de pouvoir nous y engouffrer. Bon, en ce qui me concerne, je ne fais que me laisser porter, sans avoir à bouger le petit doigt.

La chaleur de Charles me réconforte. Sans y réfléchir, je me colle encore davantage à lui. Je me blottis même le visage contre son torse. Il lui jette un petit coup d'œil, mais je referme les paupières en vitesse. Heureusement, je suis sauvée par le «ding» annonçant notre étage.

Quelques secondes plus tard, Charles avance à pas feutrés dans le couloir. Il s'arrête alors et se contorsionne afin de sortir sa carte, qu'il fait ensuite glisser sur la serrure. Puis, il pousse la porte... Nous y voilà. Je suis dans sa chambre. Et non dans la mienne.

Délicatement, il me dépose sur son lit. C'est un *king*, le chanceux! Moi, j'ai eu droit à un simple matelas double, que j'ai dû partager avec Mathis. Après s'être redressé, Charles reste là, sans faire le moindre bruit. Qu'est-ce qu'il fabrique? J'ouvre un œil, et le referme aussitôt.

Chiasse. Il m'a vue.

— T'es réveillée, on dirait..., murmure-t-il. Ça fait combien de temps, au juste?

Je m'étire, en faisant semblant que je ne comprends pas de quoi il parle. Et dans un jeu d'actrice digne d'un Oscar, je mime la surprise d'être là.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi tu m'as pas ramenée dans ma chambre?

— D'abord parce que j'avais pas ta carte, déclare-t-il en sautillant sur place pour retirer une de ses bottes. Et... c'est pas une bonne idée que tu dormes seule. Je préfère te surveiller, cette nuit, termine-t-il en lançant la seconde derrière lui.

— Me surveiller? Je suis pas une enfant, tsé.

— Ça, j'avais remarqué, lâche-t-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Je me sens rougir en un clin d'œil, mais il se détourne déjà et se rend jusqu'à la salle de bain, dont il laisse la porte ouverte. Ne pouvant résister bien longtemps, je me mets à quatre pattes pour me rendre au bout du lit. Je tends le cou afin de vérifier ce qu'il fabrique et je dois dire que je ne suis pas déçue du spectacle...

Le voilà qui attrape le bas de son chandail à deux mains et le fait passer par-dessus sa tête. Torse nu, il se penche sur le lavabo et ouvre le robinet pour ensuite s'arroser le visage. Il s'essuie en vitesse et se brosse les dents tout aussi rapidement.

Oh... j'espère que je n'ai pas mauvaise haleine! Ma brosse à dents est dans ma chambre.

Lorsqu'il sort de la salle de bain, je me rassois et me mets à inspecter mes ongles avec beaucoup d'intérêt. Charles ne doit pas être dupe de mon manège,

car il me demande, d'une voix amusée:

— Veux-tu y aller, toi aussi?

J'acquiesce et je tente de me relever, mais je ne peux m'empêcher de grimacer en me laissant retomber sur le lit. Oh, le mal de crâne que je me tape... Je sens la main chaude de Charles se poser sur ma cuisse tandis qu'il s'agenouille devant moi.

— Ça va pas?

— C'est juste ma tête... J'ai une migraine de la mort.

Sa mâchoire se crispe, et il reste silencieux un moment. Finalement, je fais signe que ça va mieux, et il m'aide à me remettre sur pieds. Tel un petit chien, il me suit jusqu'à la salle de bain, dont je tente de refermer la porte.

— Attends, laisse ouvert un peu, me dit-il en posant la main à plat sur la porte. Je veux t'entendre, si t'as besoin de moi.

— Pas question. Je dois faire... en tout cas, je veux pas que tu m'entendes, justement!

Mais il passe son pied dans le cadre, bloquant ainsi la fermeture de la porte. Je soupire, mais me résigne tant bien que mal à faire pipi, tandis qu'il se tient dans l'embrasure. C'est gênant à l'os, ça! Sauf que je suis plutôt contente qu'il soit là, car lorsque je me relève, je vois aussitôt des étoiles.

— Cha... Charles?

Il ne prend pas la peine de me répondre et entre en trombe dans la pièce, en accourant vers moi.

— OK, je suis là. Appuie-toi sur moi, on retourne dans le lit.

Oui. C'était vraiment une bonne idée de dormir avec lui en fin de compte. Pas que je me serais obstinée, mais... Je me sens faible, et on dirait que quelqu'un s'amuse à me taper sur le crâne avec un marteau. J'ai l'impression que la nuit sera difficile.

Une fois que je suis bien étendue sur le matelas, Charles se met en tête de me retirer mes bottes, mes bas et... mon pantalon!

Wô! Pas besoin d'être si pressé! On a toute la nuit devant nous...

— Tu dormiras mieux sans, mentionne-t-il en faisant glisser mes jeans sur mes jambes pour les balancer sur le fauteuil, tout à côté.

Remarquant mon air surpris, il ajoute:

— Promis, je vais pas t'agresser. Tu as été droguée, Solène. Je vais certainement pas profiter de toi dans cette situation!

— Ah non? dis-je d'une toute petite voix.

Il se redresse et me transperce du regard, les poings sur les hanches. Dieu qu'il est beau... Si je n'avais pas si mal à la tête, je sens que je le saisisrais par la ceinture et que je le ferais basculer à côté de moi. Mais... vaut mieux pas. Je risquerais de voir des étoiles. Une fois de plus.

Je fais gonfler mes joues de frustration et fixe le plafond. C'est la seule

chose que j'aie trouvée à faire pour ne pas être tentée. Pendant ce temps, Charles fait le tour du lit et vient se coucher à ma droite. Vraaaiment loin. Il y a au moins un pied qui nous sépare l'un de l'autre, si ce n'est pas plus. Frustrée, j'amorce un mouvement vers lui, mais il se détourne et se couche de côté.

DOS À MOI!

Je lâche une petite exclamation de stupeur, à laquelle il répond simplement en chuchotant:

— Bonne nuit, Solène...

Je reviens sur le dos et soupire. Ben oui! Comment je pourrais passer une bonne nuit alors que le fantasme de presque toutes les femmes se trouve dans le même lit que moi? Je ferme les yeux, essaie de compter les moutons, songe à des choses agréables, mais rien n'y fait. Impossible de m'endormir. Et mon voisin ne semble toujours pas avoir sombré dans les bras de Morphée non plus, car je ne perçois pas encore la respiration caractéristique d'un dormeur.

OK, ça suffit, le niaiserie! J'ai envie de cet homme, je ne vois pas ce qu'il y a de mal à le lui montrer! Les seuls effets de la drogue qui demeurent en moi sont ce fichu mal de crâne et des étourdissements lorsque je me relève. Pour le reste, tout est fonctionnel. Oui, tout!

Je me repositionne donc sur le côté et glisse lentement vers mon compagnon. Lorsque nos corps sont à deux doigts de se toucher, je lève le bras, dans le but affirmé de le poser sur sa taille, mais je me fige en entendant...

— Recule, Solène. Immédiatement.

— Que je...?

— C'est pas une bonne idée, ajoute-t-il, sans me regarder.

Non, mais ce n'est pas vrai! Je suis quand même assez grande pour savoir ce qui est bon ou pas dans ma situation. Résolue, je me colle contre son dos et passe mon bras sous le sien, afin de lui caresser le torse. Je l'entends retenir son souffle avant de saisir ma main et de l'éloigner de lui.

Il se décolle même de quelques centimètres!

S'il continue de se tasser, il va carrément tomber du lit. C'est beau, j'ai compris le message. Charles ne veut absolument rien savoir de moi. Il doit encore penser à son ex. J'ai mal interprété les signaux. Autant ne plus rien tenter. Des plans pour qu'il m'accuse de l'agresser. Je fais donc marche arrière et me recule en rageant tout bas.

Me voyant m'éloigner, Charles se replace sur le dos et me jette un coup d'œil. Le mince drap nous recouvrant ne dépasse pas ma taille, car je l'ai rabattu sur mes hanches. Mon compagnon grogne en détournant le regard.

— S'te plaît, remonte le drap.

— Non, j'ai chaud, dis-je, de mauvaise foi.

En fait, j'ai même quelques frissons, parce que le chauffage de cet hôtel

est vraiment déficient. Mais je n'ai absolument pas le goût de faire plaisir à Charles. Sans compter qu'il commence à devenir gossant. Je ne vais pas tomber malade simplement parce que je ne suis pas abriée correctement. Qu'il se mêle de ses affaires. Sauf qu'il ne semble pas le voir de cet œil, car il attrape le drap et le remonte jusqu'à mon nez.

Je le repousse, énervée, et il répète son mouvement, avec le même air irrité. Pour la forme, je recommence, si bien que nous ressemblons à deux enfants qui se chamaillent. Je finis par lui donner involontairement un coup de coude, ce qui le fait retomber durement sur les oreillers.

Il se pince aussitôt le nez, en gémissant:

— Aaah... je pense que...

— Oh non! Tu saignes! Je m'excuse, je voulais pas...

— Je sais, je sais. C'est pas grave, lâche-t-il, en essayant de se relever.

Je le bloque sur sa lancée, en le maintenant au lit de mes deux mains.

— Non, reste étendu. Ça va arrêter le saignement.

— Ah ouin, t'es sûre? demande-t-il d'une voix nasillarde.

— Euh... ben je pense.

Du sang se met à couler sur ses lèvres. J'avise la boîte de mouchoirs, de son côté du lit, et je tente de la saisir, en m'étirant par-dessus Charles. Lorsque mes yeux reviennent vers lui, je constate que les siens sont plantés sur ma poitrine, qu'on peut assez bien deviner, sous mon t-shirt. Comme un enfant pris en faute, il lève le regard vers moi et s'excuse aussitôt:

— Désolé, je... c'est vraiment *tough*, Solène, de pas te toucher. T'es trop belle...

Me rassoyant près de lui, je le questionne tandis qu'il s'essuie le menton et se bouche le nez:

— C'est pour ça que tu voulais que je me couvre?

— Ouais, avoue-t-il en soupirant, la voix nasillarde. J'ai envie de toi, tsé, mais c'est pas le bon moment.

Nous nous observons en silence quelques instants avant que Charles me fasse signe de me glisser contre lui et de poser ma tête dans le creux de son épaule. Une fois que nous sommes bien installés, il reprend:

— En plus, ça fait pas très longtemps que je suis plus avec mon ex. Si je commence de quoi avec toi, j'ai peur que... que tu sois juste un *rebound*, tu comprends? Tu mérites mieux que ça...

Il abaisse son mouchoir pour tourner la tête vers moi. Je lève le menton, et nous plongeons dans le regard l'un de l'autre. Longtemps. Très longtemps. Il prend une grande inspiration, ferme les yeux et pose ses lèvres sur mon front. J'apprécie ce contact quelques instants, avant de me replacer. J'allonge le bras dans les airs et il m'imité, si bien que nos mains se joignent. Nos doigts s'entrecroisent.

À voix basse, il me parle de lui. De ses rêves. De ce qu'il souhaitait construire avec son ex. Il me dit que c'est ça qu'il aimerait, avec une fille: une relation stable, mais passionnée. Un amour qui traverse le temps. Mine de rien, c'est un romantique, ce gars. Puis, il me demande comment moi, je vois l'amour.

Je réfléchis durant quelques secondes. C'est si compliqué, parfois. Et pourtant, ça peut tellement être simple, aussi. Voilà ce que je tente de lui faire comprendre. Dans mes mots. À ma façon.

Il hoche la tête, abaisse le bras, entraînant le mien par la même occasion. Il plie le coude et pose ma main sur son cœur, avant de murmurer:

— Je sais que c'est tôt... qu'on vient juste de se rencontrer, mais... ce serait le fun, non, qu'on se revoie, toi et moi? Qu'on essaie de... je sais pas... de voir où ça peut nous mener?

Je souris, la joue collée contre son torse. Il fait voler des papillons dans mon cœur, cet homme-là. C'est fou à quel point il est rapidement venu me charmer. Oui, il y a vraiment quelque chose de spécial entre nous.

C'est la raison pour laquelle je souffle d'une voix à peine perceptible:

— Oui... j'adorerais ça.

Sans réfléchir à ce qui m'attend à la maison. À ma vie. À mes problèmes...



## Élyse

*Dimanche matin, chambre d'Élyse*

*Élyse*

Salut! Comment ça va ce matin?

*Solène*

Pas facile... J'ai l'impression d'avoir passé une nuit blanche. Mathis a été fin?

*Élyse*

Un amour! Les gars sont fantastiques ensemble! Ils ont bien dormi et bien mangé.

Repose-toi, OK? Ils sont déjà à l'aréna.

Solène

Je sais pas ce que je ferais sans toi!

Tu as complété ton *check out*?

Élyse

Pas encore. Je suis en train  
de tout ramasser.

Solène

D'ac.

Élyse

On se reparle tantôt! Prends soin  
de toi.

Solène



Hier soir, les coachs nous ont dit qu'ils voulaient que les joueurs arrivent une heure et demie avant la partie. Au début, je les ai trouvés un peu intenses, mais maintenant que c'est fait, l'idée me paraît excellente. Ça me laisse plus de temps pour moi... et pour prendre un café en bonne compagnie.

Élyse

#LeCaféEstPrêt?

Élyse

#Invitation

#J'attendsToujours...

Maxime

Je te prépare ça. On se retrouve  
au resto en bas?

Élyse

Super!

Je me sens comme une ado qui s'apprête à rejoindre son *kick*. Je suis tout énervée! J'ai tellement hâte de voir Maxime que j'ai du mal à fixer mon attention sur ce qu'il me reste à faire. Ce n'est pas si compliqué, pourtant: je dois m'habiller, m'arranger un peu, ramasser ma chambre et surtout... SURTOUT! me brosser les dents. Juste au cas où ses lèvres, douces et séduisantes, se retrouveraient sur les miennes.

OK, un peu de concentration, Élyse.

Je prends une grande inspiration et ferme les yeux pour m'aider à garder mon calme. Je sens mon cœur battre contre mes tempes. Il me dit de me dépêcher. De profiter de chaque instant en compagnie de Max.

Je parcours la chambre pour être certaine de ne rien oublier et me tape deux allers-retours jusqu'à ma voiture pour tout mettre dans le coffre, les affaires de Mathis également. Une fois que c'est fait, je rentre en vitesse, tout en glissant les mains dans les poches de mon manteau pour me protéger du froid. En arrivant dans le hall, je suis accueillie par la voix tonitruante de Josée. Le coude bien appuyé au comptoir de la réception, elle est carrément en train de faire une scène.

Pourquoi je ne suis pas surprise?

Je tends l'oreille, curieuse de connaître le motif de son mécontentement. À l'entendre, on croirait qu'il s'est passé quelque chose de super grave, alors je préfère être mise au courant.

— C'est de la fausse représentation, votre affaire! s'écrie-t-elle en crachant presque au visage de la pauvre employée. Vous avez pas le droit d'augmenter vos tarifs à la dernière minute comme ça!

Je ne sais pas comment fait la réceptionniste pour garder son calme. Elle



hoche la tête doucement et lui explique, d'un ton ferme et posé:

— Comme je vous l'ai déjà dit, madame, pour bénéficier du rabais de dix dollars par nuit, il fallait mentionner le nom de votre club lors de la réservation. Je suis certaine que la gérante de votre équipe vous a donné cette information. Par contre, en choisissant un autre intermédiaire en ligne, comme vous l'avez fait, je ne peux pas garantir les prix. C'est lui qui les fixe, pas nous.

— C'est n'importe quoi, votre affaire! rétorque Josée en frappant sur le comptoir d'un geste théâtral. Je veux parler au responsable!

— Il est occupé, madame.

— Arrêtez de m'appeler madame! J'ai pas soixante ans!

Je pince les lèvres pour m'empêcher de rire. Qu'est-ce qu'elle est ridicule, cette Josée! Faire toute une histoire pour sauver vingt dollars! Elle n'a donc aucune fierté?

Apparemment pas, parce qu'elle continue:

— Pis en plus, j'ai presque pas dormi de la nuit dans votre hôtel de marde! Y a des énervés qui ont fait du bruit jusqu'à deux heures du matin!

— Ce sont des parents de votre équipe...

— Et alors? C'est inacceptable! Mon gars va avoir de la misère à patiner à cause de ça. Je demande une compensation!

— Je suis désolée, je ne peux rien pour vous, malheureusement, mada... mademoiselle.

Josée s'apprête à rouspéter de nouveau quand un homme, grand et costaud, vient prêter main-forte à sa collègue. Il prend place derrière le comptoir, jette un œil à la facture et s'empare du terminal.

— Ce sera pour payer de quelle façon? demande-t-il d'un ton sans réplique. Crédit ou débit?

Josée avale sa salive et répond timidement:

— Débit.

Elle sort sa carte de son portefeuille et la tend au gérant, qui la glisse dans le terminal. Voilà, la scène est finie. Je ne m'étais même pas aperçue que je m'étais arrêtée pour écouter. Je poursuis mon chemin sans me retourner lorsque j'entends au loin:

— Fonds insuffisants, madame. Avez-vous une carte de crédit?

Je secoue la tête de découragement et me dirige vers le restaurant, fébrile à l'idée d'y retrouver Maxime. En le voyant assis à la table du fond, j'oublie Josée dans le temps de le dire! Je sais que ça peut sembler cliché, mais cet homme, c'est comme une bouffée d'air frais dans ma vie. J'aime tout de lui: son humour, sa façon d'élever sa fille, sa relation avec son ex, et surtout, le fait qu'il accepte totalement ma situation familiale un peu différente. Hier soir, on s'est textés pendant des heures alors que les enfants dormaient, et j'en

ai appris davantage à son sujet.

Il est physiothérapeute – ça, c'est vraiment sexy! – il habite à douze minutes de chez moi – ça, c'est vraiment génial! – il aime faire du ski, cuisiner et écouter le hockey à la télé. Il s'intéresse à la Bourse, mais pas tellement à la politique. Il a trois frères et sœurs, ses deux parents sont en vie – et toujours ensemble –, et il est ouvert à l'idée d'avoir d'autres enfants.

On est loin d'avoir fait le tour des questions que j'ai envie de lui poser, mais c'est un début. Un excellent début, je dirais. Pour l'instant, je ne lui ai pas encore trouvé de défaut. J'ai eu beau l'interroger à ce sujet, il a refusé de me répondre.

«Je te laisse les découvrir toi-même. Chose certaine, j'en ai des tas!»

Pfft! J'en doute.

Son visage s'illumine lorsqu'il me voit arriver. C'est-tu pas assez incroyable, ça? Je m'assois en face de lui, et il me tend la tasse de café qu'il a soigneusement préparée pour moi dans sa chambre.

— J'espère qu'il est assez chaud, dit-il en souriant.

— Je suis sûre qu'il est parfait.

— Tu te rends compte que c'est notre tout premier déjeuner ensemble?

— Et pas le dernier.

Je lui fais un clin d'œil amusé et prends une gorgée de ce pur délice. Et là, comme on le voit souvent dans les films – le genre de scène qui me tape sur les nerfs tellement c'est kitch – il tend le bras pour essuyer la mousse de lait qui est restée collée au coin de mes lèvres. Tout en douceur, comme au ralenti.

Soudain, je comprends la portée de ce geste si anodin. C'est une démonstration de tendresse indescriptible – et qui est loin d'être kitch, en réalité. Je ferme les yeux de bonheur et pose ma main sur la sienne pour graver cet instant dans ma mémoire.

— Tu es tellement belle, me dit Maxime au moment où j'ouvre les paupières.

Ça me donne envie de rire parce qu'il n'y a pas plus banale que moi, comme fille. J'ai l'air d'une tapisserie à côté des autres mères. Elles sont toujours bien habillées, bien coiffées, bien maquillées. Un peu comme Solène, quoi! Il faut croire que Maxime voit un petit quelque chose de spécial en moi, sinon il ne serait pas assis là à me contempler comme si j'étais la huitième merveille du monde.

— Je vous retourne le compliment, cher monsieur, dis-je en prenant un air distingué. Aimerez-vous un peu de jus d'orange? J'allais justement m'en chercher.

— Je veux bien, merci.

Je me lève et j'en profite pour jeter un œil au comptoir. Ouin... il n'y a pas grand-chose d'intéressant là-dedans. Le même menu qu'hier: des œufs brouillés qui baignent dans le gras, des saucisses qui baignent dans le gras et

du bacon à moitié cuit – qui baigne dans le gras, mais ça, à la rigueur, c'est normal. Je me rabats donc vers le panier à pains et me choisis un bagel multigrains. Avec un peu de beurre d'arachide et de confiture, ça fera l'affaire. Je m'apprête à le mettre dans le grille-pain quand un garçon arrive à côté de moi, une assiette vide à la main, l'air complètement perdu.

Il me dit vaguement quelque chose... Je me trompe ou c'est un joueur de notre équipe? Hum, j'ai déjà de la misère à les reconnaître sur la patinoire – avec leurs noms dans le dos –, c'est normal que je sois mêlée quand ils enlèvent leur casque. Ils sont si nombreux, en plus!

— Tu serais pas un Tigre vert, par hasard?

Le garçon me répond par l'affirmative, un peu gêné.

— Je m'appelle Cédric.

— Comment ça se fait que t'es pas à l'aréna?

— Mon père est pas capable de sortir du lit. Il a été malade, cette nuit.

— C'est qui ton père?

— C'est le gros Giguère, m'apprend Maxime, qui s'est levé pour me prêter main-forte. Est-ce qu'il est correct? demande-t-il au garçon. Il respire encore?

— Ben, il ronflait quand je suis parti de la chambre, en tout cas. Je voulais pas le réveiller, mais j'avais trop faim pour l'attendre.

Le gros Giguère fait partie des parents qui ont – un peu trop – fêté hier soir. Boire un coup pendant un tournoi de hockey, c'est une chose, mais se maganer au point de ne pas pouvoir s'occuper de son gars le lendemain matin, c'est ordinaire rare! Pauvre petit chou qui doit en subir les conséquences – et là, je parle du fils, pas du père! Je regarde l'heure sur ma montre et décide d'intervenir. Ce n'est pas vrai qu'un joueur va arriver en retard au match à cause des excès de son père.

— Prends-toi un muffin, lui dis-je avec un sourire encourageant. Je vais te reconduire à l'aréna.

— On part maintenant?

— Oui! As-tu ton manteau avec toi?

— Il est dans ma chambre.

— Va le chercher tout de suite. Je te rejoins dans l'entrée dans cinq minutes.

— OK...

— Tu veux que j'y aille avec toi? me demande Maxime.

— C'est bon, prends le temps de déjeuner, on se verra là-bas. Mais si tu pouvais écrire au coach pour lui dire qu'on s'en vient, ce serait pas pire.

Je cale mon verre de jus et le dépose sur le comptoir. Puis, sans perdre une seconde, je file à la réception pour remettre mes clefs et payer ma chambre. Lorsque le coéquipier de mon fils me rejoint quelques minutes plus tard, son manteau sur le dos et sa tuque bien enfoncée sur les oreilles, je l'accueille avec un grand sourire.

— T'en fais pas, on va arriver à temps, c'est promis.

Le petit hoche la tête, visiblement gêné de se retrouver seul avec moi. C'est normal, on ne se connaît pas vraiment. Je m'applique donc à lui faire la conversation pendant le trajet vers l'aréna.

— Ça serait le fun que vous gagniez ce match-là, hein?

— Oui, ça voudrait dire qu'on reviendrait samedi prochain pour la demi-finale.

— Wow! La demi-finale! Vous êtes vraiment bons, en tout cas. C'est beau de vous voir jouer.

— Merci.

Je rêve ou j'entends une pointe de tristesse dans sa voix? Je tourne la tête dans sa direction et le surprends en train d'essuyer une larme au coin de son œil.

Oh... Pauvre chou...

Il n'est pas méchant, le gros Giguère, mais il devrait apprendre à se contrôler. Il paraît que ce n'est pas la première fois qu'il prend un coup pendant un tournoi. Personnellement, je me fiche de ce qu'il fait de ses soirées une fois que les jeunes sont couchés, mais si c'est pour rater le plus important, je me demande bien pourquoi il est là. Et surtout, je me demande ce que sa femme pense de ça – si elle est au courant, évidemment...

Lorsque nous arrivons à l'aréna, je m'empresse de reconduire Cédric jusqu'au vestiaire. Je fais un pas pour le serrer dans mes bras, comme je le ferais avec mon fils, mais il recule aussitôt.

Ouais, je devrais peut-être oublier les câlins. J'avais l'impression qu'un lien s'était créé entre nous, mais c'est sûrement juste ma fibre maternelle qui a pris le dessus.

— Je te souhaite un bon match! dis-je en levant un pouce dans sa direction.

— Merci, madame.

Il me fait un signe de la main et disparaît dans le vestiaire.

Je profite du fait que la porte reste ouverte quelques secondes pour essayer d'apercevoir mon fils – je suis toujours curieuse de savoir comment ça se passe quand les parents ne sont pas dans le vestiaire –, mais elle se referme presque aussitôt. Tout ce que je sais, c'est que les joueurs ont fini de s'habiller. Normal, puisque la partie commence dans une dizaine de minutes.

Ça me laisse le temps d'écrire à Maxime.

*Élyse*

#CaféRaté

#C'estLaVie

Maxime

#MeilleureChanceLaProchaineFois

Je vais peut-être arriver serré  
pour la *game*.

Élyse

Comment ça ?

Maxime

Je ramène quelqu'un.

Élyse

Qui ça ?

Maxime

Le gros Giguère.

Maxime m'explique qu'il est allé le réveiller et qu'il l'a sorti du lit par la peau du cou. Il l'a forcé à prendre une douche, à s'habiller et à le suivre sans dire un mot. Apparemment, il n'en mène pas large, alors j'ai hâte de voir sa tête quand il va débarquer à l'aréna. Avec le bruit, les spots de lumière et les encouragements des spectateurs, il risque de se payer un mal de crâne de la mort.

Tant pis pour lui!

Quelques minutes plus tard, je sors du casse-croûte avec un «café» et un muffin extra gras, extra sucre, pas trop de fibres. Puis, je m'installe dans les estrades avec les autres parents. Les conversations vont dans tous les sens, et chacun ajoute ses commentaires concernant la soirée de la veille, les niaiseries du gros Giguère, l'incompétence des employés de l'hôtel et le déroulement du match à venir. Évidemment, on me pose mille et une questions sur ce qui s'est passé avec Solène. J'y réponds sans me perdre dans les détails, tout en jetant des regards vers l'entrée de l'aréna.

J'ai hâte que Maxime arrive.

Je m'ennuie de lui...

Et je me trouve pathétique d'être à ce point accrochée à un homme que je connais depuis trois secondes et quart.



## *Solène*

*Dimanche matin, chambre de Charles*

Je m'étire leeeentement... Le moindre mouvement brusque pourrait faire revenir mon mal de crâne. Plus tôt, Élyse m'a envoyé quelques textos, question de me rassurer sur mon fils, et j'ai à peine réussi à lui écrire une réponse intelligible. Les lettres dansaient quasiment, sur l'écran de mon cell, si bien que c'est Charles qui a pris le relais, pendant que je lui dictais mon message.

C'est un amour, cet homme. Vraiment. Non, mais quelle idiote, son ex, de l'avoir laissé partir! En plus, il sent tellement bon... Je ferme les paupières et colle mon nez contre son cou, pour le sentir une fois de plus.

J'ai fait ça toute la nuit...

Charles tourne la tête vers moi, les yeux rieurs, et me chuchote:

— Arrête de me renifler comme ça.

— Quoi? Je te renifle même pas!

— Ah non? réplique-t-il en passant ses bras sous moi et en me soulevant afin que je me retrouve couchée sur lui.

Nous sommes maintenant nez contre nez, et je dois appuyer mes mains sur son torse pour m'éloigner un peu. Le sommeil m'a fait du bien. Je ne me sens plus aussi malade. Mais la fatigue est toujours là, par contre. Le retour en voiture, après la *game* de fiston, ne sera pas évident. Il va falloir que je me gave de café si je veux tenir la route. À moins que je propose à Josée de m'accompagner? Comme je la connais, elle serait capable de me jaser ça durant tout le trajet!

Nah... je ne suis pas si mal en point, quand même!

Charles me donne un baiser rapide, puis il me redépose sur le matelas. Il se lève ensuite et se penche pour attraper ses vêtements, éparpillés dans la pièce. La tête posée sur l'oreiller, je l'observe qui s'habille. Il a des fesses

d'enfer. Sans pouvoir y résister, je tends la main dans le but de les effleurer, mais Charles s'éloigne au même moment, et mon bras retombe sur le lit.

Tandis qu'il s'engouffre dans la salle de bain – sans refermer la porte –, je lui demande:

— T'es pressé?

— Pas tant. J'arbitre pas avant midi.

Il passe la tête par la porte et suggère:

— On va déjeuner ensemble?

— Au buffet de l'hôtel?

— Yark, non! lâche-t-il en grimaçant. On irait dans un bon resto. Y en a des pas pires dans le coin.

Je calcule mentalement si je suis trop juste. La partie de mon fils commence sous peu, et j'avais prévu faire mes bagages, fermer ma chambre, aller payer mes deux nuits, puis filer jusqu'à l'aréna. Ça ne me laisse pas tellement de temps devant moi, ça.

Voyant que je tarde à répondre, il réapparaît dans le cadre de porte.

— Si ça te tente pas, c'est pas grave, tsé. Je comprends...

— Non, ça me tente!

— Mais...?

— Mais je dois aller voir Mathis. Et faire mes bagages. Et retourner à la maison. Et...

Charles revient vers moi et s'assoit sur le bord du lit. Sa main sur mon épaule me fait taire, tandis qu'il reprend:

— Hé, ça va. C'est pas grave. On a dit qu'on prenait notre temps. Si c'est pas ce matin, ce sera le week-end prochain! conclut-il, avec un clin d'œil.

— Pour ça, faudrait que l'équipe de Mathis gagne encore. Sinon, j'aurai pas de raison de revenir dans le coin...

Il hausse un sourcil, avant de répéter:

— Aucune raison? Vraiment?

J'ai un sourire coquin pendant que je hausse les épaules. Les yeux plissés, il se rapproche de moi et reprend:

— Aucune, aucune?

Comme je m'obstine à répéter non de la tête, il se met à me chatouiller, et je tombe sur le dos en rigolant. Mais bien vite, je sens poindre une migraine, alors je cesse de rire et commence à gémir.

— Aoutch...

— Oh, désolé, s'excuse-t-il en stoppant son petit jeu pour me flatter les cheveux en douceur.

Lorsque la douleur s'estompe, je murmure:

— Tu aimerais vraiment que je revienne te voir la fin de semaine prochaine?



— Bah... si tu viens pas ici... c'est moi qui irai te retrouver chez toi. Qu'est-ce que t'en dis?

— Chez moi? Dans ma ville?

Il hoche la tête, fier de sa proposition. J'avale difficilement ma salive. Chez moi...? Le problème, c'est que...

Mais je n'ai pas le temps d'y songer plus longtemps, car on cogne à la porte. En grognant, Charles se lève d'un bond et va répondre. C'est la femme de ménage, qui lui lance d'un ton sec:

— Faudrait que je fasse la chambre, là!

— Vous reviendrez plus tard, d'accord? On est occupés.

— Mais j'ai bientôt fini mon *shift*, moi!

— De toute façon, la chambre a pas besoin d'être nettoyée. Je dors encore ici ce soir.

Je ne prends pas la peine de les écouter. Je me lève et me rends à la salle de bain. Je referme la porte, car cette fois, je veux plus d'intimité. Lorsque je ressors de la pièce, Charles a les mains posées sur les hanches et me regarde d'un air sévère.

— T'aurais dû attendre. Je voulais t'aider à te lever.

— Je vais mieux, je te jure. Par contre... euh... je vais devoir aller faire mes bagages. Tu me files un coup de main?

— Bien sûr. On va y aller maintenant. Plus vite on finit ça, plus de temps tu auras pour déjeuner avec moi! termine-t-il en affichant de nouveau un large sourire.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Charles m'entraîne jusqu'à ma chambre, où j'enfile des vêtements propres avant de commencer à lancer mes affaires dans les valises. Il m'imité avec les choses de mon fils, et le voilà qui fait rouler les bagages dans le couloir, en direction des ascenseurs. Quand nous arrivons au rez-de-chaussée, je lui prête mes clefs de voiture pour qu'il aille mettre les bagages dans le coffre, tandis que je reste sur place.

Je le regarde sortir par les portes vitrées de l'hôtel sans pouvoir retenir un large sourire. Mon cœur est au beau fixe. Malgré mes mésaventures de la veille, rien ne peut m'atteindre, on dirait bien. Pas même mon retour à la maison.

C'est donc toujours souriante que je m'approche du comptoir d'accueil. Par chance, une employée se tient derrière celui-ci, ce matin. Au moins, je n'aurai pas à attendre des heures que quelqu'un se pointe.

— Bonjour, je viens payer mon séjour, dis-je à la jeune fille, qui prend tout son temps avant de lâcher l'écran de son ordinateur des yeux et relever la tête vers moi.

— Hum... quel numéro de chambre?

— La 308, dis-je en posant ma carte sur le comptoir.

La femme la saisit puis se met à pianoter sur son clavier. Après avoir usé ma patience au max, elle rouvre la bouche et déclare:

— Ça fera cinq cent trente-quatre et...

— Hein? Comment ça, cinq cents piastres? J'étais là seulement deux nuits pis c'était pas plus que cent dix piastres par jour, non?

Elle soupire, vérifie sur son ordinateur, avant d'expliquer:

— Vous avez quatre nuits.

— Quatre? Mais non, vous vous trompez puisque je suis arrivée vendredi. C'est pas possible.

Lasse de mon obstination, l'employée tourne l'écran vers moi et me montre les quatre nuits dont il est question. Je plisse les yeux, avant de m'écrier:

— Ah, il y a eu une erreur. Vous m'avez ajouté celles d'une autre personne.

L'employée cherche l'info des yeux avant de finalement répliquer:

— Désolée, j'avais pas lu la note à votre dossier. Il y a effectivement deux nuits supplémentaires à votre compte. C'est la dame de la 304 qui a demandé de les mettre à votre nom. Comme vous faisiez tous partie du groupe de hockey, le gérant a accepté et s'est dit que c'était pas un problème.

— Pas un problème? Ça vous tentait pas de vérifier avec moi avant de faire ça? Je vais pas payer pour quelqu'un que je connais même...

Je fige. La 304. C'est la chambre de Josée, ça! Chiasse! Elle m'a refilé sa facture! Elle, si je la pogne!

Enragée, je saisis mon téléphone et pianote en vitesse afin de lui envoyer un message, mais elle ne répond évidemment pas. L'employée commence à taper sur le comptoir avec ses ongles parfaitement manucurés, question de me faire sentir qu'il serait temps que je paie. Je lève un doigt dans sa direction pour qu'elle attende, puis j'écris de nouveau, mais à Élyse, cette fois.

*Solène*

Salut! Tu sais pas ce que Josée a fait!

*Élyse*

Salut, toi. Euh... non?

*Solène*

Étais-tu là quand elle a fermé sa chambre?

*Élyse*

Je l'ai croisée, en effet. Elle avait pas l'air de bonne humeur quand je l'ai vue à la réception. Pourquoi?

*Solène*

Ouin, ben justement! Elle a mis ses nuits sur MA facture! Je vais être obligée de payer sa chambre!

*Élyse*

Non... elle a pas osé!

*Solène*

Oh que oui!

*Élyse*

Maintenant que tu en parles,  
je pense même qu'elle n'avait plus  
de fonds sur sa carte...

*Solène*

Chiasse! Ça me coûte plus de 500 \$,  
cette fin de semaine là!

Si tu la vois, dis-lui qu'elle m'en doit  
une! Elle répond pas à mes textos.

*Élyse*

Compte sur moi. Je vais lui parler.  
On se croise à l'aréna. Je suis sûre  
qu'elle va te rembourser.

*Solène*

Elle est ben mieux! Je vais déjeuner,  
pis j'arrive.

Je referme mon cellulaire et le range dans ma poche arrière au moment où Charles rentre dans l'hôtel et s'approche de moi. Du calme, Solène, ne fais pas de scène devant lui. Il va s'imaginer que tu es une foldingue, sinon.

J'attrape mon portefeuille et indique à l'employée que je vais payer par crédit. Pas le choix. Cinq cents piastres! Je n'en reviens pas encore! Je fais néanmoins glisser ma carte dans le lecteur, en rageant tout bas. Charles n'est plus qu'à quelques pas de moi, ce qui m'incite à me taire.

Lorsque je redonne le terminal à la jeune femme, elle semble se souvenir d'un détail, car elle cherche dans ses papiers et saisit une feuille qu'elle lève fièrement devant ses yeux, avant de s'écrier:

— Oh, j'oubliais presque! Il y a un message à votre nom. On a tenté de vous joindre à votre chambre, mais vous n'y étiez pas...

Euh... en effet, puisque j'ai passé la nuit dans celle de Charles. Ce dernier pose la main sur ma taille et se permet même de se pencher pour embrasser mon cou tout en faisant glisser mes clefs dans ma poche. Je frissonne en écoutant à demi ce que l'employée me raconte.

— Votre..., débute-t-elle, en me lançant un regard rempli de jugement. Votre mari a tenté de vous téléphoner hier. Il paraît que l'hôpital l'a appelé. Bref, il fait dire de lui donner des nouvelles dès que vous le pourrez.

Tout s'arrête autour de nous. Charles se redresse. Sa main retombe. Il lâche ma taille. Son regard, lui, me transperce. Je veux m'expliquer, mais il demande d'une voix sourde:

— T'es mariée?

— Ouais, mais... Écoute, je voulais te le dire, sauf que... ça s'est enchaîné et j'ai pas eu le temps de...

— T'as pas eu le temps? Voyons, ça prend pas des heures à dire: «Oh, en passant, je suis mariée, désolée.»

Je tends les mains vers lui, mais il recule de quelques pas. Je les abaisse, en m'écriant:

— C'est pas si simple!

— Solène... j'ai été franc avec toi, moi. Je t'ai parlé de mon ex. Je t'ai raconté des tas de trucs pendant que toi, tu... tu me mentais en pleine face!

— NON! Je t'ai pas menti. Enfin... pas vraiment. Pas comme tu l'entends.

— Pas comme je l'entends? Tu t'es bien foutue de moi, en fait. Mais je vois pas pourquoi ça me surprend, grogne-t-il en me regardant avec mépris. Je te connais pas, au fond. Pis je suis pas mal certain que j'ai pas le goût d'en savoir plus!

Et là-dessus, il tourne les talons. Je devrais le retenir, lui courir après. Je reste plutôt figée sur place. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Ou plutôt, je le sais trop bien. J'aurais dû lui parler de Benoît. Mais tout ce que je désirais, c'était laisser ma vraie vie loin derrière. Ne pas y songer, l'espace d'un week-end. C'est trop demander, il faut croire...

Maintenant, il est trop tard. Je pourrais lui expliquer mes raisons, mais Charles ne voudrait pas m'écouter. Il ne me pardonnera pas ce qu'il considère comme un mensonge. Les larmes me montent aux yeux et, gênée de me donner ainsi en spectacle, je saisis le reçu que me tend l'employée, puis je détale de là au plus vite. Dans mon dos, la jeune femme s'écrie:

— Madame, le numéro de votre mari...

Tout bas, je marmonne un *fuck you* bien senti, sans toutefois me retourner. Je file jusqu'à ma voiture, ouvre la portière en catastrophe et me laisse choir sur mon banc. Les mains posées sur le volant, j'y appuie ma tête. Je dois reprendre mon souffle.

Non, tu ne vas pas pleurer, Solène. Tu es plus forte que ça. Tu as toujours réussi à garder tes émotions bien enfouies à l'intérieur de toi. Ce n'est pas le

temps de craquer.

Quand je sens que la crise de nerfs est passée, j'insère la clef dans le démarreur et m'engage sur la route. J'ai l'impression d'être dans les vapes. Ce qui suit se déroule comme un mirage. La fin de la *game* de Mathis. La victoire de l'équipe. Mon fils qui me saute dans les bras en m'apercevant alors qu'il sort du vestiaire des joueurs. Élyse qui me questionne sur ce qui ne va pas.

Je baragouine quelques mots, dans un état second. Elle n'insiste pas et me prend dans ses bras avant de me dire qu'elle va me rappeler une fois rendue à la maison. J'acquiesce et entraîne Mathis jusqu'à la voiture, sans même aller parler à Josée.

À ce moment précis, je m'en fous complètement. J'ai bien d'autres tracas. Mais elle ne perd rien pour attendre. Je m'assurerai qu'elle me rembourse en temps et lieu. Mais pas là. Pas maintenant. Je n'ai pas la force d'affronter qui que ce soit.

Sur la route, Mathis s'endort, plongeant ainsi le véhicule dans le silence. Je n'ai même pas allumé la radio... Les yeux fixés devant moi, j'ai l'impression de foncer dans un mur. Un fichu mur de briques. Et moi, je pèse sur l'accélérateur. Parce que je ne peux pas faire autrement.

Moins de deux heures plus tard, je débouche enfin sur ma rue. Ma maison se trouve tout au bout. Mon cœur fait un bond lorsque j'aperçois la voiture de Ben, en train de se garer dans le stationnement.

Ça va bien aller, Solène, ça va bien aller...

Les mains tremblantes, je retire la clef du contact et j'ouvre la portière. Mon mari fait de même et accourt dans ma direction, le visage fermé. Alors qu'il n'est plus qu'à un mètre de moi, il s'écrie :

— Qu'est-ce qui s'est passé, coudonc ? L'hôpital m'a appelé. Mathis est correct ?

— Ouais, panique pas. C'est juste moi qui ai eu un... un malaise. Mais il a dormi dans la chambre d'Élyse.

— Hum. T'aurais pu me rappeler, me semble !

— J'ai pas eu le temps...

— Ni de signer les documents du divorce, j'imagine ? Ça commence à urger, So. Je vais en avoir besoin.

Je baisse la tête, car j'ai de la difficulté à affronter son regard.

— Je me marie dans moins de trois mois. Pourquoi tu me fais bretter de même ?

— Je te fais pas bretter. Les papiers sont chez mon avocat. Je veux juste qu'il les lise, avant de...

— Ostie de niaisage ! lâche Ben, en soupirant. Bon, Mathis dort ?

— Ouais, mais il va être content de te voir, dis-je en me décalant pour qu'il puisse apercevoir notre fils par la fenêtre arrière de la voiture.

— Je le garde toute la semaine, OK? J'ai hâte de pouvoir lui montrer sa nouvelle chambre. On a profité du week-end pour la décorer, Julie et moi.

D'une petite voix, je réponds:

— C'est le fun, ça...

Je laisse Benoît aller voir son garçon, qui lui saute effectivement dans les bras dès qu'il ouvre les yeux. Puis, je les salue tous les deux, après avoir promis de signer les papiers au plus vite. Une fois qu'ils sont partis, je gravis les marches du balcon. J'ouvre la porte. La referme. Et je m'effondre.

Je glisse jusqu'au sol, en permettant cette fois à mes larmes de couler. Personne ne peut plus me voir. Je peux pleurer tout mon soûl. Des sanglots me secouent tandis que je ne peux que constater l'épurement des lieux.

Il n'y a presque plus de meubles dans le salon. Plus de table dans la salle à manger.

Que le vide.

Dans ma maison comme dans mon cœur...



## Élyse

*Mardi soir, club de dek hockey*

— *Lets's go, les girls!* crie Ariane alors qu'on vient de se faire marquer un but. Faut pas lâcher, elle est pas finie, c'te *game-là!*

En effet, elle n'est pas finie...

D'habitude, je trouve toujours que c'est trop court, trois périodes de treize minutes – *running time* en plus! Mais aujourd'hui, je donnerais n'importe quoi pour que ça se termine sur-le-champ. Qu'est-ce qui est différent?

Maxime!

Camille et lui sont venus me voir, pour me faire une surprise, et ça me rend hyper nerveuse. J'ai l'impression qu'ils analysent mes gestes et qu'ils critiquent chacune de mes décisions sur le jeu. Enfin... peut-être juste Maxime, parce que Camille est assise avec Louis-Félix, et tous les deux ont les yeux rivés sur ma tablette. J'ai bien fait d'emmener mon plus vieux au lieu de le faire garder avec les deux autres. Autrement, Camille aurait trouvé le temps long. En plus, ils ont l'air super contents de se voir en dehors de leurs parties de hockey.

Je m'installe à la mise en jeu. Dès que l'arbitre laisse tomber la balle, la fille qui est devant moi fonce dans ma direction et utilise son épaule pour me bloquer le passage. Puis, elle pousse la balle à sa coéquipière, qui recule de quelques pas pour évaluer ses options.

Je n'aime pas particulièrement le caractère un peu trop intense de cette équipe. J'ai toujours l'impression qu'il y a un trophée d'une importance capitale à gagner à la fin de chaque partie. Pour vrai, les Rockies sont tellement déchaînées qu'elles n'hésitent pas à nous bousculer de tout bord tout côté. Ça donne des affrontements qui sont parfois dangereux. Et clairement moins amusants.

Je joue pour le plaisir, moi, pas pour me blesser! Je travaille, demain! Je



n'ai pas envie de me retrouver avec un bras dans le plâtre à cause d'une adversaire qui veut absolument gonfler ses *stats*.

Oh...

Je viens d'avoir une idée.

Je secoue aussitôt la tête de gauche à droite. C'est ridicule. Je ne peux pas faire ça. Je n'ai pas douze ans, quand même.

Quoique...

Non!

Je dois me concentrer sur le jeu. Ariane me fait une passe, et je cours avec la balle le long de la bande. Au même moment, une rivale fonce vers moi à vive allure et me percute avec son épaule. La force du choc me fait tomber par terre, et j'en échappe mon bâton.

*Shit!*

L'arbitre lève le bras pour signaler l'infraction pendant qu'Ariane prend ma défense:

— T'es une crisse de folle ou quoi? lance-t-elle au visage de la coupable.

— Quoi? C'est pas ma faute si elle se tient pas debout!

— Tu l'as plaquée, grosse épaisse!

— OK, les filles, intervient l'arbitre en s'interposant entre elles d'un air autoritaire. Toi, tu t'en vas au banc des pénalités, dit-il à l'une. Et toi, tu te calmes immédiatement, ordonne-t-il à l'autre. Sinon, je vais être obligé de te donner un deux minutes également.

Ariane grogne un petit coup, fait demi-tour et s'agenouille à mes côtés.

— Es-tu correcte, Ély?

Je m'apprête à lui répondre que oui quand mon regard croise celui – inquiet – de Maxime. Et là, je décide que ma partie est finie pour aujourd'hui.

— Je sais pas trop... J'ai mal à la cheville.

— À la cheville? Je pensais que c'était ton épaule qui avait encaissé le coup.

— J'ai dû me la tordre en tombant. Aide-moi à me relever.

Ariane passe son bras autour de ma taille et me hisse sur mes pieds. Je grimace de façon – un peu – exagérée et boîte jusqu'au banc.

— Tu rembarques pas sur le jeu dans ton état, me dit notre capitaine d'un ton sans réplique. On va aller te chercher de la glace.

— C'est bon, je m'occupe d'elle.

Tel un prince charmant dans un conte de fées, Maxime s'est précipité à mes côtés dès qu'il a vu que j'étais «blessée». J'ai beaucoup de mal à dissimuler le sourire qui tente de se dessiner sur mes lèvres. Je me trouve ridicule. Et immature. C'est loin de ressembler à la Élyse que tout le monde connaît, ça! Et c'est ce qui fait que c'est si drôle! Je décide de rassurer Maxime pour qu'il ne s'inquiète pas inutilement:

— Je pense pas que ce soit grave. Ça pince un peu, sans plus.

— On va quand même mettre de la glace. Juste pour être sûrs.

Il me soulève comme si je pesais une plume et me transporte jusqu'à la petite terrasse qui surplombe la surface de jeu. Le bonheur. J'aimerais avoir une télécommande et mettre ma vie à pause. Je pourrais passer une journée entière blottie contre lui, ma tête sur son épaule, les yeux fermés, à savourer ce moment. Mais toute bonne chose a une fin...

Quand Maxime me dépose à côté de Louis-Félix et Camille, je sens ses bras glisser légèrement sous mes genoux. C'est que j'avais oublié un détail important en élaborant mon plan: je suis toute moite! Et je pue, par-dessus le marché! Comment ça se fait que je n'ai pas pensé à ça? Il doit me trouver dégueulasse...

Ouais, pour le romantisme, on repassera.

Mais mon héros ne semble aucunement incommodé par ma sudation abondante. Pendant qu'il part en quête d'un sac de glace, je rassure Louis-Félix et Camille sur mon état. Ensuite, je me laisse chouchouter sans dire un mot – et sans cesser de contempler Maxime. Ses gestes sont rapides, confiants et empreints de virilité. Je dois me retenir pour ne pas passer ma main dans ses cheveux alors qu'il délace ma chaussure.

— Bonne nouvelle, ta cheville est pas enflée, annonce-t-il en relevant la tête dans ma direction. C'est probablement juste une petite foulure.

— Oui, ça fait déjà presque plus mal. Je pense que je vais être correcte.

— Je vais quand même aller te reconduire chez toi. Je veux pas que tu conduises dans cet état.

Oh... chez moi... Est-ce vraiment une bonne idée?

C'est ma belle-mère qui garde les deux plus jeunes, en ce moment. Je ne sais pas si je suis prête à lui présenter Maxime. Il me semble que c'est un peu vite...

En même temps, je peux lui dire que c'est un ami, aussi. Ce n'est pas écrit dans notre front qu'on s'est embrassés pendant le tournoi. Et que j'ai juste le goût de lui sauter dessus depuis qu'on se connaît. Et que... Ouais, je ferais peut-être mieux d'arrêter là.

— OK. C'est gentil, merci.

Une fois que la partie est terminée, je donne mes clefs à Ariane pour que son nouveau chum et elle laissent ma voiture chez moi en passant, et je félicite mes coéquipières pour la victoire qu'elles ont réussi à aller chercher en fin de match. Puis, on s'habille et on monte tous les quatre dans la minifourgonnette de Maxime. Une fois dans mon entrée, il éteint le moteur et s'empresse de m'aider à descendre.

— C'est pas nécessaire..., dis-je, mal à l'aise de continuer à jouer le jeu.

— Arrête, ça me fait plaisir.

— Est-ce que Camille peut rester un peu? demande Louis-Félix en sortant

mon sac de sport du coffre. J'aimerais ça lui montrer mon nouveau fusil *Nerf*.

— Je sais pas trop, mon Lou. Vous avez de l'école demain.

— Allez, s'il te plaît! insiste-t-il, alors que Camille est déjà hors de la voiture, les yeux suppliants. Pas longtemps!

Je consulte Maxime, qui approuve d'un hochement de tête.

— C'est d'accord.

Camille et Louis-Félix lâchent un grand «YÉ!» et se précipitent dans la maison en courant. Une fois débarrassés de leurs bottes et de leur manteau, ils descendent s'amuser dans la salle de jeu du sous-sol. L'instant d'après, je suis accueillie par Lili-Rose, qui a des tas de dessins à me montrer.

— Regarde, maman! s'écrie-t-elle de sa petite voix enjouée. J'ai fait ça avec mamie. Ce sont des mangues-de-lama!

— Des man-da-las, ma cocotte, dis-je en rigolant. Ils sont vraiment jolis. J'adore les couleurs que tu as choisies. Oups, fais attention de pas te mouiller les pieds, il y a plein de neige sur le tapis.

— Tiens, je te les donne!

Ma petite tornade fait demi-tour et s'empresse de rejoindre les plus grands dans la salle de jeu. Je dépose les dessins sur la table d'appoint qui se trouve dans l'entrée et tourne la tête vers Maxime, le cœur battant:

— Bienvenue dans ma vie.

— Jusqu'ici, ça me plaît, murmure-t-il en retirant ses bottes.

J'essaie de ne pas sourire comme une demeurée, mais je suis si heureuse que ça me semble impossible. Je me dirige vers le salon – tout en continuant à boiter légèrement, pour avoir l'air cohérente –, suivie de près par Maxime. Murielle est assise avec Jean-Loïc, qui mange des tranches de pomme en écoutant son émission préférée. En me voyant arriver, mon petit bonhomme de cinq ans se laisse glisser en bas du divan et court se réfugier dans mes bras.

— Maman! s'écrie-t-il en me faisant un bisou sur la joue. Où, Lou?

— Il est en bas avec son amie Camille. Viens là, dis-je en le soulevant pour lui présenter notre invité. C'est le papa de Camille. Il est très gentil.

— Salut, bonhomme! lâche Maxime en levant une main pour faire un *high five*. Qu'est-ce que tu écoutes à la télé?

— *Papatout!* répond Jean-Loïc en pointant l'écran.

— *Passe-Partout*, hein? Très bon choix. J'adore cette émission, moi aussi.

En regardant Maxime et Jean-Loïc discuter comme s'ils se connaissaient depuis toujours – et comme si mon enfant était comme tous les autres –, je sens mon cœur se remplir de joie. Et de bonheur. Et de gratitude. Je suis tellement impressionnée de les voir si bien s'entendre que j'en oublie presque la présence de Murielle.

— Je t'ai gardé un restant de pâtes dans le frigo, m'informe-t-elle en me remettant la doudou de Jean-Loïc. Ça te fera un lunch pour demain midi.

— Merci beaucoup.

— Et tu me préciseras à quelle heure tu veux que j'arrive samedi prochain, d'accord?

— D'accord.

Murielle se dirige vers l'entrée et commence à enfiler son manteau. Soudain, je réalise ce qu'elle vient de me dire.

— Hein? Comment ça, samedi prochain?

— Le tournoi se poursuit, c'est ça? demande-t-elle en remontant sa fermeture éclair.

— Oui, mais j'y vais pas. J'ai les enfants, alors je me suis arrangée avec Solène. C'est elle qui va s'occuper de Louis-Félix, vu que son fils...

— Je pense pas, non...

Murielle me fait un clin d'œil, et je comprends qu'elle s'offre pour garder Jean-Loïc et Lili-Rose encore une fois. Wow... Je ne m'attendais vraiment pas à ça.

— Tu es sûre?

Ma belle-mère fait un pas dans ma direction et me dit à voix basse, pour que je sois la seule à l'entendre:

— Tu as les yeux qui brillent, ma chouette. Profites-en bien, d'accord? Ne laisse pas ce beau jeune homme te filer entre les doigts. Tu mérites d'être heureuse.

Puis, elle me serre fort dans ses bras, comme le ferait une mère avec sa fille.



Ça me fait drôle de voir Maxime chez moi, les coudes appuyés au comptoir-lunch, une coupe de vin à la main. On a beau rester sagement dans la cuisine, c'est comme si on venait d'atteindre un autre degré d'intimité, tous les deux. Il parle à mes enfants, il écoute ma musique et il utilise ma salle de bain. Il *fitte* super bien dans le décor de ma maison. Il m'a même aidée à coucher mes deux plus jeunes, tout à l'heure, après que j'ai pris ma douche. C'est lui qui leur a raconté une histoire. Et ils ont adoré ça!

— Ta belle-mère a l'air gentille, dit-il en faisant tourner la bague de métal autour du pied de sa coupe.

— Oui, elle est vraiment *sweet*. Je suis chanceuse de l'avoir.

— Pis son gars... ben, ton ex, dans le fond... ça le dérange pas que vous vous entendiez si bien?

— Il aime pas trop ça, mais il a pas vraiment le choix. C'est une longue histoire, je prendrai le temps de te la raconter un de ces jours.

La vérité, c'est que je n'ai pas trop envie de gâcher le moment en lui expliquant comment mon ex a décidé de me sacrer là quand il a compris que notre troisième enfant était trisomique, tout de suite après sa naissance. Je pense que ça alourdirait un brin l'ambiance.

Ma réponse semble satisfaire Maxime, qui lève sa coupe pour faire un cinquième tchin! depuis le début de la soirée. Je sens déjà l'effet de l'alcool dans mon organisme et j'ai peur de ne plus arriver à me contrôler si je continue à boire. J'ai tellement envie de le serrer dans mes bras...

Ça doit paraître dans mon regard parce que Maxime s'approche et m'enlève mon verre des mains pour le déposer sur le comptoir.

Louis-Félix et Camille sont au sous-sol. Il ne va quand même pas...

J'avale ma salive avec difficulté à mesure qu'il se colle à moi. Il me déshabille littéralement des yeux.

— Tu sais, si on était juste tous les deux, murmure-t-il d'une voix suave, je déboutonnerais ta blouse lentement. Ensuite, je t'embrasserais partout. Partout, partout, partout. Je voudrais découvrir chaque partie de ton corps, et je pense que je commencerais par ici...

Il pose un doigt sur ma mâchoire et le glisse le long de mon cou. Je recule d'un pas pour appuyer mes fesses au comptoir-lunch. Je suis clairement en train de perdre mes moyens.

— Ensuite, j'explorerais ton décolleté...

Il laisse descendre son doigt entre mes deux seins.

C'est de la vraie torture! J'ai juste le goût de l'agripper par l'entrejambe et de le diriger *right in my bed!* Comment cet homme arrive-t-il à provoquer autant de sensations en moi alors qu'il me touche à peine, comme si j'étais l'être le plus fragile qui soit?

Ma respiration est saccadée. J'ai chaud et j'ai froid en même temps.

— Je finirais ici, annonce-t-il en descendant un peu plus bas, pour me caresser avec sa main entière, cette fois.

Son geste me coupe le souffle. Je n'en peux plus.

Je le veux. En moi. *Right now.*

— Et tu sais quoi? murmure-t-il d'une voix à peine perceptible. Je continuerais jusqu'à ce que tu me supplies de te faire l'amour.

*Shit!* Est-ce qu'il a vraiment dit ça?

Cet homme est en train de réveiller des parties de mon corps qui étaient endormies depuis longtemps. Je le désire de tout mon être. J'ai envie qu'il me prenne et qu'il me remplisse de son membre viril. Mais on ne peut pas. Pas maintenant.

J'arrive à articuler, le souffle court:

— Les enfants sont là, Maxime.

— Je sais... Imagine à quel point ça va être bon, la fin de semaine prochaine, quand on sera juste toi et moi.

Je relève la tête, à la fois étonnée et amusée.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on va coucher ensemble?

— Hum... Attends que je réfléchisse, fait-il d'un air moqueur. Est-ce que c'est le rouge qui est apparu sur tes joues quand ta belle-mère t'a proposé de garder les enfants pendant le tournoi ou la salive qui coule le long de ta bouche en ce moment même?

J'essuie mes lèvres d'un geste nerveux, et il éclate de rire.

— Je pense qu'on est rendus là, Élyse, me confie-t-il après avoir retrouvé son sérieux. Et je suis sûr qu'on trouvera le moyen d'être seuls tous les deux. Solène t'en doit bien une.

— C'est vrai.

Soudain, je songe à Solène et j'ai honte de ne pas lui avoir écrit plus souvent depuis notre retour. Je ne sais pas ce qui se passe avec elle, mais il y a clairement un truc qui cloche dans sa vie en ce moment.

En même temps, elle m'a dit qu'elle m'expliquerait ce qui lui arrive dès qu'elle aurait réglé certaines choses, alors je dois respecter ça.

Mon attention revient vers Maxime et encore une fois, je me sens mal. Je n'ai pas envie que notre relation commence sur des mensonges, si petits soient-ils. Je décide donc d'être honnête avec lui:

— Tu sais, je me suis pas vraiment blessée à la cheville...

Maxime me sourit.

— Je t'ai pas vraiment crue non plus. Tu es peut-être une bonne joueuse de dek, mais tu es une horrible menteuse. Aurais-tu oublié que je suis physiothérapeute?

Sur ce, il se décide enfin à m'embrasser.

Je me laisse transporter dans le fabuleux voyage que me procure la chaleur de ses bras. Je frôle ses lèvres, j'explore sa langue et je lui dis à quel point je suis bien avec lui.

— Oh yes! s'exclame la voix de Louis-Félix, derrière mon dos. Je le savais! Je le savais tellement! *Yes, yes, yes!*

Je me décolle de Maxime, honteuse de m'être fait surprendre par mon fils. Mais je suis loin de l'avoir traumatisé, on dirait! Au contraire, il nous fixe en souriant, tout en sautillant sur place.

— Nos parents sont amoureux, Camille! s'écrit-il avec joie. C'est trop cool!

La jeune fille ne semble pas partager son enthousiasme. Elle me fusille du regard, les poings fermés, les dents serrées. Puis, elle fait demi-tour et sort de la maison en courant, sans se donner la peine de s'habiller. Maxime se lance immédiatement à sa poursuite, tandis que je reste plantée là avec mon fils.

- *Shit*, hein, maman? chuchote Louis-Félix en me faisant un câlin.
- Ouais, *shit*... Mais on dit pas ça, c'est pas ben beau.

## Solène

*Mercredi soir, souper de famille*

Le cœur battant, j'attends sagement sur le seuil de la porte. Je viens d'appuyer sur la sonnette et je ne sais pas pourquoi – ou plutôt, je m'en doute trop bien – mais je n'ose pas entrer sans y avoir été invitée. Pourtant, je connais cette maison par cœur.

C'est ici que je suis née, après tout... Que j'ai vécu ma jeunesse en entier. À l'âge qu'ont désormais mes parents, je croyais qu'ils décideraient de la vendre et d'aller habiter, je ne sais pas... dans un condo? C'est super à la mode chez les parents de mes copines. Ils partent tous dans ce genre d'endroit. Toutes les pièces sur un même étage. Presque pas de ménage à faire. Pas de terrain à entretenir.

Le problème est peut-être là, justement. Papa a toujours aimé s'occuper de sa haie de cèdres. Il a beau dire le contraire, mes frères et moi, on le connaît. On sait à quel point il les bichonne, ses arbres. Sans oublier le chien qu'ils se sont acheté l'an dernier, lui et maman. Ils ne pourraient pas se permettre d'en avoir un dans un condo. Entre ce chien et papa, c'est l'amour fou. À Noël, il l'a même amené voir le père Noël des chiens. Puis, aussi fier que s'il s'agissait de son propre enfant, il nous a envoyé une photo de l'événement.

Je n'ai pas osé lui dire que mes frères et moi, il ne nous avait jamais amenés voir le père Noël!

Et ma mère... Justement, elle m'ouvre la porte, un tablier noué à sa taille. Dès qu'elle m'aperçoit, elle s'écrie:

— Où est Mathis?

— Bonjour, maman, ça me fait plaisir de te voir, moi aussi...

— Mais oui, voyons. Allez, entre! me dit-elle brusquement, après m'avoir donné deux becs sur les joues.

Je prends bien soin de retirer mes bottes et mon manteau dans l'entrée –



seul le chien a le droit de salir le plancher, ici – et vais rejoindre ma mère qui est déjà retournée à ses fourneaux. Penchée vers le four, elle inspecte minutieusement le plat qui s’y trouve. Lorsqu’elle se relève et me fait face, je lui souris.

Si je ne veux pas qu’elle monte sur ses grands chevaux durant le souper, quand j’aurai tout déballé, c’est préférable de la flatter dans le sens du poil. C’est la raison pour laquelle je m’exclame avec un enthousiasme forcé:

— Hum... ça sent bon! Tu fais toujours de bons repas. Faudra que tu me donnes la recette.

— Oui, et vous êtes mieux d’avoir faim, parce que j’en ai peut-être fait un peu trop! Mathis et Benoît vont arriver bientôt?

Bon. Inspire, Solène.

Dois-je avouer maintenant ce qui se passe dans ma vie, ou est-ce préférable d’attendre que papa soit présent? J’hésite juste le temps qu’il faut afin de ne pas avoir à répondre, car une alarme sonne sur le comptoir. Ma mère se détourne et donne une claque sur le *buzzer*, puis elle revient à moi. Une boule de poils me saute alors droit dans le ventre, me faisant plier en deux de douleur.

— Chiasse!

— Ton langage, Solène!

— C’est votre foutu chien qui...

— Chuuuut! Surveille ce que tu dis, rage ma mère, en me lançant un regard courroucé.

Si mon père m’entend parler ainsi de son sale cabot, je suis bonne pour être privée de dessert, moi! Il ne tolère absolument aucune critique concernant Chocolat.

Ouin. Ils l’ont appelé Chocolat. Parce qu’il est brun comme du chocolat. Quand ils me l’ont présenté, je me suis abstenue de leur mentionner qu’il était aussi brun comme de la...

Je repousse donc le museau mouillé qui farfouille là où plus personne n’est allé depuis... peu importe. Mais pourquoi il me renifle de la sorte? Je me suis lavée juste avant de venir ici! Pas eu le choix: avec mon congé forcé et l’absence de Mathis, disons que je n’ai pas pris la peine de sortir du lit très souvent depuis quelques jours et qu’un lavage – ou plutôt un frottage intégral – était plus que nécessaire.

Non, je ne déprime pas. Je me suis simplement sentie très fatiguée, cette semaine. Sûrement un effet secondaire de la drogue que j’ai ingérée samedi dernier. C’est pas mal fort, cette cochonnerie-là! On est déjà mercredi, et je commence seulement à retrouver mon énergie.

En baissant les yeux vers Chocolat, qui ne semble pas vouloir me lâcher, je constate que le devant de mon pantalon est crotté, désormais.

— Ah chia... Chocolat! Votre chien m’a toute salie! Faudrait laver ses pattes,

aussi!

Ma mère réagit à peine à mon commentaire, trop occupée à brasser sa sauce, sur le rond du poêle. Mais lorsqu'elle pivote et me regarde de nouveau, elle s'exclame, en me détaillant de la tête aux pieds.

— Oh, Solène! Va donc te nettoyer à la salle de bain avant de passer à table.

Je rage tout bas, car je suis la seule à me sentir punie. Je lance un regard frustré vers Chocolat, qui s'est couché par terre et se lèche les couilles avec ardeur. Yark! Quel taré, ce chien!

Sans avoir à me le faire répéter, je file vers les toilettes du rez-de-chaussée, dont je referme la porte avec un peu trop d'ardeur. Aussitôt, la voix de ma mère me parvient:

— La poooorte, Solène!

Je lève les yeux au ciel, sans toutefois lui répondre. En m'approchant du miroir, je grimace. Mon beau pantalon... il est couvert de sloche sous la ceinture. Je vois mal comment je vais nettoyer cette crasse. En soupirant, je finis par retirer mon vêtement, puis je le lance dans la laveuse, située juste derrière moi. Je la démarre ensuite, puis je sors de la pièce et me dirige vers le deuxième étage.

Je devrais pouvoir trouver un de mes vieux pantalons dans mon ancienne chambre. C'est que mes parents l'ont laissée exactement dans le même état que lors de mon départ. Rien n'y a été changé. Comme s'ils espéraient mon retour, et cela, depuis plus de vingt ans. Il faudrait qu'ils passent à autre chose.

N'empêche qu'aujourd'hui, ça me sera bien utile...

Je grimpe l'escalier en vitesse et me dirige d'un bon pas vers la porte fermée, au bout du couloir. Je me dépêche, car je ne veux pas tomber sur mon père, ainsi affublée. J'imagine qu'il doit être quelque part dans la maison. Sûrement au sous-sol, à retaper je ne sais quoi.

Je pousse la porte d'un geste assuré et y pénètre tout aussi naturellement, pour me figer aussitôt. Devant moi se tiennent deux personnes. Deux personnes qui n'ont absolument rien à faire dans MA chambre!

Oui, bon, mon ancienne chambre, mais quand même! Qu'est-ce que mon père et mon frère font là? Ils se retournent en entendant le petit cri de stupeur que je viens de lâcher. Et ils m'imitent, en baissant les yeux vers mon absence de pantalon.

Je tente de me cacher de mes deux mains en me remettant à crier, mais beaucoup plus fort. Et plus longtemps. Ils font pareil et en moins de deux, nous sommes trois à hurler de surprise.

Finalement, les pas de ma mère résonnent dans l'escalier, et elle apparaît dans le cadre de porte. Dès qu'elle me voit, elle ne peut se retenir de s'exclamer:

— Chiasse, Solène! Mais à quoi tu joues!

Je cesse aussitôt de crier, question de la sermonner à mon tour:

— M'man, ton langage...

Sans blague, c'est d'elle que je tiens cette expression. Elle la lance à toutes les sauces! Mais ça, elle ne l'avouera jamais...

— Veux-tu bien, toi! Qu'est-ce que tu fabriques à moitié nue dans le bureau de ton père?

— Son bureau? Mais... mais c'est MA chambre!

— Voyons, t'habites plus ici depuis au moins vingt ans. Il fallait bien t'attendre à ce qu'on fasse un peu de changement à un moment ou à un autre.

— Je sais bien, sauf que... Mon linge, il est où?

Ma mère attrape mon bras et me tire hors de la pièce sans plus de cérémonie. Elle me guide jusqu'à un placard, qu'elle ouvre, pour me pointer des boîtes de carton.

— Fouille dedans. Ton père était censé aller les porter aux pauvres, mais il a pas encore eu le temps.

— Quoi? Vous allez donner mes affaires?

— Ça fait des lustres que ça traîne ici. Je peux pas croire que tu en aies encore besoin, réplique-t-elle en tournant les talons et en m'abandonnant sur place.

Elle fait quelques pas dans le couloir avant de s'arrêter et de mentionner:

— Oh, j'ai invité tes frères à souper. Samuel est déjà là, comme t'as pu le voir, pis Sylvain devrait pas tarder à arriver avec les enfants.

Je grogne tout bas en songeant au fait que ça signifie que je devrai fournir des explications à la famille en entier. Moi qui espérais pouvoir discuter de ma séparation avec mes parents en premier... Ils auraient ainsi pu faire le message aux autres sans que je sois là.

Pour ne pas me faire surprendre une fois de plus dans cet accoutrement, je me penche et j'attrape une boîte, que je sors du placard. Puis, je m'agenouille et me mets à fouiller dedans. Ouf, j'ai déjà mis une robe pareille, moi? Et que dire de cette salopette? Non, mais c'était quoi, ce style? Plus je sors de morceaux, plus je me décourage. Je ne vais quand même pas enfiler ces leggings troués couverts de clous devant ma belle-sœur si parfaite. Aucune chance!

Sans compter que même si je ne suis pas très grosse, je dois avoir pris au moins sept kilos depuis mon adolescence. Si ce n'est pas plus! Je doute que quoi que ce soit me fasse encore. Il n'y a que ce pyjama qui... Non, je ne vais quand même pas porter un vieux pyjama dans un souper de famille! Ma mère va faire une syncope!

Ah, et je m'en fiche! Ou plutôt, je n'ai pas tellement le choix... J'enfile à la va-vite le bas du vêtement – en flanelle avec des petits pingouins – avant de me redresser et de remettre la boîte où je l'ai trouvée. Papa peut bien aller donner le reste aux pauvres.

Une fois ce problème réglé, je reviens au rez-de-chaussée, d'où me parviennent des voix. Mon frère Sylvain est avec sa magnifique femme, ses enfants tout aussi délicieux et son air fendant. C'est fou ce qu'ils peuvent me taper sur les nerfs, ceux-là, à toujours se croire meilleurs que les autres. Au moins, Sam, mon petit frère, ne risque pas de me faire sentir comme une moins que rien. Lui, il n'a pas à parler. Il n'a pas de blonde, que je sache. Et la dernière était ce que j'appellerais affectueusement «une \* \* \* de folle».

Je prends mon courage à deux mains et j'entre dans la salle à manger, où ma belle-sœur est déjà assise, à boire un verre de vin.

— Salut, Mélanie. Comment ça va? dis-je sans trop d'entrain.

— Hum... occupée, comme d'habitude. J'étais de garde cette nuit, alors je suis un peu fatiguée, mais ça va. Sauver des vies, c'est tellement gratifiant, tu peux pas savoir...

Non. Bien sûr. Je ne peux pas savoir. Je ne suis pas chirurgienne cardiaque, moi! Je vends seulement des assurances. Sylvain vient nous rejoindre et pose la main sur l'épaule de sa tendre épouse. Quel couple parfait, ces deux-là!

— Ah, So! M'man m'a dit que Mathis pis Benoît étaient pas encore arrivés?

— Euh... non, justement, ils seront pas...

Je n'ai pas le temps finir ma phrase. Deux têtes blondes arrivent en trombe dans la pièce et se plantent devant moi pour me demander où est mon fils.

— Euh... il avait un entraînement de hockey. D'ailleurs, il pourra pas venir ce soir. Benoît non plus.

Sylvain me scanne des yeux – il s'arrête sur mon pyjama, mais à peine – dans le but de percer la vérité derrière mes paroles. Enquêteur un jour, enquêteur toujours... Mon frère travaille pour la GRC et il a tendance à utiliser les mêmes méthodes d'interrogatoire avec ses accusés et avec nous. Sa femme me vient inconsciemment à la rescousse, en levant la tête vers lui pour murmurer:

— Chéri, irais-tu chercher mon sac à main, dans l'entrée? J'ai un peu mal à la tête et je vais prendre des cachets.

Ce dernier s'exécute de bonne grâce, sans toutefois me lâcher du regard. Lorsqu'il sort de la pièce, je respire déjà mieux. Je me laisse choir sur une chaise, mais ma mère m'interpelle aussitôt:

— Solène! Viens donc m'aider à faire le service au lieu de rester dans la salle à manger à perdre ton temps.

Je fais claquer ma langue, mais me relève tout de même et vais la rejoindre. Une fois dans la cuisine, je ne peux m'empêcher de marmonner:

— Pourquoi tu demandes jamais aux gars de...?

— Sylvain a de grosses journées. Il mérite de se reposer un peu. Pis Sam est avec ton père.

— Ils font quoi, au juste, là-haut?

— Sincèrement, je veux pas le savoir. Tant que ça occupe Sam pis que ça l'empêche de penser à sa...

Elle me lance un coup d'œil et s'assure que j'ai compris à demi-mot. Pour mes parents non plus, l'ex de mon frère n'était pas ce qu'ils auraient appelé la belle-fille idéale. Ils sont donc bien contents, maintenant qu'elle ne vient plus aux soupers de famille.

Ma mère me tend deux assiettes, que je saisis avant d'aller les porter sur la table. Quelques minutes plus tard, nous sommes tous assis devant un repas digne d'un grand restaurant. Les soirées ont beau ne pas être de tout repos, par ici, au moins, on mange toujours bien quand on vient chez mes parents. C'est parfait, parce que j'ai vraiment faim. Mon dernier vrai repas date de plusieurs jours. Je n'ai fait que grignoter ce qui me tombait sous la main, cette semaine. Et ce ne sont pas des céréales gobées devant la télé qui vont me remettre sur pied, j'en conviens.

Je n'attends même pas les autres avant de saisir ma fourchette. Je me fiche des regards de Sylvain et de Mélanie. Du moins, jusqu'à ce que cette dernière se permette d'adresser un commentaire à ses enfants:

— On prend son temps pour bien avaler, les gars. Je veux pas que vous vous étouffiez avec votre nourriture, hein?

Je ralentis le rythme un peu, car je sens que même mes parents se demandent ce qui m'arrive. Je ne suis pas du genre à manger de la sorte, d'habitude. Après quelques bouchées, je finis par me calmer et poser ma fourchette avant de saisir mon verre de vin, que mon père vient de me servir, pour avaler une longue gorgée. Mais c'est ce moment que choisit Sam – le traître – pour lâcher cette bombe...

— Oh, So, je t'ai pas dit ça! J'ai croisé Benoît hier, au supermarché. Il était avec Mathis et une femme.

Tous les regards se tournent vers moi au moment où je recrache mon vin sur la nappe, devant moi. Aussitôt, ma mère soupire et se lève afin d'aller chercher des essuie-tout. Mélanie, de son côté, ne peut s'empêcher de se tourner vers ses fils pour mentionner:

— Vous voyez ce que ça fait, quand on prend de trop grosses bouchées?

Je lui enverrais volontiers mon verre en plein visage, à celle-là. Mais je me retiens, car mes deux frères me fixent toujours. Même mon père a cessé de donner quelques morceaux de viande à Chocolat et a relevé les yeux vers moi.

Je repose mon verre sur la table et j'accepte les papiers qu'on m'offre pour m'éponger. Puis, je prends une bonne inspiration avant de me résoudre à expliquer:

— Benoît va se remarier...

Ma mère est la première à s'exclamer:

— Se remarier? Avec toi?

Je secoue la tête et j'ajoute:

— Non. Avec une autre. On divorce.

Un silence de mort accueille mon aveu. Puis, ma mère murmure:

— C'est pas vrai... Il était si fin, Benoît.

— Franchement, m'man! Tu l'as jamais aimé!

— OK, mais c'est quand même le père de Mathis! Tu vas demander la garde, au moins?

— On va sûrement faire moitié-moitié.

— Tss... Il devrait rester avec sa mère à temps plein.

— Francine, ça suffit, intervient enfin mon père d'une voix ferme.

Il se tourne ensuite vers moi pour s'enquérir:

— Toi, comment tu vas, ma belle?

— Je vais bien, papa, c'est gentil de le demander.

Il me sourit, tandis que ses yeux demeurent tristes un instant. Je voudrais le rassurer, mais je sens quelque chose de chaud se poser entre mes cuisses, me faisant sursauter. Je recule brusquement ma chaise, en m'écriant:

— Foutu chien! Mais dégage!

Aussitôt, mon père change d'air et appelle Chocolat en donnant des petits bisous dans le vide. Ma mère me demande de parler autrement, et Mélanie indique clairement à ses enfants que ce n'est pas un langage à avoir. Le plus vieux des deux se met alors à tousser, et Sylvain saute sur ses pieds dans le but de lui faire la manœuvre de Heimlich. Sam se remet à manger comme si de rien n'était, malgré la pagaille qui nous entoure, et ma mère hurle que mon neveu est en train de virer bleu. Heureusement, un morceau de je ne sais quoi revole de sa bouche et retombe en plein centre de la table...

Chiasse!

Je ne serai jamais une adepte des soupers de famille, moi!



## Élyse

*Vendredi soir, sur l'autoroute*

Je suis heureuse de faire le trajet en voiture avec Solène. Disons que c'est pas mal moins mouvementé qu'avec Josée! Solène est plus posée, plus cohérente, plus articulée et pas mal plus *class* que ma copilote précédente.

Fait important dans l'amélioration de la qualité du voyage: aucune gerbille ne nous accompagne.

On discute de tout et de rien, et parfois, on se contente même d'écouter la radio en silence. Je sais que Solène a plein de trucs à me raconter, mais le moment est mal choisi pour aborder les difficultés de sa vie de couple. Les gars sont juste derrière. C'est clair qu'elle ne veut pas que Mathis entende ce qu'elle a à dire. En même temps, ça fait mon affaire. Je suis fatiguée de ma semaine, alors ça me fait du bien de relaxer. Je suis tellement brûlée que j'ai passé tout droit ce matin – chose qui ne m'arrive presque jamais! C'est Lili-Rose qui m'a réveillée en catastrophe, alors que Louis-Félix dormait encore et que Jean-Loïc venait de faire tomber son bol de céréales. Je me suis levée en quatrième vitesse pour aider les enfants à se préparer, mais malgré tous mes efforts, ils ont quand même raté leur autobus. J'ai donc dû aller les reconduire à l'école, ce qui m'a mise en retard pour le travail.

Mes collègues sont gentils parce qu'aucun d'eux n'a fait de commentaire sur mes traits tirés, sur ma blouse mal boutonnée – je m'en suis rendu compte en arrivant, heureusement – et sur la tache brunâtre qui est apparue sur mon pantalon après que je me suis renversé je ne sais trop quoi dessus. En même temps, ce n'est pas comme si ce genre de choses se produisait souvent. J'ai l'habitude d'être à l'heure, présentable et bien reposée. C'est une question de respect pour moi-même, et pour mes clients.

Qu'est-ce qui est différent, cette fois?

Mon côté rebelle.

Ouais... J'ai honte de l'avouer, mais Maxime et moi, on s'est texté tous les soirs avant d'aller au lit. Ça a commencé par quelques échanges relativement courts, mais nos conversations se sont allongées au fil des jours. Notre principal sujet: le deuxième week-end du tournoi.

*Élyse*

Tu pars quand, toi? Vendredi soir ou samedi matin?

*Maxime*

Vendredi. On joue quand même tôt, samedi, alors je préfère dormir à l'hôtel.

*Élyse*

Oui, moi aussi.

*Maxime*

Tu veux qu'on monte ensemble?

*Élyse*

J'aimerais ça, mais j'ai promis à Solène d'y aller avec elle.



*Maxime*

Pas de problème. De toute façon,  
c'est peut-être mieux comme ça.  
Camille est pas encore prête.

*Élyse*

Comment elle va?

*Maxime*

Bof. Disons que le choc a été brutal.

Après nous avoir vus nous embrasser, il y a quelques jours, Camille a fait une crise épouvantable. Elle s'est sauvée dehors et elle a hurlé à son père qu'elle ne lui pardonnerait jamais, qu'elle me détestait et qu'elle voulait aller vivre avec sa mère. La pauvre cocotte pensait vraiment que ses parents finiraient par revenir ensemble, alors elle est tombée de haut. Maxime n'a eu d'autre choix que de tout lui raconter depuis le début.

*Élyse*

Tu crois qu'elle s'en remettra ?

*Maxime*

C'est sûr. Il faut juste lui laisser le temps.

C'est quand même dommage. J'avais des plans trèèèè intéressants pour notre week-end.

J'espère que t'es pas trop déçue.

*Élyse*

Tu es pardonné.

Tant que tu penses à apporter ta machine à café. 😊

C'est le genre de chose que Maxime doit régler en famille, avec sa fille et son ex, alors je préfère ne pas m'en mêler. Mais d'après ce qu'il m'a dit les jours suivants – sans trop entrer dans les détails –, Camille serait déjà en train de voir quelques points positifs à une séparation définitive: deux maisons, deux mamans, deux chambres et deux fois plus de cadeaux. Contribution de son amie Flavie, qui vit avec des parents divorcés depuis un moment et qui semble parfaitement heureuse. Merci, Flavie!

Le reste du temps, on a abordé une quantité impressionnante de sujets – oui, oui, on est capables de parler d'autre chose que d'amour et de café! On a ri, on s'est raconté nos vies, on s'est couchés tard. Et moi, telle une ado qui vit son premier *kick*, j'avais le cœur qui débattait chaque fois que je voyais son nom apparaître sur mon téléphone.

Voilà donc pourquoi j'ai eu du mal à garder les yeux ouverts en conduisant jusqu'à l'hôtel. Maintenant qu'on est arrivés – enfin! – les enfants nous aident à sortir les bagages de la voiture et à tout apporter à la réception.

Solène s'absente une minute, le temps de se rendre aux toilettes, tandis que je m'approche du comptoir sans tarder. Ce n'est pas la même réceptionniste que la semaine derrière qui nous accueille. Celle-ci me semble beaucoup plus jeune – je ne suis pas sûre qu'elle soit majeure, en fait – et elle a les yeux rivés sur son cellulaire. Jolie, blonde, avec de longs doigts qui bougent à une vitesse folle sur son écran, tout en nous ignorant magnifiquement. Comment font les gens pour texter si vite? Je la regarde aller un moment et fais un petit son pour lui signaler notre présence.

— Hum, hum...

— Je vous ai vus, ce sera pas long.

Je fronce les sourcils, insultée par son manque de professionnalisme, et j'interviens à nouveau.

— Scusez, c'est parce qu'on aimerait ça monter à nos chambres.

— Oui, oui, juste une minute.

Derrière moi, les garçons ne tiennent plus en place. Louis-Félix joue avec la porte automatique – qui ouvre seulement une fois sur deux – et Mathis court d'un bout à l'autre du hall. C'est normal qu'ils aient de l'énergie, mais ce n'est pas l'endroit pour s'énervier. J'essaie donc de leur changer les idées:

— Avez-vous vu? dis-je en pointant le gros aquarium qui se trouve un peu plus loin. Je pense qu'il y a un nouveau poisson. Il me semble que le jaune et noir était pas là la semaine passée. Vous devriez aller jeter un coup d'œil.

— Cool! lâche Mathis en entraînant mon fils derrière lui.

Voilà qui les tiendra occupés au moins... trois bonnes minutes, si je suis chanceuse. En attendant, j'aimerais bien que «mademoiselle texto» se décide à nous répondre. En revenant des toilettes, Solène se fait vite une idée de la situation et prend aussitôt les choses en main. Elle pose un poing sur le comptoir et s'exclame:

— Bon, ça suffit, le niaisage. On a roulé pendant deux heures. On a notre semaine dans le corps, on est fatigués pis on veut juste avoir accès à nos chambres. Penses-tu que c'est possible, ça?

— Relaxe. Y a pas le feu, que je sache...

— C'est vrai, y a pas le feu, se fâche mon amie. Mais on est des clients et ton travail, c'est de SERVIR les clients. Alors, *go!* Dépêche, sinon j'appelle ton gérant.

La jeune femme lève les yeux au plafond et marmonne:

— Le gérant, c'est mon père. Je pense pas qu'il va me mettre à la porte aujourd'hui.

*Oh my God*, c'est tellement typique de cette génération de blasés qui ont tout cuit dans le bec!

— Ouin, ben, il va peut-être changer d'idée quand il va lire le commentaire que je vais écrire sur TripAdvisor, rétorque Solène. J'ai aucun problème à donner une très mauvaise note à son hôtel.

Après un soupir d'exaspération, la réceptionniste lâche finalement son téléphone et tourne l'écran de l'ordinateur pour le consulter.

— Bon, c'est à quel nom, la chambre?

— Solène Chartrand. J'ai réservé pour deux nuits, mais ça se peut qu'on couche pas ici demain si on perd la *game*.

— Les chambres sont pas remboursables si vous décidez d'annuler.

— Mouais, on verra bien.

Solène me donne un petit coup de coude en souriant. En temps normal, je m'amuserais de la confrontation entre les deux filles, mais là, je suis trop sous le choc pour lui répondre quoi que ce soit. Les seuls mots qui sortent de ma bouche sont:

— Il fallait réserver?

La réceptionniste fronce les sourcils et me regarde comme si j'étais une parfaite demeurée.

— Oui, madame, il fallait réserver, lâche-t-elle d'un ton qui en dit long sur son exaspération. C'est un hôtel, ici, pas une clinique sans rendez-vous.

— Je sais bien, je suis pas conne, quand même. C'est juste que je pensais que notre chambre se renouvelait automatiquement. Vu qu'on a gagné, pis qu'on continue le tournoi...

OK, je suis clairement en train de me caler.

De son côté, Solène éclate de rire. Je m'empresse alors de demander, légèrement vexée:

— Mais il y a de la place, hein?

— Je pense qu'on est complets.

La jeune fille reste là à me fixer, un sourire de satisfaction sur son petit visage de crasse. J'ai juste le goût de la *puncher*.

— Peux-tu au moins vérifier?

Elle pitonne avec exaspération – quelques secondes, pas plus – et confirme ce que je redoutais:

— Toutes les chambres sont prises.

Mon cerveau se met à *spinner* – et à paniquer – alors que je réalise ce que ça implique. On est vendredi soir, je suis fatiguée, les gars jouent demain matin et je n'ai aucune place où dormir! Je me retourne vers Solène, qui semble pas mal moins stressée que moi.

— Je te proposerais bien de venir dans ma chambre, dit-elle en relevant les épaules, mais j'ai juste un lit. Louis-Félix peut s'installer sur le divan.

— Pis moi? Faut que je dorme quelque part. Je vais quand même pas me rouler en boule dans un coin.

— Y a sûrement un parent de l'équipe qui peut t'accueillir.

— Je veux pas dormir avec n'importe qui!

Je m’imagine partager ma chambre avec Josée – ou le gros Giguère! – et le cœur me lève. J’ai juste le goût de retourner chez moi.

— J’ai de la place, moi, annonce une voix que je connais bien.

J’étais tellement agitée que je n’ai pas remarqué l’arrivée de Maxime. Je me sens rougir de la tête aux pieds, tandis qu’il se tient près de moi, les mains dans les poches de son manteau. Il est encore plus beau que la dernière fois qu’on s’est vus. Comment c’est possible?

Je cherche Camille du regard et constate qu’elle a rejoint Louis-Félix et Mathis près de l’aquarium. Ils ont vraiment l’air de s’amuser, tous les trois. Solène met fin à la discussion de façon claire, nette et précise:

— C’est parfait! Je m’occupe de ton gars, pis toi, tu dors avec Maxime et Camille.

Mon amie signe la feuille que lui tend la réceptionniste, récupère la clef de sa chambre et recule avec ses bagages pour nous laisser le champ libre. Je suis flattée par la proposition de Maxime – et c’est clair que ça me tente de passer la nuit avec lui! – mais il y a quand même un problème important à régler. Je baisse la voix et lui demande:

— Qu’est-ce que tu fais de Camille?

— Je me suis organisé pour qu’elle dorme avec Flavie, me répond-il, fier de son coup. Sa mère est d’accord, et les deux filles sont super contentes. On va avoir la chambre juste pour nous.

Il a vraiment songé à tout, on dirait. Sauf que...

— Je parle pas de ça.

— Ah, tu penses à sa petite crise de l’autre jour?

Je hoche la tête, un peu mal à l’aise.

— C’est arrangé. Elle est comme ça, ma fille. Elle reste jamais fâchée longtemps. Imagine-toi donc qu’elle trouve ça chouette, maintenant. Elle est la seule élève de sa classe à avoir deux mamans. Et peut-être même trois.

Il me fait un grand sourire, et moi, je fronce les sourcils. Je ne suis pas trop sûre de comprendre. Il ajoute:

— Elle est prête à te donner une chance. C’est réglé, ma belle.

Mon cœur fait un bond magistral dans ma poitrine. Le genre de bond qui fait du bien. Qui me rassure et me donne le goût de m’investir complètement. Mais qui me fout la trouille également.

— Pourquoi tu m’en as pas parlé?

— Je me suis dit que ça te ferait une surprise.

Maxime fait un pas dans ma direction et pose un délicieux baiser sur mes lèvres. Comme ça, devant les autres!

L’instant serait magique si on ne se trouvait pas dans un hôtel miteux avec des enfants qui courent partout, des clients qui font la file derrière nous, une ado qui nous observe en poussant des soupirs et une blondasse qui

s'impatiente. D'ailleurs, celle-ci ne semble pas tellement touchée par la beauté de la scène qui se déroule devant elle.

— *Get a room*, marmonne-t-elle en roulant les yeux pour la énième fois.

— C'est justement ce qu'on est en train de faire, répond Maxime en prenant la clef de notre chambre.

J'éclate de rire, à la fois soulagée, heureuse et – je dois l'avouer – un peu nerveuse. Une fois le *check in* complété, on explique notre plan aux enfants, qui sont tout de suite emballés.

— J'ai apporté ma PS4, lâche Mathis avec enthousiasme. Ça va être vraiment le fun!

Pendant que les jeunes organisent leur soirée et qu'on s'empare de nos bagages pour libérer la place, la panique commence doucement à monter en moi.

C'est quand la dernière fois où je me suis retrouvée au lit avec un homme?

Un autre homme que mon ex, je veux dire...

*Shit*, j'ai soudainement la chienne. Qu'est-ce qui me dit que Maxime me trouvera désirable, une fois nue? Ça a l'air de rien, comme ça, quand je suis habillée, mais mes trois enfants – et ma césarienne! – ont laissé des traces assez intenses de leur passage dans ma vie.

Et j'ai peur d'avoir perdu le tour, aussi. Est-ce que c'est comme le vélo, faire l'amour? Est-ce que ça revient dès qu'on se met en selle?

Je ne suis plus certaine de rien...

Est-ce la bonne chose à faire? Trop rapide? Trop planifié? Trop risqué?

Je regarde Maxime s'engouffrer dans l'ascenseur avec les valises et les trois enfants, et je ne peux m'empêcher de le trouver beau. Et extrêmement séduisant. J'ai le goût de passer la nuit avec lui, c'est sûr.

Mais j'ai quand même la trouille.



## Solène

*Vendredi soir, retour à l'hôtel Spa Belle Vue*

Il est plus que temps que je parle à Élyse de ma séparation. J'aurais bien voulu le faire dans la voiture, mais avec les enfants juste derrière... ce n'était pas l'idéal. Mathis est encore fragile, et bien qu'il ait apprécié sa semaine chez son père – et sa nouvelle belle-mère... – je ne crois pas qu'il se serait senti très à l'aise en m'écoutant discuter de ce sujet.

En plus, c'est à peine si j'ai eu le temps de lui parler depuis son retour à la maison. Benoît me l'a ramené après le souper, si bien que nous avons dû nous dépêcher d'embarquer dans la voiture, direction chez Élyse. Assis sur la banquette arrière, fiston n'a pas arrêté de me vanter tous les nouveaux jouets qu'il a eus et chacune des activités qu'il a faites durant sa semaine.

La joie.

Non, je ne suis pas jalouse du temps qu'il passe avec son père. Sauf que...

OK, je le suis! J'ai l'impression d'avoir été balayée sous le tapis, telle une vieille chaussette. Oui, c'est ce que je suis: une paire de bas troués. Et je ne suis pas du genre à rapiécer les bas, moi. Je les jette carrément à la poubelle!

J'exagère. N'empêche que c'est dur de sentir qu'on ne peut pas être présente à cent pour cent dans la vie de son enfant. De savoir que désormais, on ne pourra plus être là tous les soirs pour le border, pour le réconforter quand il fait un cauchemar. Pire: pour partager ses joies...

L'autre moitié du temps, il sera avec Ben et... et sa blonde. Ou plutôt, sa nouvelle femme. Bon, bon, bon. Ça suffit, Solène. Arrête de ronchonner. Au moins, Mathis a eu un comportement exemplaire à l'école, depuis. Ça faisait longtemps que ça n'était pas arrivé... Je crois qu'avec la séparation et le départ de mon ex, mon fils avait surtout peur de perdre son père. Maintenant qu'il sait que ce dernier ne s'est pas envolé, il va mieux. C'est positif, non?

Oui, mais...

Parce qu'il y a toujours un mais... mais moi, là-dedans? Il serait plus que temps que je pense à moi. Et que je sois franche avec les autres. Il n'y a rien de honteux à se séparer. C'est plate, c'est triste et tout le tralala, en effet. D'un autre côté, je ne vais pas me voiler la face: avec Ben, ça faisait un moment déjà que notre couple battait de l'aile. On ne faisait presque plus l'amour, et j'étais bien contente de devoir quitter la maison plusieurs jours de suite à cause du travail...

Ne plus avoir à endurer nos disputes. Les cris dans la maison. Ça aussi, ça devait jouer sur l'humeur de Mathis. Ce qui fait que lorsque Benoît m'a annoncé qu'il me quittait... j'ai été soulagée qu'il prenne cette décision.

Un peu.

Mais un peu moins quand il a pris plus de la moitié des meubles, sous prétexte que c'était lui qui les avait choisis. En tout cas... C'est un mal pour un bien, parce qu'il a dû me verser une compensation, avec laquelle je compte me meubler en neuf! Par chance, j'ai aussi les moyens financiers de racheter la maison. Ça aurait été la goutte qui fait déborder le vase si j'avais dû déménager. Mathis ne nous l'aurait pas pardonné, j'en suis certaine.

Cela étant dit... ça m'a fait du bien de tout déballer à mes parents. Après notre souper, maman – fidèle à elle-même – a tenu à appeler Ben afin de s'assurer qu'elle pourrait voir Mathis quand il serait chez lui. Mon ex a accepté, car il connaît ma mère depuis longtemps. Il sait qu'on ne s'obstine pas avec elle. Aucune chance de gagner.

Mon père, de son côté, a attendu au lendemain pour me proposer d'aller souper. Juste nous deux. Pour discuter. Savoir comment j'allais. Si j'étais triste. Je me suis toujours mieux entendue avec mon père qu'avec ma mère. On se ressemble davantage, tous les deux. On se comprend sans avoir besoin de tout déballer. On a des tas de points en commun. À part ce qui concerne son amour des chiens...

Bref, je me sens prête à m'afficher en tant que nouvelle célibataire! Bon, je ne vais pas non plus le crier sur tous les toits ou changer mon statut Facebook, mais disons que je ne vais plus mentir aux autres. Et quand je parle des autres, je fais référence à mes amis, dont Élyse fait partie.

Ça tombe bien, parce qu'elle vient de m'écrire en catastrophe. Je croyais pourtant qu'elle sauterait de joie à l'idée de passer la nuit avec Maxime. Il faut croire que ça fait trop longtemps qu'elle n'a pas... consommé, disons! Elle panique, et je sens que je vais devoir la crinquer un peu.

Après avoir branché la console de jeux sur la télé de ma chambre d'hôtel – OK, en fait, Louis-Félix et Mathis m'ont aidée, parce que je ne comprenais rien à tous ces fils –, je me redresse et pose les mains sur mes hanches. Les deux gars sont déjà assis sur le bout du lit, chacun une manette dans les mains. Ils ne se préoccupent absolument pas de moi quand je leur indique:

— Je m'en vais en bas. Vous allez être corrects?

Seuls des grognements me parviennent. Je suis convaincue qu'ils n'ont



pas compris ce que je viens de dire. C'est pourquoi je recommence:

— Mat, Louis... Je descends. D'accord?

Oh, cette fois, j'ai droit à des rechignements. De mieux en mieux...

— Mathis Dubois! Je te parle.

— Ouais, ouais.

Fichus jeux vidéo! Quand les enfants ont des manettes dans les mains, ils n'écoutent plus rien! Mon fils a insisté pour apporter sa console. J'étais un peu hésitante, mais il m'a convaincue en promettant qu'il ne jouerait pas tard et qu'il la rangerait dès que je le lui demanderais. Bien hâte de voir ça ce soir, quand il devra se coucher...

En ce moment, elle m'est tout de même bien utile, cette console. Elle me permet d'aller jaser avec Élyse pendant que les jeunes sont occupés ici. C'est pourquoi je tente une autre approche:

— Alors, comme je vous le disais, je vais rejoindre Élyse, pour... pour aller jouer au hockey.

Les deux gars ne font que hocher la tête, n'ayant visiblement rien entendu.

— Ensuite, on va se gaver de crème glacée. Et de chocolat. De chips, aussi. À touuutes les saveurs possibles. Sans oublier la barbe à papa...

Je hausse un sourcil. Voilà la preuve qu'ils ne m'ont pas écoutée, car ils ont à peine frémi à mes paroles. OK, ça suffit. Je me plante carrément devant le téléviseur. Un concert de cris frustrés s'élève soudain.

— Mamaaaan! Je suis mort, à cause de toi!

— On voit rien...

— Écoutez-moi bien, vous deux. S'il le faut, je range la... la Nintendo et je...

— C'est une PS4, maman.

— Peu importe! Je vais vous l'enlever, et vous allez vous coucher immédiatement, compris?

Les garçons hochent la tête, soudainement beaucoup plus attentifs. Je reprends donc, sur un ton plus calme:

— Je vous permets de jouer une heure. Ensuite, c'est brossage de dents et dodo. Mais je devrais être revenue avant. Vous restez ici et vous n'ouvrez à personne. C'est clair?

— On a compris. Tu peux nous faire confiance, acquiesce mon fils, tandis que les deux enfants me regardent d'un air angélique.

Je ne peux leur résister bien longtemps et leur passe la main dans les cheveux avant de leur donner à chacun un gros bec sur le front. Louis-Félix s'essuie timidement, tandis que Mathis lâche un cri de dégoût.

Je tourne ensuite les talons, en souriant, pour filer rejoindre Élyse. Elle m'attend depuis un moment déjà. Quand elle m'a envoyé ce texto d'urgence, je lui ai dit que je branchais les gars sur leur jeu et que je venais aussi rapidement que possible. Question de ne pas perdre de temps avec

l'ascenseur, je descends les escaliers en vitesse et débouche au rez-de-chaussée, où j'aperçois mon amie, installée dans les fauteuils de l'entrée.

Elle se lève à mon approche, attrape mon bras et m'entraîne loin des oreilles indiscrètes.

— On va où? dis-je tout bas.

— Je sais pas... Si au moins il y avait un bar, dans cet hôtel! me souffle-t-elle, l'air affolé. J'aurais bien besoin d'un verre, moi!

— J'ai peut-être ce qu'il te faut...

Elle me jette un coup d'œil alors que j'ouvre légèrement la veste que je porte. Cachée sous mon aisselle, je tiens une bouteille de rhum. Elle était à Ben, mais il a oublié de la prendre avec le reste des meubles... Oups! Autant l'utiliser, me suis-je dit un peu plus tôt dans la journée, tandis que je préparais nos bagages pour le week-end.

Élyse ouvre de grands yeux surpris avant de prendre une bonne inspiration. Nous passons près de la salle à manger, qui n'est ouverte que le matin. Mon amie s'arrête, me lâche et y entre en vitesse. Elle ressort avec deux tasses. Je hoche la tête. Parfait, ça. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver un endroit tranquille. Et je pense justement en connaître un...

Je fais signe à Élyse de me suivre, ce qu'elle accepte sans poser de questions. La piscine se trouve au bout du couloir. Je ne sais pas si ma carte d'accès fonctionne encore à cette heure, mais ça vaut la peine de l'essayer. Là-bas, nous aurons la paix, car les lumières sont éteintes et personne n'a le droit de se baigner, le couvre-feu étant dépassé depuis un moment.

Par une chance inouïe, la porte n'est pas complètement refermée et nous pouvons entrer sans problème. Telles deux ninjas, nous nous fauflons dans l'ombre et allons nous installer au fond de la pièce. Élyse se penche, retire ses chaussures et ses bas, avant de rouler ses pantalons pour s'asseoir sur le bord de la piscine. Je l'imites et bientôt, nous savourons la douceur de l'eau sur nos jambes.

— OK, alors, on se fait un tchin ? propose mon amie, tandis que je finis de verser l'alcool dans nos tasses.

Je hoche la tête et avale d'un coup le liquide. Élyse grimace, mais tend de nouveau le bras afin que je lui en reverse. Je m'exécute, non sans indiquer:

— Fais attention, c'est fort, du rhum.

— Allez, sois pas rabat-joie! Je suis à deux doigts de coucher ENFIN avec un homme! Faut fêter ça!

— Justement... qu'est-ce que tu fais ici, au lieu d'être avec lui?

Ses épaules s'affaissent, tandis qu'elle marmonne:

— J'ai eu la chienne. So, ça fait des années que j'ai pas...

— Des années? dis-je, les yeux ronds.

— *Shit*, pas tant! Sauf que ce gars... il est parfait. Qu'est-ce qu'il va dire en

voyant mes vergetures pis mes cuisses toutes molles?

— Mais arrête un peu. T'as même pas les cuisses molles!

— Et ça, c'est quoi, d'abord? s'écrie-t-elle en se pinçant le haut de la cuisse avec sa main.

— La perfection, ça existe pas, Ély. Ton Maxime, je suis sûre qu'il doit avoir des complexes. D'ailleurs, comment il a pris le fait que tu partes aussi vite de la chambre?

Elle hausse les épaules, mal à l'aise. J'imagine Maxime en train de tourner en rond, en ce moment, à attendre que sa douce revienne. Il n'a pas dû comprendre ce qui se passait.

— Envoie-lui au moins un texto.

— Pour lui dire quoi?

— Je sais pas. Dis la vérité. Que t'as peur.

Son regard me transperce un instant. Finalement, elle hoche la tête et attrape son cellulaire, sur lequel elle se met à pianoter. Cela fait, elle le range et avale une fois de plus son verre d'un coup sec. Puis, elle revient à moi et me lance:

— C'est à ton tour!

— Mon tour de quoi?

— So... je vois bien que quelque chose cloche avec toi, ces temps-ci. On se connaît depuis quoi...? Au moins dix ans?

Je souris et me rappelle la première fois que nous nous sommes vues, elle et moi. Nos ventres gonflés au max. Nous étions enceintes de presque six mois au début de ces cours d'aquaforme réservés aux femmes enceintes. Ça a tout de suite cliqué entre nous. Et par bonheur, entre nos enfants aussi...

Élyse reprend en souriant:

— On est amies, non? Il faut que tu me dises ce qui va pas. Je suis là pour t'aider, tsé.

Mon sourire s'éteint. Mes yeux se remplissent de larmes. Je le sais, qu'elle est là. Mais c'est parfois dur de se laisser aller à nos émotions. Il est temps de le faire, par contre. Alors je me vide le cœur. Je lui parle de Benoît. De notre séparation. De son remariage. De ma maison si vide.

Élyse me laisse parler sans dire un mot. Lorsqu'elle sent que j'ai terminé, elle murmure, en posant une main sur mon épaule:

— C'est une maison vide, mais... c'est aussi une maison avec mille et une nouvelles possibilités.

Oui, elle a raison. Élyse la raisonnable. Élyse qui sait voir le positif dans chaque chose. Pas pour rien qu'elle a choisi, à l'époque, de garder ce bébé handicapé. Elle savait qu'elle allait l'aimer autant que les deux autres. Et qu'il lui apporterait tant de joie.

Sur ces pensées, je me penche vers elle et la serre dans mes bras. Elle se

laisse faire, un peu surprise par ma démonstration d'affection. Elle finit quand même par m'étreindre à son tour, et nous restons ainsi sans bouger durant quelques secondes.

Lorsque nous nous détachons l'une de l'autre, nous essayons rapidement nos yeux remplis d'eau en riant de notre sensibilité. Nous restons ensuite là sans parler, à fixer la piscine qui se reflète sur les murs et le plafond. Enfin, Élyse me fait remarquer:

— Tsé, ton bel arbitre de la semaine dernière... tu vas sûrement le revoir ce week-end.

— Euh... je sais pas.

— Mais oui, j'en suis certaine. Et tu pourrais lui faire comprendre qu'il t'intéresse!

— Nah, il m'en veut à mort, maintenant qu'il est au courant que je suis mariée.

— As-tu pris le temps de lui expliquer la situation?

— Il a pas voulu m'écouter!

— OK, mais... tu connais le numéro de sa chambre, non?

— Ouin...

— Ben qu'est-ce que t'attends?

Nous nous regardons, les yeux brillants. Elle a raison. Je devrais aller cogner à sa porte. Il a peut-être décoléré et est peut-être prêt à m'écouter, cette fois. Pour m'encourager, je nous verse une autre rasade de rhum, que nous buvons cul sec. Puis, en rigolant, Élyse se redresse et m'offre sa main afin de m'aider à me relever. Sans prendre la peine de remettre nos souliers et nos bas, nous courons vers la sortie.

On dirait deux fillettes! Nous sommes si excitées que nous sommes incapables de ne pas rire. Arrivées à notre étage, nous reprenons notre souffle avant de nous séparer. Je regarde mon amie marcher en direction de la chambre de Maxime. Je suis convaincue que celui-ci ne saura pas lui résister. Elle est beaucoup plus belle qu'elle ne le croit...

C'est mon tour, maintenant. Je dois aller discuter avec Charles. Mettre les choses au clair. J'avance donc vers sa chambre en croisant les doigts pour qu'il ne m'accueille pas avec une brique et un fanal.

Devant sa porte, je m'inspète de la tête aux pieds. Je défais un bouton de ma blouse. Je vérifie mon haleine et je détache mes cheveux, en les faisant gonfler un peu avec mes doigts. Ça devrait aller.

Je lève le bras et inspire un bon coup avant de donner trois petits coups. Des pas résonnent à l'intérieur. La lumière s'allume. Déterminée à séduire Charles, je m'appuie sur le cadre. Ainsi, il aura une bonne vue sur mon décolleté.

Mais lorsque la porte s'ouvre, je me redresse d'un coup sec. Qu'est-ce qu'il fait là, lui? C'est la chambre de Charles, et non celle... du gros Giguère!

Ce dernier me jette un regard surpris, mais sourit lentement, avant de suggérer: — Tu veux entrer...?

La colonne droite comme un I, je secoue la tête, marmonne une excuse inintelligible et fonce vers ma propre chambre.

GÉ-NI-AL!



## Élyse

*Vendredi soir, corridor de l'hôtel*

J'ai la tête qui tourne un peu quand vient le temps de monter rejoindre Maxime. C'est quoi, déjà, notre numéro de chambre? 212? 214? Max n'a pas la même que la semaine dernière, alors c'est mêlant!

*Shit!*

Je n'aurais pas dû boire autant de rhum. Je croyais que ça me détendrait – ce qui a été le cas les premières minutes, mais là, ça me donne plus mal au cœur qu'autre chose. Le fort et moi, on n'est pas faits pour s'entendre. Je devrais le savoir, pourtant. La dernière fois que j'en ai pris – une bonne quantité, quand même! – c'était il y a trois ans. J'ai fini la tête dans les toilettes à me vomir les tripes jusqu'aux petites heures du matin. Une soirée mémorable... que je n'ai absolument pas le goût de reproduire avec Maxime.

Pieds nus, mes chaussures et mes bas à la main, j'avance dans le corridor en prenant appui sur le mur pour garder mon équilibre. Je tiens bien debout, ce n'est pas ça le problème. C'est juste que les lignes du tapis se sont mises d'accord pour essayer de m'enfarger. C'est une constipation! Oups... Une conspiration, je veux dire...

Laissez-moi tranquille!

Je m'arrête vis-à-vis la chambre 212, incertaine, et je ferme les yeux pour décider si je dois insérer ma carte dans le mécanisme. C'est ma chambre ou pas?

Je recule d'un pas pour m'éloigner de la tentation. Je ne jouerai pas le rôle de la mère qui ne sait pas boire. Celle qui provoque une chicane de couple en réveillant une petite famille qui vient de s'endormir après avoir bercé le plus jeune qui pleurerait sans arrêt...

Non, non, je ne suis pas trop intense. Je considère mes options pour éviter une catastrophe de voisinage, c'est tout. Au pire, je n'ai qu'à m'asseoir dans

le corridor et à attendre que Maxime vienne me chercher. J'imagine qu'après une heure ou deux à poireauter, il se posera des questions, non?

Ah, ouais, je pourrais aussi le texter. Je n'avais pas pensé à ça.

Je laisse tomber mes bas et mes chaussures, et j'appuie mon dos au mur pour m'emparer de mon téléphone. Avant d'écrire, je relis les quelques mots que nous avons échangés quand j'étais avec Solène, sur le bord de la piscine.

*Élyse*

Excuse-moi si je suis partie vite.

Solène avait besoin de me parler.

*Maxime*

OK. Est-ce que tout va bien ?

*Élyse*

Oui, oui. Je devrais revenir bientôt.

Et puis... Pour être honnête, je dois dire que j'ai la trouille de passer la nuit avec toi.

Maxime a mis un moment à répondre, mais les mots qui sont apparus sur mon écran m'ont fait un bien fou.

*Maxime*

Moi aussi, Élyse.

J'ai collé mon téléphone sur mon cœur, totalement séduite par cet homme qui sait être à la fois viril et vulnérable.

*Maxime*

On en reparle plus tard, ça te va ?

Élyse

Ça me va.

Il se trouve que «plus tard», c'est pas mal maintenant, alors je dois prendre mon courage à deux mains et faire une femme de moi.

Élyse

On est dans quelle chambre, déjà ?

Maxime

214. Je t'attends.

Je me penche doucement – pas trop vite, j'ai la tête qui tourne –, je ramasse mes affaires et me dirige vers la bonne porte, tout en me félicitant de ne pas avoir essayé d'entrer dans la chambre 212. Je glisse ma carte dans la fente, et un déclic se fait entendre. Je suis arrivée.

En entrant dans la pièce, je réalise que Maxime a fait son possible pour me mettre à l'aise. Il a tamisé les lumières, il a mis un peu de musique pour camoufler les bruits environnants et il s'est installé sur le petit fauteuil avec un livre et un verre de vin.

Un livre et un verre de vin. Tout pour me faire craquer.

En même temps, il pourrait être accroupi sous l'évier de la salle de bain que je le trouverais sexy. Ce gars-là est juste parfait.

Maxime me rejoint sur le pas de la porte, tandis que je laisse tomber mes chaussures sur le sol.

— Solène est correcte ? demande-t-il en me tendant une coupe.

— Oui, dis-je en le remerciant d'un mouvement du menton.

Elle a eu un bout *rough*, mais ça va mieux.

— Et toi ? Comment tu te sens ?

Je lève les yeux, et il semble comprendre mon malaise. Soudain, j'ai un peu moins peur. Je prends une grande gorgée de vin, que je laisse couler doucement le long de mon œsophage, et m'approche pour l'embrasser en guise de réponse.

Son parfum m'enivre instantanément. J'ai du mal à dire si c'est la boisson, la chaleur de la pièce ou mes hormones qui font ça, mais je suis prête à garrocher mes vêtements au bout de mes bras. Je le veux, cet homme ! Je le veux maintenant !



Maxime pose ses mains sur ma taille et recule d'un pas.

— Tu as bu? demande-t-il, un sourire au coin des lèvres.

— Juste un peu de rhum. Mais je vais bien, je t'assure.

Au même moment, comme pour me faire mentir, je trébuche sur une de mes chaussures, tout en nous éclaboussant joliment avec mon vin. Il y en a sur le tapis – bah, une tache de plus ou de moins, ça ne fait pas grande différence –, sur mon pantalon et sur le t-shirt de Maxime.

— Oh non, je suis désolée! dis-je en pouffant de rire.

— C'est pas grave, m'assure-t-il en m'enlevant la coupe des mains pour la poser sur le meuble derrière lui. Viens par là...

Il ouvre les couvertures et m'aide à m'y glisser en douceur. Puis, il contourne le lit, retire son t-shirt – soupir – le jette par terre et s'installe à mes côtés.

Ça y est, je vais enfin découvrir son corps, toucher sa peau, sentir son membre s'insérer profondément en moi. Des fourmis se déplacent dans mon ventre, comme un chatouillement incessant qui bourdonne entre mes cuisses.

Maxime appuie la tête sur son oreiller et se tourne vers moi pour m'observer. Je l'imite, obnubilée par la beauté de ses traits, la perfection de sa bouche, la splendeur de ses épaules, de son torse, de ses muscles...

— Ferme les yeux, dit-il en replaçant une mèche de mes cheveux de sa main douce.

— Pourquoi? Tu veux pas que je te voie tout nu?

Je ris de ma propre blague et pose un baiser sur ses lèvres.

— Fais ce que je te demande, insiste-t-il en se tournant sur le dos. Tu as besoin de dormir.

— Hein? Quoi? Non! C'est notre nuit! On est... on est censés faire des cochonneries!

— Je sais, dit-il en retenant un fou rire, mais tu as bu. Je pense qu'on ferait mieux de remettre ça à une autre fois.

Il me fait signe d'approcher. Je refuse et lui sers une moue boudeuse.

Je suis vraiment déçue d'avoir gâché le moment. J'ai l'impression qu'il le sait parce qu'il me tire vers lui et m'enveloppe de ses bras. Je me colle à lui comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit. Nos corps sont faits pour être ensemble. Ma tête se pose au creux de son épaule, et je ferme les paupières. Je combats le sommeil de toutes mes forces, bien décidée à ne pas perdre une seconde de cet instant.

Ce que Maxime me raconte est banal, et c'est parfait comme ça. Il me parle de son patron, de sa semaine de travail et d'un client qui a l'habitude de fréquenter sa clinique. Je me sens bien, je me sens aimée, je me sens protégée. Ça fait si longtemps que ça ne m'est pas arrivé que je soupire de bonheur.



C'est un léger mal de tête qui me réveille, alors qu'il fait encore noir. J'ouvre les yeux et mets quelques secondes à me souvenir de l'endroit où je suis. Et de la personne qui est dans mon lit.

Je m'assois d'un mouvement brusque et comprends que je me suis assoupie pendant que Maxime me parlait, hier soir. Je suis donc ben poche! J'ai réussi à gâcher notre première nuit ensemble.

Furieuse contre moi-même, je descends du lit et me rends dans la salle de bain sans faire de bruit. J'allume la petite lumière au-dessus du lavabo, celle qui éclaire à peine la pièce, et fouille dans ma trousse pour y trouver des cachets contre le mal de tête. J'avale deux comprimés avec un grand verre d'eau, sans cesser de me maudire intérieurement. Je suis tellement nouille, des fois.

Du rhum! J'ai bu du rhum pour notre première nuit! Bravo, la mère!

Je baisse mon pantalon – le même que je portais hier – et m'assois sur la toilette pour vider ma vessie. Sauf qu'au lieu de se poser sur la lunette – qui a été relevée – mes fesses se retrouvent directement dans le fond de la cuvette.

Oh ouache!

Je m'agrippe au rideau de douche pour m'aider à me hisser sur mes pieds, mais la tringle cède sous mon poids et me tombe dessus. Voyons! Ça va donc ben mal! J'ai les culottes aux genoux, les fesses dégoulinantes et un vieux bout de plastique sur la tête.

Évidemment, Maxime choisit ce glorieux moment pour faire son apparition.

— Hé, est-ce que ça va, Élyse? demande-t-il, après avoir poussé la porte en catastrophe. J'ai entendu du bruit.

— Entre pas!

J'agrippe le rideau pour me cacher du mieux que je le peux, à la manière d'une grande jupe, tout en tournant sur moi-même pour être certaine qu'aucune partie de mon anatomie ne sera dévoilée. La scène est si burlesque qu'on se croirait dans un théâtre d'été.

Maxime éclate de rire et je réplique aussitôt:

— C'est pas drôle!

— Ah non? demande-t-il en s'approchant pour poser un baiser sur mes lèvres. Je m'amuse bien, pourtant. Je te trouve très divertissante.

Je plisse le nez, honteuse de me retrouver dans pareille situation.

— Tu voudrais pas sortir, le temps que je récupère un peu de dignité?

— Désolé, mais je pense qu'elle est restée dans le fond de la toilette, ta dignité. Tu veux que je t'aide à te nettoyer? Il me semble qu'une douche te ferait du bien.

Il se penche pour faire couler l'eau et la mettre à la bonne température. Puis, il me regarde avec une étincelle dans les yeux. Je pense qu'il aimerait bien m'enlever mon rideau de douche.

— C'est gentil, mais je peux me laver toute seule, dis-je en me mordant la lèvre du bas.

— Même le dos?

— Mon dos est pas vraiment sale.

— Mieux vaut ne pas prendre de chance...



Un claquement de porte m'extirpe du sommeil. L'hôtel est aussi bien insonorisé qu'une boîte de céréales, alors on entend les jeunes courir dans le corridor. Tout le monde s'apprête à partir pour l'aréna. Tout le monde, sauf nous.

Ça me fait bizarre de ne pas me lever pour m'occuper de Louis-Félix, mais Solène a été claire: elle se charge du déjeuner et des préparatifs. Elle va me texter quand elle sera prête, ce qui ne devrait pas être avant un bon moment, si je me fie à l'heure sur mon téléphone.

Maxime et moi, on est un peu fatigués, mais on est heureux. Si je ne me retenais pas, je passerais la journée allongée à ses côtés, à l'écouter respirer et me raconter – pour la centième fois – l'anecdote de la salle de bain.

— Tu vas te foutre de ma gueule combien de temps, coudonc? dis-je en pinçant les quelques poils qui frissent sur son torse.

— Aïe! se plaint-il en rigolant. Je fais juste commencer, tu sauras. Une histoire comme celle-là, il faut jamais oublier ça. J'en ai pour au moins... une couple d'années.

— Oh, parce que tu penses qu'on va encore être ensemble dans une couple d'années?

— C'est clair! On va faire un super beau duo de petits vieux, tu vas voir.

Maxime roule sur le côté et se penche à demi sur moi. Sa main se déplace lentement sur mon ventre tandis que je soupire de bonheur. Je croyais que je serais repue après notre merveilleuse aventure dans la douche, mais j'en veux plus. Je sais de quoi Maxime est capable. Pourquoi m'en priver alors qu'il est juste là, à ma portée?

Je caresse le bas de son dos pendant que sa bouche explore mon cou. Lentement, sa main remonte entre mes seins. Il fait un geste pour relever mon t-shirt, mais je l'en empêche en le maintenant fermement.

— Je veux te voir, Élyse, murmure-t-il, le regard fiévreux.

— Ça me gêne...

— T'étais pas gênée, cette nuit.

Il glisse plus bas pour embrasser mon nombril, et je me crispe.

— C'est parce qu'il faisait noir dans la salle de bain. Là, c'est le jour.

— Et?

— Ben... Je voudrais pas que tu sois déçu.

J'essaie de m'imaginer à califourchon sur lui, les seins qui ballottent, mon ventre qui pendouille, et je me dis qu'il n'y a rien de moins sexy qu'une mère qui a eu trois enfants. Mais Maxime ne semble pas de cet avis. Il plonge ses yeux dans les miens et déclare, le plus sérieusement du monde:

— Tu es magnifique, Élyse. Je te veux comme j'ai jamais voulu personne, tu comprends? Regarde!

Il baisse la tête, et je vois ce qu'il veut dire. Son érection est éloquente.

— Comment ce serait possible si je te trouvais pas attirante?

— Ouin... J'avoue, dis-je en rougissant. Et toi, tu en as, des complexes?

Il grimpe carrément sur moi en posant les mains de chaque côté de ma tête pour ne pas m'écraser. Son sexe frôle le mien, et je me trémousse pour le sentir de plus près. Puis, entre deux baisers, il me dit:

— La dernière fois que j'ai couché avec une femme, elle a changé d'orientation sexuelle, alors il se peut que j'aie un ou deux complexes.

Ah, ouais, je n'avais pas vu ça de cette façon...

J'aimerais approfondir le sujet, mais c'est autre chose que Maxime semble avoir envie d'approfondir. Et je suis plutôt d'accord avec cette idée. Ses mouvements incessants sont en train de me rendre folle.

Je pose une main sur son membre, juste pour le plaisir de l'entendre gémir de bonheur, puis je la retire aussitôt. Il me supplie:

— Arrête pas...

— Seulement si tu me permets de garder mon t-shirt.

— Tout ce que tu voudras, mais arrête pas.

J'obéis, un délicieux sourire au coin des lèvres.

Nos caresses deviennent plus intenses, mais un drôle de bruit met rapidement fin à nos ébats. Une sorte de cliquetis, comme si quelqu'un essayait d'entrer dans notre chambre. Je sais que c'est impossible, puisque nous sommes les seuls à avoir la clef, mais je repousse quand même Maxime, de peur d'être surprise en pleine action.

Toc, toc, toc!

*Shit!*

— Reste ici, dis-je d'un ton suppliant.

— J'ai pas trop le choix d'aller voir, me dit Maxime en se levant. C'est peut-être Camille.

Il s'éloigne en marchant difficilement.

— Hé!

Il se tourne vers moi, et j'éclate de rire.

— Tu vas pas y aller comme ça!

Je lui lance un oreiller, qu'il s'empresse de placer au bas de son ventre. Dès qu'il ouvre la porte, deux petites tornades entrent dans la chambre en courant et sautent sur le lit. Je regarde Louis-Félix et Mathis avec les yeux ronds et remonte les couvertures en me félicitant d'avoir gardé mon t-shirt, finalement.

— On est prêts, maman! s'écrie mon fils en me poussant pour me forcer à me lever.

— Wô, doucement!

Solène entre dans la chambre à son tour, visiblement mal à l'aise de nous avoir surpris en flagrant délit.

— Oh! Je suis désolée, dit-elle, les sourcils relevés. Je voulais pas... Je pensais pas... Ton gars m'a demandé de te faire un coucou avant de partir. Pis j'ai oublié de recharger mon cell pour t'écrire. Je... chiasse...

Les joues de Solène tournent au rouge dans le temps de le dire. J'étire le cou au moment où Maxime pose le pied sur une enveloppe de préservatif qui gît au sol.

— On va aller vous rejoindre à l'aréna, annonce-t-il d'une voix ferme.

— Oui, c'est parfait, répond mon amie. Venez, les gars. On y va.

— Bon match! dis-je, alors que mon fils a déjà disparu dans le corridor.

Solène me salue d'un mouvement de la main, l'air particulièrement désolée. Puis, au moment de sortir, elle écarquille les yeux en voyant la pagaille qui règne dans la salle de bain.

Elle s'empresse de quitter notre chambre en refermant la porte derrière elle.

— Je pense qu'on l'a traumatisée, lâche Maxime en éclatant de rire.

— C'est clair! Elle va s'imaginer toutes sortes d'affaires.

— Avec raison...



## *Solène*

*Samedi matin, dans les couloirs de l'hôtel*

Je rigole tout bas en repensant à la face d'Élyse quand elle a vu les enfants débouler dans sa chambre! À moitié nue sous les couvertures. Et Maxime, avec seulement un oreiller pour se cacher! Visiblement, ils ont passé une très belle nuit. J'ai hâte qu'on puisse en discuter, juste elle et moi, parce que je me demande ce qui a bien pu se passer dans la salle de bain.

C'était... assez étrange...

D'ailleurs, je me sens un peu mal d'avoir osé cogner ainsi à sa porte. J'aurais dû lui envoyer un texto, mais avec l'énervement de la veille – et ma rencontre absolument surréaliste avec le gros Giguère –, j'ai carrément oublié de mettre mon téléphone sur la recharge.

Conséquence: plus de batterie!

Ça m'a un peu fait suer quand je m'en suis rendu compte, parce que je comptais prendre mon courage à deux mains et écrire à Charles. Sauf que ça n'aurait servi à rien, puisque je me suis rappelé que je n'ai même pas son numéro. La seule manière de pouvoir lui parler, désormais, c'est en allant le voir à l'aréna. Je croise les doigts en espérant qu'il arbitre encore les matchs de fin de tournoi.

Après tout, il pourrait très bien ne pas être là. Et moi, je ne le reverrais plus jamais... Je ressens un pincement au cœur à cette idée. Nous ne nous connaissons pas beaucoup, tous les deux, mais j'avais espéré que... Je ne sais pas trop. Je me suis peut-être fait trop de scénarios.

Je presse le pas, mais la petite voix de mon fils me parvient, loin derrière moi.

— Mamaaan, tu vas trop vite!

— Oh, désolée, Mat. Vous pouvez vous dépêcher un peu? dis-je en m'arrêtant et en regardant mon fils et Louis-Félix venir vers moi, leur grosse poche de

hockey sur l'épaule et leurs bâtons dans une main.

— On est en avance, en plus. Pourquoi faut y aller tout de suite? J'ai faim, moi, ajoute Mathis.

En soupirant, je jette un coup d'œil à la salle à manger de l'hôtel, que nous venons de dépasser. Mon gars a raison. Les jeunes doivent avaler quelque chose avant de se rendre à l'aréna. Je ne pensais qu'à moi en ce moment. C'est plutôt égoïste. Pour me racheter, je vais rejoindre mon fils et glisse le sac de son épaule avant de le poser sur la mienne. Je fais la même chose avec celui de Louis-Félix. Puis, je leur indique:

— OK, allez vous choisir un truc à manger. Je vais porter vos poches pis vos bâtons dans le hall de l'hôtel, pendant ce temps-là. Mais quand je vais revenir, faudra partir, hein? Parce que le taxi va sûrement arriver bientôt.

Ils ne se le font pas dire deux fois et foncent vers leurs amis, qui sont déjà attablés devant un bon déjeuner. De mon côté, je hisse les sacs encore plus haut sur mes épaules, avant de me détourner. C'est lourd! Je ne peux pas croire que les gars ont porté ça de la chambre d'hôtel jusqu'ici. Quelle mauvaise mère je fais, parfois...

Hum... c'est décidé. À la fête de Mathis, je lui offre une poche avec des petites roues. Depuis le temps qu'il m'en parle... J'espère juste que ce n'est pas trop cher... et que Ben acceptera de payer le cadeau avec moi.

Sans trop me faire d'illusions à ce sujet, je lâche les sacs une fois rendue près des portes vitrées de l'entrée. Ça produit un gros boum, et l'employée derrière son comptoir – qui est la même que la veille – lève les yeux de son cellulaire et pousse un soupir en me fixant. Qu'elle mange de la chiasse, elle! Pas capable de servir les clients comme du monde, mais ça se permet de les juger. Pfft!

Je fais ensuite rouler mes épaules pour les dénouer avant de revenir vers la salle à manger où sont les garçons. Comme je n'ai pas de voiture et que je dois me rendre à l'aréna en taxi, aussi bien prendre un café ici. Peu importe qu'il goûte la mort. C'est toujours mieux que rien. Au départ, je voulais demander à Élyse de me prêter ses clefs d'auto, mais je suis partie un peu trop vite de sa chambre...

Je viens à peine de verser le liquide chaud dans une tasse que je sens une ombre se faufiler près de moi.

Oh non... pas lui.

— Salut, ma belle..., me murmure la voix du gros Giguère, beaucoup trop près de mon oreille. C'est plate que t'aies été aussi pressée, hier soir... Je t'aurais fait entrer avec plaisir, tsé.

Je me décale vers la gauche, le plus loin possible de son haleine du matin – ouache! il ne s'est visiblement pas brossé les dents, lui – avant de rétorquer:

— À ce propos, je voulais m'excuser de t'avoir dérangé. Je m'étais... trompée de chambre.

Il me fait un clin d'œil ridicule, avant de murmurer:

— C'est ce qu'elles disent toutes...

Puis, il se passe la main sur le ventre pour se gratter... le nombril! Je retiens une grimace de dégoût, en répliquant:

— T'es pas marié, toi, Giguère?

— Ce qu'on sait pas fait pas mal, ma belle...

Ouf... de comprendre qu'il tromperait – ou qu'il trompe déjà, qu'est-ce que j'en sais? – sa femme me le rend encore plus antipathique. Je n'ai jamais eu de problème avec lui auparavant, mais disons que les choses risquent de changer s'il s'entête à vouloir me faire du charme.

Je le laisse en plan et vais m'asseoir avec Mathis et Louis-Félix. Ils sont en train d'avaler goulûment un bol de céréales colorées, sucrées et zéro santé... Chiasse! J'aurais dû venir jeter un coup d'œil sur leur choix de menu avant de me servir un café. Ce n'est pas avec ces calories vides qu'ils vont performer sur la glace. Pas que la chose soit si importante, c'est juste que je ne tiens pas à ce qu'ils manquent d'énergie en pleine *game*.

— Les gars, vous vous prendrez un fruit, avant de partir.

— Y en a même plus, baragouine Mathis, la bouche pleine.

Je tourne la tête, question de vérifier ses dires, et gonfle mes joues de frustration en voyant le gros Giguère venir vers nous. Pourquoi il me harcèle encore, lui? Il n'a pas compris que je ne suis pas intéressée, ou quoi? Combien de fois il va falloir que je le lui répète?

Le voilà qui tire la chaise qui est à ma droite et s'assoit. Il est si près de moi que son épaule touche la mienne, et je dois me tasser vers mon gars pour ne plus sentir son genou frôler le mien. Évidemment, Mathis en échappe le lait contenu dans sa cuillère, en m'accusant de l'avoir poussé.

— Mamaaan! Fais attention!

— Parle-moi sur un autre ton! Et ramasse ton dégât.

Mon fils grogne, mais s'exécute malgré tout. Pendant ce temps, Giguère ne peut s'empêcher de rire en s'écriant:

— Ah, les enfants! Tous pareils, hein?

Je ne réponds pas, car je n'ai pas envie de discuter discipline avec cet homme. De plus, je ne tiens pas à engager la conversation avec lui. Dès que Mathis revient et essuie la table, je fais signe aux garçons que c'est le moment d'y aller. Le taxi est peut-être déjà là, à nous attendre. Je me relève et repousse ma chaise, aussitôt imitée par le gros Giguère, qui me suit à la trace.

— Tu prends un taxi? Ben voyons, je vais vous emmener. Ma *van* est ben assez grosse! Envoyez, on y va! Cédric! Déguédine, c'est le temps de partir.

Son fils chigne un peu, pour la forme, mais finit par se lever à son tour. Je sens la panique grimper en moi. Non, pas question de monter à bord de la *van* de Giguère! Il risque d'essayer de me tâter les cuisses durant le trajet jusqu'à



l'aréna! Mais une fois près des portes d'entrée, toujours aucune trace du taxi. Il n'y a que son camion qui prend toute la place. Il a dû le garer là pendant qu'il déjeunait, sans se soucier des autres.

Je rage en moi-même, sans trouver d'excuse pour continuer d'attendre.

— Reste pas là à geler comme une crotte, ma belle! Monte, toi aussi! me lance Giguère en attrapant les sacs et les bâtons des gars avant de les lancer dans sa valise.

Les enfants grimpent dans la camionnette sans se faire prier, et je suis bien forcée de faire pareil. Je me tiens le plus près possible de la portière, afin de ne laisser aucune chance à mon conducteur de me faire le moindre attouchement. Dès que nous tournons dans le stationnement de l'aréna, je pousse un soupir de soulagement, en relâchant ma surveillance. Une fois le moteur fermé, je me précipite à l'extérieur, question d'éviter de rester toute seule avec Giguère dans le véhicule. Lorsqu'il sort à son tour, il me rejoint à l'arrière et me souffle:

— T'es toujours aussi pressée, on dirait...

— Non, c'est pas ça. J'ai... juste envie d'aller aux toilettes. C'est pour ça que je me dépêche.

Je saisis le sac de Mathis, tandis que Louis-Félix attrape le sien, et je pousse dans le dos des gars afin qu'ils accélèrent le mouvement. Giguère est plus rapide que je le croyais, car il parvient à nous suivre au pas de course. Une fois dans l'aréna, je vérifie dans quel numéro de vestiaire ils devront aller grâce au tableau indicateur, puis je les guide en vitesse jusque-là.

Je remercie ensuite mon chauffeur, le salue et mime une envie plus que pressante, avant de détalier.

Ouf... enfin seule. Non, mais quelle plaie, cet homme! Le pire, c'est qu'il est marié! Et sa femme vient souvent aux matchs avec lui. À quoi il s'attendait, en me faisant des avances aussi grossières?

Je ralentis et vérifie que je ne suis pas suivie avant de changer de direction. Je ne me dirige plus vers les toilettes, mais plutôt vers le local réservé aux arbitres... Cette fois, pas question de me tromper. Je sais exactement où il se trouve. La seule chose que j'espère, c'est que celui que je cherche y sera, lui aussi...

Mon cœur bat de plus en plus vite au fur et à mesure que j'avance vers le vestiaire. Mes mains tremblent, et je dois me faire violence pour ne pas tourner les talons et me sauver en courant. J'inspire plusieurs fois plus lentement, dans le but de me calmer, si bien que je suis presque dans un état normal quand je m'arrête devant la porte.

Comme dans un songe, je me vois lever le bras, fermer le poing et porter deux petits coups sur le chambranle. J'ai la gorge sèche. Presque plus de salive dans la bouche. Et ma voix doit être si rauque que je doute de pouvoir prononcer le moindre mot sans ressembler à une fumeuse de longue date...

Pas grave. Je ne vais pas fuir. Je dois voir Charles et tout lui expliquer. Lorsque la porte s'ouvre, ma respiration devient sifflante. Mais mes épaules s'affaissent quand je croise le regard d'un parfait inconnu. Ce n'est pas Charles qui se tient devant moi. C'est un autre. Un autre que je ne connais pas.

Déçue, je m'apprête à tourner les talons quand ce dernier me demande :

— Ouais? Je peux t'aider?

— Oh, non, je... j'étais venue voir quelqu'un, mais... il est pas là, alors...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase. Une autre main agrippe la porte et l'ouvre en entier. Et cette fois, ce sont bien des yeux verts qui plongent dans les miens. Les magnifiques yeux de Charles...

Il me lâche du regard une fraction de seconde, le temps de faire signe à son collègue de nous laisser seuls un moment. Ce dernier hoche la tête, affiche un sourire moqueur et sort du local. Charles se recule pour que je puisse y entrer, et je m'exécute sans me faire prier.

Une fois à l'intérieur, il ne referme pas la porte complètement. Comme s'il avait peur de ce qui pourrait se passer si nous nous retrouvions loin des regards indiscrets. C'est du moins ce que je m'imagine. Peut-être qu'il a juste hâte que je foute le camp de là, aussi...

Je baisse le menton, en tentant de remettre mes idées en place. Je ne sais plus par où commencer. Pourtant, ça fait une semaine que je me répète ce scénario. Je me suis imaginé je ne sais combien de fois ce que je lui dirais si j'avais l'occasion de pouvoir m'expliquer. Elle est là, ta chance, Solène, alors saisis-la, bon sang!

Mais dès que je relève la tête, nous nous exclamons en même temps :

— Fallait que je te parle!

— Qu'est-ce que tu fais ici?

Je me mords les lèvres. Ça débute bien mal. Son visage est fermé, et il ne semble pas très intéressé par ce que j'ai à lui dire. D'un autre côté, il ne m'aurait pas permis d'entrer dans ce local s'il n'avait rien voulu savoir de m'écouter. Je dois me lancer, c'est le moment ou jamais...

— C'est vrai. Je suis mariée.

Il détourne la tête sans plus me regarder et pose les mains sur ses hanches. Un peu plus, et il se mettrait à taper du pied. Je continue, car je sens que je suis en train de le perdre.

— Mais... on divorce.

Ses yeux reviennent se poser sur moi, plus attentifs.

— C'est pas à cause de toi! Je veux dire... j'étais déjà séparée, avant le tournoi. En fait, Ben... il s'appelle Benoît. Ben se remarie dans moins de trois mois. Donc, je dois signer les papiers de divorce, et... et je serai totalement libre, tu comprends? Je t'ai pas niaisé, si c'est ce que tu crois. J'avais juste pas le goût de... de penser à...

Je fais un geste vague, à côté de ma tête.

— À tout ça...

— T'aurais quand même pu me le dire dès le début, lâche-t-il sèchement.

Oh... sa voix si rauque... Elle me donne des frissons, me faisant momentanément perdre le fil de ce que je raconte. Mais je me rattrape bien vite en le voyant s'impatier.

— C'est que j'avais... honte. Tsé, mes amies et ma famille le savaient pas, elles non plus. J'en avais parlé à personne.

— Pourquoi? T'espérais revenir avec lui?

Je secoue la tête. Ce n'est pas ça.

— Non. Sauf que je me sentais comme la pire des mères, de briser ainsi ma famille. Bon, c'est plutôt Benoît qui a pris la décision de divorcer, mais c'est du pareil au même. Si j'avais fait plus d'efforts pour que notre couple fonctionne, Mathis serait pas si malheureux...

Le silence nous enveloppe durant quelques secondes, avant que Charles me demande:

— Et moi... tu... tu voyais ça comment, entre nous, au juste?

— Si tu veux savoir la vérité, j'avais pas prévu de te rencontrer. Ni que tu me plaisais autant. Mais..., dis-je en haussant les épaules... c'est arrivé. J'y peux rien.

Charles me fixe un instant avant de faire un geste vers moi. Il pose la main sur mon cou et étend ses doigts sur ma nuque avant de me tirer doucement vers lui. Je me laisse aller, me sentant ramollir de la tête aux pieds. Au même moment, la porte s'ouvre d'un coup, et une voix que je connais trop bien s'exclame:

— Ah, c'est là que tu te caches, ma bel...

Chiasse! Le gros Giguère... Comment il m'a retrouvée, lui? Je retiens un juron, tandis que Charles laisse retomber son bras et observe le nouveau venu. Il revient ensuite vers moi, un sourcil relevé, pour me demander:

— Parce qu'en plus, ton mari est là, cette fois!

Hein? Mais non, voyons, pas pantoute! C'est d'ailleurs ce que je m'empresse de faire comprendre à Charles, qui regarde de nouveau Giguère, un air de dégoût sur le visage.

— Pantoute! Lui, c'est le gros... En tout cas, c'est un papa de l'équipe de mon fils.

— Un papa avec qui t'aurais pu avoir ben du fun, hier soir, susurre ce dernier, me faisant grimacer de plus belle.

Chiasse, il ne peut pas se taire, lui?

— Argh! Je m'étais trompée de chambre! Je cherchais... je cherchais la tienne, dis-je à Charles, les yeux suppliants. Mais t'étais plus dedans. Comment je pouvais savoir que tu dormais plus là...?

J'attends une réponse de sa part, mais il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche, car son collègue revient à son tour dans le vestiaire, en lui indiquant:

— Faudrait commencer à se préparer, là. Dépêche.

Charles acquiesce, la tête inclinée, gardant les yeux résolument fixés sur le plancher. Le gros Giguère m'attrape par le bras et me guide hors du local, m'obligeant ainsi à sortir.

La porte se referme, et je perds Charles de vue.

Puis, je suis entraînée loin du vestiaire.

Je fais quoi, maintenant?

## Élyse

*Samedi, fin d'après-midi, bar de l'aréna*

Je sais que je devrais faire attention pour ne pas étaler mon bonheur devant Solène, mais c'est pas mal plus facile à dire qu'à faire. Maxime et moi, on a juste le goût de se toucher et de s'embrasser. Partout. Tout le temps. Même si on se garde une petite gêne en présence des autres parents de l'équipe, ça n'a pas empêché les rumeurs de se répandre comme une traînée de poudre dans les dernières heures. J'en ai entendu des vertes et des pas mûres depuis ce matin :

«On dirait qu'Élyse et Maxime sortent ensemble.»

«Je suis sûr que ça dure depuis des mois, pis qu'ils ont gardé leur relation secrète.»

«Penses-tu que Maxime a trompé Karine avec Élyse?»

«C'est peut-être pour ça qu'elle l'a sacré là.»

«Moi, je dis qu'Élyse est aux deux. Il paraît que Karine est allée les rejoindre pendant la nuit.»

«Oh my God!»

Maxime et moi, on a écouté leurs bavardages – et leurs idées farfelues – en riant dans notre barbe parce qu'au fond, ça nous amusait de les entendre. Certains parents ont pas mal d'imagination! Au début, je pensais que Josée serait fâchée d'apprendre qu'on a passé la nuit ensemble, mais ça ne semble pas la déranger une seconde. On dirait qu'elle est passée à autre chose. Elle est souriante, elle parle fort, elle rit fort. Fidèle à elle-même, elle raconte toutes sortes d'affaires plus ou moins pertinentes alors que nous sommes tous installés au bar de l'aréna pour prendre un verre avant la partie des gars.

— Si vous aviez vu la tête d'Éric quand il a voulu sortir de sa chambre, s'écrie-t-elle en pointant le principal intéressé du doigt. Y s'attendait tellement pas à ça!

— Quoi? demande une mère dont le nom m'échappe.

— T'étais pas là? lance Josée, comme si elle avait manqué l'événement le plus important du tournoi. Le gros Giguère a monté une pyramide de canettes vides devant sa porte. Y pouvait pu sortir!

Des éclats de rire retentissent, et Éric se lève de son tabouret pour nous mimer la scène:

— Je pouvais sortir certain! J'ai *kické* dedans pis c'était fini, voyons donc.

Il donne un grand coup de pied dans les airs en passant à deux doigts de frapper le tibia d'une autre maman.

— C'est ça qui a fait un vacarme épouvantable? lâche la mère de notre gardienne de but, le ton accusateur. Ça nous a réveillés au beau milieu de la nuit. Ma fille a eu toutes les misères du monde à se rendormir, après.

— Y était pas si tard, tente de se justifier Éric.

— Y était deux heures du matin!

Le gros Giguère pouffe de rire, imité par Josée, qui réplique aussitôt:

— Bon, ben si on perd tantôt, on va savoir c'est de la faute à qui!

— Éric! crient plusieurs parents d'une même voix, en le pointant du doigt.

Maxime me regarde en souriant. Il n'est pas trop du genre à prendre part à ce type de conversation – il est plutôt discret comme gars –, mais ça ne l'empêche pas de trouver ça divertissant. Solène, de son côté, semble préoccupée par autre chose. Elle consulte sa montre toutes les deux minutes et étire le cou sans cesse, comme si elle attendait – ou cherchait – quelqu'un. Je parie que c'est Charles qui lui trotte dans la tête. Elle devrait lui parler une bonne fois pour toutes.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle bondit sur ses pieds en marmonnant qu'elle doit aller aux toilettes. Je sais que c'est une excuse bidon, alors je lève un pouce en guise d'encouragement et je lui fais un grand sourire. J'espère qu'elle trouvera le moyen d'arranger les choses avec son bel arbitre. Il me semble que ça lui ferait du bien.

— En tout cas, c'est pas mal le fun que nos gars se soient rendus en demi-finale! s'exclame Josée après avoir commandé une autre bière. Pensez-vous qu'on a des chances de passer en finale?

— Les Gladiateurs sont vraiment forts, grogne le gros Giguère. Faudrait qu'on joue un maudit bon match pour réussir à les battre.

— Y a rien de gagné d'avance, vous savez, intervient un homme qui prend un verre un peu plus loin. J'ai entendu dire que votre équipe était solide, vous autres aussi.

— On est pas pires, c'est vrai, répond Éric en se gonflant la poitrine. T'es de quel club?

— Les Gladiateurs. On joue contre vous, tantôt.

— Ah ben, tabouère! s'exclame le gros Giguère d'une voix trop forte. On

devrait pas fraterniser avec l'ennemi! Des plans pour que ça nous porte malchance.

La blague fait rire tout le monde, même notre rival, qui lève son verre à notre santé en signe de paix. La conversation continue, et il n'en faut pas plus pour que les parents l'invitent à se joindre à nous. Personnellement, je me demande pourquoi il n'est pas en train de jaser avec sa gang, mais en même temps, il a bien le droit de boire un coup avec qui il veut.

Le problème, c'est que cet homme a une drôle de façon de regarder les mères de notre équipe, comme s'il était à la recherche de quelque chose en particulier. Une chance que Maxime est près de moi parce que je pense que je me sentirais pas mal plus vulnérable, autrement.

On dirait que je ne suis pas la seule à avoir remarqué ce détail, parce que Josée – qui semble plus allumée que paniquée – ne tarde pas à lui demander s'il est célibataire. Question à laquelle il répond par l'affirmative.

— *Good...* C'est vraiment *good...*, marmonne-t-elle en hochant la tête. Et j'imagine que tu as un nom?

— Je m'appelle Fred.

Il lui tend une main, qu'elle serre sans hésitation – tout en relevant les épaules, pour mettre sa poitrine en valeur. Puis, elle continue à le questionner:

— C'est une équipe de quel coin, les Gladiateurs? J'imagine qu'on va se croiser pendant la saison?

Je roule les yeux, un sourire amusé aux lèvres. Sacrée Josée! Elle me surprendra toujours. Pendant qu'elle jase avec son bel inconnu, Maxime et moi discutons de nos plans pour la suite du tournoi. Si les joueurs perdent la partie, on ira manger au resto avant de reprendre la route. Si on se rend en finale – ce qui serait quand même étonnant –, on devra rester jusqu'à demain.

— Je suis partant pour une autre nuit comme celle qu'on vient de passer, me souffle Maxime, pour que je sois la seule à l'entendre.

Ces quelques mots suffisent à m'enflammer. Ce gars-là me fait tellement d'effet que c'en est presque effrayant.

— Au pire, tu dormiras chez moi, lui dis-je en posant une main sur son bras. Peut-être pas ce soir, mais...

— Bientôt? me demande-t-il, le regard rempli d'espoir.

— Oui, promis.

C'est attendrissant de constater à quel point il a envie de me revoir. Attendrissant, et émouvant.

Quand mon ex est parti de la maison il y a cinq ans – en me laissant seule avec trois enfants en bas âge, dont un nouveauné –, je ne m'imaginais pas retomber en amour.

Genre, jamais.

Je croyais que j'étais foutue, que je finirais mes jours célibataire et que

plus personne ne voudrait de moi. J'étais dépressive, j'étais énorme et j'étais dépassée par les événements. Dans les années qui ont suivi, pas une fois il ne m'est venu l'idée de préparer les enfants à la présence d'un autre homme dans ma vie.

Mais il semblerait que ce soit en train de m'arriver...

Je ne suis pas inquiète pour Louis-Félix. Il adore Maxime, et il a l'air très heureux de nous voir ensemble. Pour mes deux plus jeunes, c'est différent, par contre. Je ne veux pas les brusquer, alors je préfère y aller en douceur.

Je m'approche pour embrasser Maxime pendant que le gros Giguère pousse un sifflement exagéré. C'est limite vulgaire. Le genre de réaction qu'il doit avoir quand il va prendre un coup dans un bar de danseuses. Maxime lui fait un doigt d'honneur et me rend mon baiser, un sourire au coin des lèvres.

Les autres parents éclatent de rire, et le gros Giguère aussi.

Dans les minutes suivantes, on continue à discuter de tout et de rien, question de passer le temps en attendant que la partie commence. Fred profite du fait que Maxime est parti aux toilettes pour se rapprocher de moi de façon plus ou moins subtile.

— Ton gars joue à quelle position? demande-t-il en appuyant les coudes sur le bar.

— Centre. Et le tien?

— Centre aussi. C'est un drôle d'adon, hein?

Il me fait un clin d'œil intéressé, et je hausse les épaules, ne sachant trop quoi répondre.

— C'est son coach, là-bas. Tu vois?

Il pointe le fond de la salle, et je tourne la tête en direction d'une section remplie de parents. Pourquoi l'entraîneur de son fils serait-il assis au bar alors que la partie est sur le point de commencer? Je plisse les yeux et me dis qu'il y a certainement quelque chose de louche avec cet homme.

Au moment où je m'apprête à le questionner, Maxime agrippe Fred par le collet et le soulève de terre comme s'il pesait à peine quelques kilos. Il appuie son dos au mur sans aucune délicatesse et approche son visage du sien. À voir son air mauvais, je comprends qu'il se passe un truc grave. Mais quoi?

— Je t'ai vu faire, mon p'tit tabarnac!

Tout le monde se tait instantanément. Josée et Éric se lèvent pour ne rien manquer du spectacle.

— Je sais pas de quoi tu parles, se défend Fred, dont les pieds bougent nerveusement dans le vide.

— Tu as mis quelque chose dans son verre pendant qu'elle regardait ailleurs! T'es vraiment une merde!

QUOI? Je passe près de m'étouffer en crachant ma gorgée par terre.

Il a essayé de me droguer? Ce qui veut dire que c'est probablement lui qui



s'en est pris à Solène, la fin de semaine dernière! Je me sens blêmir pendant que Fred tente de se défendre:

— C'est même pas vrai!

Mais il a de la difficulté à parler tellement Maxime le tient serré. Il porte ses mains à l'encolure de son chandail, comme pour essayer de respirer, mais ça n'empêche pas son visage de virer au rouge.

À côté de moi, Josée sort son téléphone de sa poche, avec un air sérieux que je ne lui ai jamais vu:

— Tu veux que j'appelle la police, Max?

— Oui, fais ça!

Maxime relâche sa prise et laisse Fred tomber lourdement par terre. Puis, sans aucune pitié, il le relève, l'oblige à se retourner et le plaque face au bar en lui maintenant un bras derrière le dos.

OK... Je sais que ce n'est pas le moment de penser à ça, mais mon homme vient d'atteindre un sommet de virilité que je croyais impossible à franchir. Sa façon de prendre ma défense le rend si séduisant que ça me titille l'intérieur.

— T'es un criss de malade! lâche Fred en essayant de se libérer, le visage grimaçant. Tu vas quand même pas me faire arrêter parce que j'ai parlé à ta *chick*!

— C'est pas pour ça pis tu le sais!

— J'ai rien fait! Tu t'imagines des affaires!

Cette fois, c'est la *barmaid* qui intervient. Elle pose les coudes sur le comptoir et se penche vers l'avant pour s'adresser à Fred avec colère:

— Je t'ai vu, moi aussi, espèce de gros dégueulasse. Les bœufs arrivent, je les ai déjà appelés.

— Quoi?

La panique envahit les yeux de Fred tandis que les autres parents le traitent de tous les noms. J'ai juste le goût de lui cracher au visage tellement il me dégoûte. Il aimerait bien se sauver avant que la police se pointe, mais à la quantité de monde qui se trouve autour de lui, je ne pense pas qu'il réussisse à s'en sortir. L'agitation qui règne près du bar attire de plus en plus de curieux. J'entends des gens poser des questions et émettre des commentaires.

Soudainement, comme apparu de nulle part, Charles entre dans le bar et se rue sur Fred. Maxime ne fait absolument rien pour l'en empêcher. Même qu'il se pousse un peu pour lui faire de la place lorsqu'il prend un élan pour balancer un coup de poing au visage du bonhomme.

— Ça, c'est pour toutes les filles que tu as droguées!

Il en décoche un autre, plus puissant cette fois, et ajoute:

— Pis, ça, c'est pour Solène!

## Solène

*Samedi début de soirée, à l'aréna*

Ouf! Quel début de soirée! J'ai encore de la misère à y croire. Élyse qui a presque été droguée à son tour. Maxime qui intervient et saute sur le crotté qui a mis la capsule dans son verre. L'arrivée de Charles. Celle de la police. Et le début de la *game* retardé à cause de tous ces événements chaotiques...

Moi, j'ai à peine assisté à ce qui s'est passé, car j'étais une fois de plus en train de chercher mon bel arbitre dans l'aréna. C'est qu'il n'était pas sur la glace, et je me disais qu'il devait bien être quelque part! Je voulais profiter du fait que Mathis allait bientôt disputer son match pour partir à la recherche de Charles.

Après, il a fallu que j'aie discuter avec les policiers. Puisque ce n'était ni le lieu ni le moment de faire une déposition concernant ce qui m'est arrivé la semaine dernière, ils ont simplement pris mes coordonnées.

Ensuite, la *game* a enfin commencé. Pas trop le choix d'aller m'asseoir et de la regarder. Nous sommes en demi-finale. Si nous perdons celle-là, le tournoi se termine pour nos joueurs. Ce serait triste, évidemment, mais en même temps, les jeunes peuvent être fiers d'eux. Ils se sont rendus jusque-là grâce à leur détermination! Peu importe qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, ils repartiront la tête haute. Si je dis ça, c'est que... le pointage, affiché sur le tableau indicateur, n'est pas à notre avantage. 4 à 2 pour l'autre équipe. Dernière période de jeu. Et la défensive de l'équipe adverse est très forte. Je doute que nous puissions remonter assez pour les battre.

Mais je ne vais quand même pas le dire aux autres parents, assis près de moi, qui gueulent à s'en décrocher la mâchoire. Ils prennent ça vraaaiment très au sérieux. Je les comprends, cela dit. J'aimerais que Mathis gagne et revienne avec un trophée! Sauf que je ne suis pas du genre à hurler après lui pendant qu'il joue, c'est tout. Ni à chialer après l'arbitre. Ni à blâmer le coach de ne pas mettre les bons joueurs sur la glace.

Je connais le hockey, oui, mais pas assez pour prendre ce type de décisions. Je laisse ça aux autres. En plus, j'éprouve quelques difficultés à suivre le jeu comme il faut, car je suis coincée entre Josée et le gros Giguère. Celle-ci revient sans cesse sur ce qui s'est passé au bar avec Élyse, sûrement pour éviter de me laisser lui parler du montant d'argent qu'elle me doit. Giguère, pour sa part, me parle sans arrêt de ma visite impromptue de la veille, devant sa porte de chambre...

Ils se sont assis près de moi dès que le match a débuté, ce qui est loin de faire mon bonheur. J'espérais que ce soit Élyse qui vienne me rejoindre, mais elle est restée avec Maxime, de l'autre côté de la baie vitrée, pour se remettre de ses émotions.

— C'est vraiment poche, ce qui lui est arrivé. Elle va rater la fin de la *game*, mentionne Josée.

— Elle voit très bien d'où elle est. Je suis sûre qu'elle va bientôt nous rejoindre...

— Ouin, mais c'est pas comme si nos gars étaient en feu! me coupe le Giguère. Elle raterait pas grand-chose, dit-il en se penchant par-dessus moi pour discuter avec ma voisine de gauche.

Je me recule vers l'arrière, car Josée décide à son tour de s'incliner vers Giguère, en s'écriant:

— Ben là! As-tu vu les *calls* du *ref*? C'est quoi, ça, donner une punition après juste trente secondes de jeu?

— Chus ben d'accord! Le p'tit Hugo méritait pas ça.

— Tellement pas!

Les deux continuent de parler comme si je n'étais pas là, si bien que je dois me reculer sur mon siège afin de respirer un peu. Ils sont vraiment dans ma bulle. C'est hyper désagréable. Et ça ne me donne absolument pas envie de participer à leur conversation. Ni de tenter de leur faire comprendre qu'un bâton élevé, c'est grave et ça mérite amplement une punition sur le banc.

Heureusement, ce n'est pas mon Mathis qui a agi de la sorte. Depuis sa semaine chez son père, il est presque transformé, c'est le cas de le dire! Pas un seul comportement violent au cours des deux parties qu'il a disputées aujourd'hui. Au contraire, il a même calmé le jeu lorsqu'un de ses coéquipiers a commencé à distribuer des coups d'épaule aux autres joueurs.

Je dois avouer que de le voir agir ainsi me rend particulièrement fière de lui. Bien davantage que les trophées qu'il pourrait ramener à la maison. C'est pourquoi, malgré mon désir d'assister à la fin de la période, je décide de me lever et d'aller respirer un peu d'air pur. J'en ai besoin, ça presse! Josée et Giguère sont presque en train de poser leurs coudes sur moi afin de discuter plus librement.

Je fais une tentative pour m'extirper de mon siège en me levant, mais j'échoue lamentablement alors que Josée se penche encore plus et me bloque

le chemin. Je grogne de frustration et essaie de me glisser de l'autre côté, mais cette fois, c'est mon voisin de droite qui prend la relève. Non, mais, ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font, ou quoi?

Ça en devient franchement ridicule!

— Scusez... Pourriez-vous vous...

Ça se met soudainement à crier autour de nous. Josée et Giguère font pareil, en sautant sur leurs pieds et en faisant tourner crécelle et résonner trompette. Notre équipe a compté! Le score est donc de 4 à 3, désormais! Peut-être que j'ai parlé trop vite. Les jeunes ont des chances de remporter ce match et de rejouer demain, en finale.

Toute à mon excitation, j'en oublie ma tentative d'évasion. Ce n'est que lorsque Josée se rassoit que je réagis enfin.

— Désolée, faut vraiment que j'aille aux... aux toilettes!

— Encore? s'étonne le gros Giguère. Me semble que tu y vas souvent...

— Ouin, ben j'ai, euh... des problèmes de... euh...

Voyons, qu'est-ce que je raconte, là? Je ne vais quand même pas m'inventer une descente de vessie! D'un autre côté, il cesserait peut-être de me tourner autour s'il pensait que ma culotte est toujours couverte de quelques gouttes d'urine...

De son siège, Josée attire alors mon attention en me tirant sur le chandail, et me murmure à l'oreille:

— Je te comprends... j'ai des protège-dessous, si tu veux, dans ma sacoche. C'est les enfants qui nous *scrappent* le corps, qu'est-ce que tu veux...

Et sur ces paroles, elle se penche et fouille dans son sac afin d'en sortir subtilement un petit carré de plastique. Je voudrais le refuser, mais elle me le met presque de force dans la main avant de me donner une poussée pour que je me lève. Juste au moment où je passe devant elle, elle s'étire le cou bizarrement et me souffle:

— C'est bon, ça paraît pas. J'ai vérifié, pis t'as pas de gouttes qui ont transpercé ton pantalon...

Elle vient vraiment de me mater le cul, elle? Chiasse! Elle est folle! Faut absolument que je m'éloigne d'elle. Il en va de ma santé mentale. Après lui avoir grimacé un sourire, j'accélère le pas comme je le peux et grimpe jusqu'en haut des estrades. Je jette un dernier coup d'œil sur la glace. Ils sont en train de faire la mise en jeu au centre de la patinoire. Mathis est sur le banc et fixe ses coéquipiers. Je ne me souviens pas de l'avoir vu si attentif.

Ça me fait sourire. Rassurée, je pousse la porte. Élyse m'aperçoit. Je lui envoie la main, sans toutefois aller lui parler. Nous aurons tout le temps de discuter plus tard. Pour le moment, je dois mettre la main sur Charles, car si l'équipe de fiston perd son match, nous repartirons dès ce soir. Et je n'aurai plus aucune chance de le revoir...

Je reprends mes recherches en allant vérifier s'il se trouve au bar. Puis, à

la cantine. Ensuite, direction les toilettes des hommes. Sans me laisser décourager, je descends jusqu'aux vestiaires des joueurs. J'ouvre chacune des portes sur mon chemin – celles qui sont déverrouillées, du moins – sans succès.

Lorsque je parviens au bout du couloir, je commence à désespérer. Charles n'est pas sur la glace et il ne semble plus être dans l'arène. Ce que je fabrique est totalement inutile. S'il avait voulu me voir, il aurait certainement réussi à me trouver. Il n'aurait pas passé la journée à me fuir de la sorte.

Les épaules basses, je fais demi-tour et marche lentement en direction d'un des escaliers lorsque j'entends une porte s'ouvrir, sur ma droite. Je sens ensuite une main se poser sur ma taille alors que je suis tirée vers un vestiaire. On me colle le dos contre un mur. Je ne me défends pas. Pas besoin. Je sais qui me tient de la sorte. C'est ce à quoi je rêvais depuis une semaine...

Mes yeux rencontrent ceux de Charles. Son visage est près du mien. Son corps me frôle.

— Il était temps, dis-je à voix basse.

Il sourit et réplique:

— Mettons que j'avais des choses à mettre au clair dans ma tête.

— Et là, ça va? Tu me pardonnes?

Il hoche la tête, avant d'ajouter:

— Je pouvais pas croire que tu m'avais menti comme mon ex.

— Je suis désolée, tsé. C'était pas mon intention.

— Je sais... mais t'es mieux de pas recommencer.

Mon cœur se gonfle en songeant qu'il va vouloir remettre ça, avec moi. Peut-être même faire de notre relation quelque chose de réel. De vrai.

Lentement, sans prononcer un mot, il vient poser ses lèvres sur les miennes...

Je gémis de bonheur. Et d'excitation, je dois bien l'avouer. Mes bras se lèvent sans que j'aie à y penser, afin de se nouer autour de son cou. Je l'attire vers moi. Je veux me fondre en lui. Ne former plus qu'un. Notre baiser devient de plus en plus passionné tandis que j'entrouvre la bouche et laisse sortir le bout de ma langue. Des petites décharges électriques me font vibrer. Ses dents viennent grignoter ma lèvre du bas. Je pousse un soupire. Il grogne.

Enfin, il plonge en moi. Sa langue chaude caresse la mienne. Je suis tellement excitée que je voudrais qu'il me prenne là. Dans ce vestiaire. Alors que n'importe qui peut entrer et nous surprendre.

Au bout d'une éternité, il éloigne son visage pour reprendre son souffle. Je ne lui laisse pas le temps de respirer et j'empoigne ses cheveux. Je me hisse sur la pointe des pieds et cette fois, c'est moi qui contrôle notre baiser. Charles se laisse faire un instant avant de remonter ses larges mains de ma taille à ma poitrine. D'un geste brusque, il détache mon chemisier, faisant sauter quelques boutons au passage.

Je ris, ma bouche contre la sienne. Son excitation me fait un effet monstre. J'ai le goût de le voir nu. De sentir sa peau sous mes doigts. De l'embrasser partout. De le prendre dans ma bouche. Je le veux en entier. Là. Maintenant.

Je m'apprête à plier les genoux pour détacher sa ceinture, mais il me retient au dernier moment. La voix rauque, il gronde :

— Pas ici... on va nous voir...

Ses pupilles sont dilatées, ses yeux, un peu fous, tandis qu'il place ses mains sur mes joues, sans me lâcher du regard.

— Où... ?

Il comprend ma demande à demi-mot. Il a très bien saisi que, tout comme lui, je ne serai pas capable d'attendre encore très longtemps. Ses mains retombent, et il glisse ses doigts entre les miens pour ensuite me guider hors de la pièce. Je referme ma blouse comme je le peux tandis que je suis Charles le long du couloir.

Il s'arrête devant la porte du vestiaire des arbitres, mais dès qu'il l'ouvre, il me cache derrière lui et s'adresse à celui qui se trouve à l'intérieur :

— Ah, euh... scuse... Je pensais qu'y avait personne.

— Ben non... je suis là. Tu peux venir pareil, répond l'autre, sans se rendre compte de l'état d'esprit de Charles.

— Non... tu... euh... tu vas rester ici longtemps ?

— Je viens d'arriver. J'arbitrais la *game* des atomes qui vient juste de finir. C'en était une belle, en plus.

Charles continue de discuter une ou deux secondes de plus quand je réalise que le *ref* fait sûrement référence au match de mon fils ! Ce qui signifie que Mathis doit être en train de sortir de la patinoire. Et que je ne devrais pas me trouver ici. Que je devrais aller le rejoindre et célébrer sa victoire, ou le consoler de sa défaite...

Mais dès que Charles referme la porte et se tourne vers moi, l'air déçu, je suis incapable de réfléchir correctement. C'est pourquoi je lui indique :

— Je connais une place où on va avoir la paix...

Il hausse un sourcil, intrigué, avant de se laisser entraîner à son tour. Des jeunes circulent par groupe vers leurs vestiaires, et nous devons zigzaguer entre eux si nous ne voulons pas nous faire marcher sur les pieds. Par chance, nous ne rencontrons pas l'équipe de Mathis. Sinon, j'aurais fléchi et j'aurais renoncé à faire quoi que ce soit avec Charles. Je lui aurais sagement suggéré de remettre ça à une autre fois, et c'est tout.

Sauf que nous n'habitons pas dans la même ville, et ça pourrait prendre un temps fou avant que ça se produise. Et je ne veux pas passer à côté de ma chance. Je continue donc sur ma lancée, pour enfin déboucher près du second escalier. Celui qui se trouve juste à côté du local de rangement...

Oh, je sais bien que le concierge a des chances de nous tomber dessus, mais il suffit de verrouiller la serrure, et voilà ! En plus, le temps presse. Mon

fi ls va me chercher, si je reste là des heures.

Je pose donc résolument la main sur la poignée, que je tourne pour me faufiler – Charles sur les talons – dans le local. Celui-ci est plongé dans le noir. Parfait. Charles n’a pas sitôt refermé la porte que ses mains reviennent se glisser sous mon chemisier. Je sens ses doigts sur mes côtes, puis sous mes seins. De ses lèvres chaudes, il embrasse ma clavicule, remonte jusqu’à mon oreille, et je frissonne de la tête aux pieds.

De mon côté, je ne reste pas là à ne rien faire. Je tâtonne dans le noir, à la recherche de la ceinture de son pantalon. Dès que je la saisis, je la défais, pour ensuite descendre sa fermeture éclair. Et ma main s’insinue sous ses boxers...

Il pousse un long soupir, sans toutefois décoller sa bouche de ma mâchoire. Je souris en remontant lentement mes doigts sur son ventre, et un autre gémissement me parvient.

Un gémissement... de femme? Je cesse de bouger un instant, ce qui incite Charles à me souffler à l’oreille:

— J’aime ça, t’entendre...

— Euh... c’était pas moi, ça.

Il se détache lentement et cherche mon regard, dans l’obscurité. Le hic, c’est qu’on n’y voit rien. Mais alors que nous ne bougeons plus ni l’un ni l’autre, de nouveaux gémissements nous parviennent. Je ne suis pas folle! Quelqu’un est en train de faire des cochonneries dans la même pièce que Charles et moi!

Ce dernier étend le bras et allume d’un coup sec la lumière. Je cligne des yeux un instant, le temps de rétablir ma vue. Je tourne ensuite la tête et découvre deux corps enlacés dans une position sans équivoque...

La femme a retiré son chandail et l’homme a le visage enfoui dans sa large poitrine. Pris en flagrant délit, le couple relève la tête vers nous à leur tour. Et je les reconnais. Tous les deux...

Chiasse!

Josée et le gros Giguère! Ah ben, si quelqu’un m’avait dit ça il y a une semaine, je n’y aurais pas cru!

Ce dernier s’écrie, après nous avoir lancé un regard surpris:

— Un trip à quatre, ça vous tente?

Charles ne prend pas le temps de répondre. Il m’empoigne par la main et me sort de là en vitesse.

C’est fou ce qui peut se passer durant un tournoi de hockey...

# Épilogue

## Élyse

*Fin du mois d'avril, party de fin de saison*

C'est vraiment un beau party de fin de saison. Je savais que le gros Giguère avait une chouette maison, mais j'étais loin de me douter qu'elle était si grande. Son terrain fait au moins dix fois la superficie du mien. Il y a un module de jeu, un espace pour le volleyball, une piscine, un spa et même un sauna extérieur. Dommage qu'il fasse encore froid, parce que les jeunes auraient sûrement aimé se baigner. En même temps, il y a de la place en masse pour tout le monde à l'intérieur, alors c'est bien parfait.

Pendant que Maxime aide Jean-Loïc à enlever son manteau, je me dirige vers la cuisine avec ma glacière. Le gros Giguère est là avec sa femme, Suzie, en train de s'occuper des derniers préparatifs. J'ai l'habitude de le voir à l'aréna, une bière à la main, alors ça me fait tout drôle de l'observer dans son environnement naturel – une bière à la main!

— Veux-tu que je t'aide, ma biche? demande-t-il à sa femme pendant qu'elle enfle ses mitaines de four.

— Non, c'est bon, mon nounours. Va remettre des canettes de Coors Light dans le frigo, à la place.

— OK, mais j'insiste pour t'aider, avant.

Le gros Giguère pousse un grognement amusé – limite primitif – et pose ses mains sur les hanches de Suzie pendant qu'elle se penche pour vérifier la cuisson de ses bouchées. Puis, il se met à la *zigner* comme s'il était en train de la prendre par-derrière au beau milieu de la cuisine.

Yark!

Les poils me dressent sur les bras. Je dépose ma glacière et m'apprête à faire demi-tour quand il fait semblant de lui donner une bonne claque sur la fesse.

— Mon grand fou, toi! rigole Suzie en se tournant pour l'embrasser.



Je secoue la tête pour chasser cette vilaine image de mon esprit et remarque l'air offusqué de Josée, qui discute dans la salle à manger avec d'autres parents. Je la trouve un peu moins intense depuis sa petite aventure avec le gros Giguère... Peut-être qu'elle a compris que ce n'est pas une bonne idée de faire des avances à un homme marié, après tout.

— Tu as tout ce qu'il te faut? demande Maxime en me rejoignant, un verre de vin à la main.

— Maintenant, oui, dis-je en acceptant la coupe.

— Tu fais référence au vin ou à ma présence?

— Aux deux, voyons...

Je pose mes lèvres sur les siennes tout en jetant un regard de biais à Jean-Loïc, qui approche avec sa démarche bien particulière. Maxime se penche pour se mettre à sa hauteur et lui demande:

— Tu es tout seul, bonhomme? Où sont les autres?

— A haut!

— Tu veux qu'on aille les voir?

Jean-Loïc répond d'un hochement du menton, content que Maxime l'accompagne. Je les regarde s'éloigner en souriant, fière du tableau qu'ils m'offrent.

— Toi, tu as l'air heureuse, dit Solène en me rejoignant pour faire tinter sa coupe contre la mienne.

— Tu peux bien parler!

On n'a pas besoin d'en dire plus. On se comprend. Nos vies ont pris un tournant incroyable au cours des derniers mois, et on se réjouit de notre bonheur respectif.

— Quand est-ce que Maxime déménage chez toi? demande mon amie en levant une main pour saluer un couple qui vient d'arriver.

— Le mois prochain.

— Wow! Ça va vite!

— Oui, c'est vrai que ça va vite... Mais on est prêts, pis les enfants aussi.

— Comment est-ce que ton ex a réagi en apprenant ça?

Je hausse les épaules, indifférente. Lui et moi, on se parle une fois de temps en temps, et on arrive à s'entendre, mais je ne vais pas prendre mes décisions en fonction de la réaction qu'il pourrait avoir.

— Murielle est super contente! dis-je en souriant.

Solène me donne un coup de coude amusé.

Quand je vois Maxime redescendre l'escalier, quelques instants plus tard, je me dis que je suis la fille la plus chanceuse au monde. Cet homme est entré dans ma vie comme une bouffée d'air frais, comme si quelqu'un l'avait mis sur ma route pour donner un deuxième souffle à mon existence.

Je l'observe en silence tandis qu'il offre une poignée de main à Éric, qu'il

aide Camille à décoincer la fermeture éclair de sa veste et qu'il accueille Charles en lui tapotant l'épaule.

— Ton homme est là, dis-je à Solène en lui montrant nos deux amoureux en train de discuter dans l'entrée.

Mon amie sourit, sans lâcher Charles des yeux.

# Épilogue

## Solène

*Party de fin de saison, quelques minutes plus tard*

Je sens une main chaude se poser sur ma taille et je n'ai pas besoin de tourner la tête pour savoir de qui il s'agit. Je l'attends depuis au moins une heure! Charles... mon Charles. Il a prévu de venir passer le week-end chez moi. Mais pas seulement... Je sais qu'il a aussi en tête de venir visiter des condos dans le coin.

Lui et moi, nous n'en sommes pas du tout au point de vouloir emménager ensemble, comme Élyse et Maxime, mais disons que de vivre dans la même ville, ce serait déjà bien. Pour le moment, l'amour à distance nous réussit, je n'ai pas à me plaindre.

Disons que mon bel arbitre connaît des tas de trucs pour maintenir la flamme...

Je soupire en songeant à la nuit qui nous attend. Chaque fois qu'il vient me voir, je m'arrange pour que Mathis soit chez son père. Oh, mon fils et mon amoureux s'entendent très bien, ce n'est pas la question. Sauf que je préfère avoir la maison vide, afin de pouvoir crier tout mon soûl...

Parce que oui, Charles arrive à me faire crier de ces choses! Juste d'y penser, j'en rougis.

— À quoi tu penses? me murmure ce dernier, les lèvres tout près de mon oreille.

Je frissonne et me tourne à demi vers lui pour lui répondre:

— À ce soir...

Il avance sa bouche vers la mienne quand un grand cri retentit, dans la cuisine. Nous tendons l'oreille, sans toutefois aller voir ce qui s'y passe. On le saura bien assez vite. Comme de fait, Josée passe en trombe devant nous et sort en faisant claquer la porte. Nous la suivons des yeux avant de revenir au cadre de porte de la cuisine, où se tient la femme de Giguère. Les poings sur les hanches, elle renifle, puis pivote pour retourner à ses fourneaux.

Hum... est-ce qu'elle viendrait de remettre Josée à sa place en lui indiquant clairement que le gros Giguère est à elle? Il a donc bien du succès auprès des femmes, celui-là! C'est à n'y rien comprendre...

D'ailleurs, parlant de Giguère, le voilà qui rentre dans la maison en laissant la porte-patio grande ouverte. Il tient une spatule dans une main et une large assiette dans l'autre. D'une grosse voix, il s'exclame:

— Venez goûter aux délicieuses saucisses du gros Giguère! Je vous parie n'importe quoi que vous allez en redemander, mesdames!

Puis, il éclate d'un rire gras tout ce qu'il y a de plus vulgaire.

Certains hommes rigolent tout bas, tandis que la majorité des mamans présentes ne font que lever les yeux au ciel. Accompagnée de Charles, je me dirige vers la table où la nourriture a été déposée. Je me remplis une assiette en carton, en m'assurant de ne prendre aucune saucisse: elles ne sont pas bien cuites, elles sont calcinées!

Giguère, le roi du barbecue, hein...

Il se fait même un plaisir de passer derrière chaque femme pour lui susurrer:

— Pis, tu l'aimes-tu, ma saucisse?

Je secoue la tête, m'éloigne et choisis un fauteuil à une place. Charles vient me rejoindre, et j'attends qu'il se soit assis pour m'installer confortablement sur lui. Je suis si bien depuis que je l'ai rencontré. Quelle chance, aussi, de l'avoir croisé dans ce tournoi, et ce, même si nous l'avons perdu en finale. Et de m'être fait voler mon manteau le vendredi soir... Je ne remercierai jamais assez cette itinérante!

J'observe mon amoureux qui prend une bouchée d'un petit four. Il est tellement attirant. Sa mâchoire carrée, sa barbe à moitié rasée, ses yeux... *God*, ses yeux verts! Je me damnerais juste pour eux!

— Arrête de me regarder quand je mange, me lance Charles.

— C'est pas ma faute. Tu m'as trop manqué! Deux semaines sans se voir, c'est énoooorme! dis-je en me penchant pour lui assener un bec sur la joue.

Il se tourne au même moment, et ce sont ses lèvres qui reçoivent mon baiser. Il en profite aussi pour approfondir celui-ci. Lorsque nous nous décollons, il replace une mèche de mes cheveux en chuchotant un «je t'aime».

Je m'apprête à lui répondre que moi aussi quand mon fils passe en trombe devant nous en s'exclamant:

— Papa! Papa est arrivé!

Et en effet. Benoît entre dans la pièce, tout sourire, sa future femme près de lui. Ils ont reporté le mariage parce que... ils attendent un bébé! Le ventre de Julie commence à peine à gonfler et pourtant, elle attire les regards de presque toutes les mères réunies dans la pièce.

«Oh... c'est pour quand?»

«Wow, chanceuse, j'aimerais tellement ça en avoir un autre!»

«Moi aussi! Mais mon chum veut pas...»

Je fais signe à Charles que je vais aller saluer mon ex, puis je me lève. J'avance vers ce dernier, un vague sourire au visage. Dire que mon Mathis va avoir un petit frère ou une petite sœur... Je ne mentirai pas, j'ai eu un petit choc en apprenant la nouvelle. Mais je me suis faite à l'idée. Et notre fils semble tellement heureux de savoir qu'il sera un grand frère! Il compte prendre son rôle très au sérieux.

— Salut, toi. T'as l'air en forme, me souffle Ben en me faisant une accolade.

— C'est le cas, lui dis-je, sans mentir.

Et je sens que pour la première fois depuis longtemps, je suis parfaitement sincère: je suis heureuse.

Vraiment.



## ***Remerciements***

*Des remerciements s'imposent,  
puisque l'écriture de ce roman aurait  
été clairement impossible sans le soutien  
de nombreuses personnes.*

# Geneviève

Tout d'abord, je tiens à remercier Danielle et Manon, nos fabuleuses éditrices, qui ont choisi de nous faire confiance et de donner le feu vert à ce projet, né sur le coin d'une table, à Bruxelles, entre deux délicieuses bouteilles de vin. Avouez que vous ne le regrettez pas! 😊

Merci à Marilou, ma chère collègue, mon amie, ma BFF d'écriture. Quel plaisir d'écrire ce livre avec toi! Tu as mis de la folie dans ma vie (du *challenge* aussi!). Ce qui va me manquer le plus? Notre petite demi-heure de conversation matinale avant de nous mettre au boulot. La phrase qu'on a répétée le plus souvent? «OK, on raccroche et on écrit, là!» Je suis pas mal fière de nous. J'ai déjà hâte de plonger dans les tomes suivants.

Merci à Claude, mon petit Papoune d'amour, d'être venu passer une semaine à la maison pour faire le taxi et aider mes ados à étudier pour leurs examens de fin d'année. Je n'y serais pas arrivée sans ton généreux coup de main.

Merci à Johanne et Norbert, mes merveilleux beaux-parents, pour les *lifts*, le lavage, les réparations en tout genre et même le ménage de mes tiroirs de cuisine. Vous m'avez sauvé la vie en période intense d'écriture.

Merci à mon amoureux, Jean-François, pour la petite étincelle qui s'allumait dans tes yeux chaque fois que je te parlais de ce projet. Ça a été une super motivation pour moi!

Merci à mes enfants, Benjamin et Florence, qui ont été d'une patience sans borne, alors que je *rushais* ma vie.

Merci aux membres de ma famille – surtout Jacinthe et Jean-Sol – pour votre compréhension. Oui, il m'arrive de fermer mes sonneries de téléphone quand je travaille, désolée.

Pour terminer, je tiens à remercier – et à féliciter – toutes les *hockey moms*, ainsi que les *hockey dads*, les entraîneurs, les bénévoles, les arbitres, les marqueurs, les annonceurs maison, les gérants d'équipe et les membres des différentes organisations de hockey du Québec. Votre travail est admirable! C'est tout un monde, le hockey, et c'est grâce à vous que nos petits passionnés et nos petites passionnées passent de si belles saisons, année après année.

**Geneviève Guilbault** Née à Québec à l'époque des Nordiques, Geneviève Guilbault est aujourd'hui une grande fan des Canadiens de Montréal. Comme la plupart des *hockey moms*, elle sillonne les arénas depuis

de nombreuses années (en compagnie de sa doudou de Walt Disney et de sa tasse de thé).

Après avoir écrit plusieurs séries pour les enfants, la voilà qui plonge dans l'univers abracadabrant de la littérature pour adultes.

***Page Facebook:*** Geneviève Guilbault – Auteure

***Compte Instagram:*** [@genevieveguilbault\\_auteure](https://www.instagram.com/genevieveguilbault_auteure)



# Marilou

Ce roman-là, il me trotte dans la tête depuis des années. Et il ne serait encore qu'un projet sans la participation de Geneviève. C'est la meilleure *partner* qu'une auteure puisse avoir. Et je suis chanceuse, parce que c'est la mienne! En plus, elle répond à toutes mes questions concernant le hockey (ou presque!).

Farce à part, ma rencontre avec cette personne est sûrement la chose qui m'est arrivée de mieux. Merci, Gen, d'être qui tu es! Je t'adore (même si mon caractère un peu prompt peut parfois laisser croire le contraire...)! Aux mille voyages qu'on fera ensemble, et aux salons du livre qui nous attendent!

Merci à nos éditrices de feu – Manon et Danielle – qui sont toujours prêtes à se lancer avec nous dans de nouveaux projets. Quelle belle équipe nous formons! C'est toujours un plaisir de travailler avec vous.

Merci à mes enfants, Zackary, Yohan et Lucas, qui dorment jusqu'à midi quand l'été se pointe le bout du nez et que je dois écrire le matin. Vous êtes des amours (la plupart du temps...)!

Merci à mon chum, Jean-Claude, qui est la seule personne que je connaisse qui en sait plus que Gen sur le hockey. Tu m'as aidée à rendre ce récit un peu plus crédible.

Merci à nos futurs lecteurs et lectrices, qui sauront nous dire si ça en aura valu la peine!

**Marilou Addison** porte toujours une tuque quand elle doit aller à l'aréna pour regarder son fils jouer au hockey. Elle traîne aussi un grand café au lait, car les pratiques peuvent avoir lieu très tôt le matin...

Dans son sac à main, on peut trouver un bon livre, ainsi qu'un cahier de notes. Après tout, elle ne sait jamais quand l'idée de son prochain roman lui viendra!

Auteure de plusieurs romans jeunesse, Marilou se lance ici dans la comédie romantique avec sa collègue Geneviève Guilbault, qui, elle... est une vraie fan de hockey!

**Page Facebook:** Marilou Addison – Auteure

**Compte Instagram:** @marilouaddison



*À venir  
dans la même collection*

Par Marilou Addison  
et Geneviève Guilbault



*L'amour sera peut-être là  
où on l'attend le moins!*

# HOCKEY MOM



Un tournoi de hockey à l'extérieur de la ville.  
Une tempête de neige qui complique les déplacements.  
Des jeunes qui ont tout un caractère.  
Une maman olé olé!  
Un arbitre au charme fou.  
Un papa plus que sexy.  
Des péripéties trop nombreuses pour être vraies.  
Et deux mamans qui se laisseront peut-être séduire...

*Visiblement, ce week-end ne sera pas de tout repos!  
L'amour sera-t-il au rendez-vous?*



Contrairement à son conjoint et à leur fils, MARILLOU n'est pas

une grande fan de hockey. Assise parfois de force dans les gradins des arénas, elle sirote son café en songeant à son prochain roman.

À l'occasion, toutefois, elle se laisse prendre au jeu et n'hésite pas à encourager une équipe.

En espérant que ce soit la bonne...



Vous ne rêvez pas! Il s'agit bien de l'auteure de la série préférée des jeunes joueurs de hockey, *Ti-Guy La Puck!*

Née à Québec à l'époque des Nordiques,

GENEVIÈVE est aujourd'hui une fière partisane des Canadiens de Montréal. Comme la plupart des *hockey moms*, elle sillonne les arénas à longueur d'année. De quoi lui donner de l'inspiration pour bien des romans...